

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.

Dessin de couverture de P.J. Izabelle illustrant la nouvelle « Le Peuple du Ciel ».

9e Année — N° 92 **Juillet 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (TRI. 40-56) — *CCP Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Maroc*, 185 *F M*.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française*, 8,70 *N F. Etranger*, 9,90 *N F.*
1 an : — — 16.80 *N F. Etranger*, 19,20 *N F.*

Le Peuple du Ciel

(The Sky People)

par POUL ANDERSON

Welcome back Poul Anderson ! *Notre auteur maison revient en effet dans ces pages, après une absence que ses fidèles nous ont reprochée. A titre de curiosité, précisons que* « Le Peuple du Ciel » *est sa* vingt-quatrième *nouvelle dans* « Fiction ». *Ce sera également, à notre avis, une des plus mémorables. On y trouvera une aventure glorieuse, dépeinte à des couleurs légendaires, l'histoire du furieux combat de deux invincibles armadas de la mer et du ciel, remplie du souffle de l'épopée et de la nostalgie de l'époque des* conquistadores.



I

L'ESCADRILLE des corsaires arriva juste avant le lever du soleil. Vue de sa hauteur (cinq mille pieds), la Terre était d'un bleu gris, nappée de brouillards locaux. Des canaux d'irrigation accrochaient les premières lueurs comme s'ils étaient emplis de mercure. Vers l'ouest, l'océan brillait ; il allait se perdre dans la pourpre et les étoiles.

Loklann-fils-de-Holber se pencha sur la lisse de son dirigeable-amiral, et braqua un télescope sur la cité. Un enchevêtrement de murs, de toits plats et de tours carrées surgit devant ses yeux. Les flèches de la cathédrale étaient teintées de rose par le soleil encore caché. Aucun barrage de ballons ne s'élevait. La rumeur devait être vraie, selon laquelle le Pério avait abandonné ses provinces limitrophes à leur sort. Donc toutes les richesses transportables du Meyco avaient dû se déverser dans S'Antón, afin d'y être en lieu sûr — cela signifiait que l'endroit valait bien un *raid*. Loklann se mit à sourire.

Robra-fils-de-Stann, le second du *Buffalo,* parla.

— « Nous ferions mieux de descendre à deux mille pieds, » suggéra-t-il. « Surtout pour que les hommes ne soient pas chassés par le vent vers l'extérieur de la ville. »

— « Oui. » Le commandant secoua sa tête casquée. « Deux mille pieds ; d'accord. »

Leurs voix paraissaient singulièrement fortes là-haut, où seuls le vent et le craquement des cordages brisaient le silence. Autour des corsaires,

le ciel étendait son immensité crépusculaire, frangée d'or rouge à l'est. Le pont de la galerie était couvert de rosée. Mais lorsque les longues trompes de bois lancèrent leurs signaux, elles ne semblèrent pas incongrues, pas plus que les ordres criés à distance sur les autres aéronefs, le bourdonnement des pieds des équipages, le tintamarre des guindeaux et des pompes de compresseurs actionnées à la main. Pour un Homme du Ciel, ces bruits faisaient partie du décor.

Les cinq grands appareils descendirent doucement en spirale. Les premiers rais du soleil firent étinceler les figures de proue dorées hardiment dressées à l'avant pointu des nacelles, et allèrent jouer parmi les formes extravagantes peintes sur les ballons à gaz. Voiles et gouvernails se découpaient, incroyablement blancs, sur le fond noir de l'occident.

— « Holà, » fit Loklann. Il venait d'examiner le port avec son télescope. « Voici du nouveau. Qu'est-ce que ça peut bien être ? »

Il passa le tube à Robra, qui le plaça devant son œil unique. Dans le cercle de verre apparurent un dock et des hangars de pierre vieux de plusieurs siècles, de la grande époque du Pério. Moins du quart de leur capacité était utilisé à présent. L'entassement habituel de misérables petites embarcations de pêche, un seul schooner caboteur et... oui, par Oktaï le Faiseur d'Ouragans, il y avait aussi une chose monstrueuse, plus grande qu'une baleine, avec sept mâts incroyablement hauts !

— « Je ne sais pas. » Le second abaissa le télescope. « Un étranger ? Mais venu d'où ? Pas de ce continent... »

— « Je n'ai jamais vu une voilure comme ça, » dit Loklann. « Des voiles carrées aux mâts de hune, et des voiles latines au-dessous... » Il caressa sa courte barbe. Elle flamboyait comme des copeaux de cuivre dans la lumière du matin ; c'était un de ces blonds aux yeux bleus, si rares même chez les Hommes du Ciel, et absolument inconnus ailleurs. « Evidemment, » dit-il, « nous ne sommes pas experts en navires. Nous ne les voyons qu'en passant au-dessus. » Un dédain assez amical empreignait ses paroles : au moins, les matelots faisaient de bons esclaves — mais, bien sûr, les seuls véhicules convenant à un vrai guerrier étaient : au-dehors, un corsaire, et chez lui un cheval.

« Probablement un marchand, » déclara-t-il. « Nous le capturerons si possible. »

Il dirigea son attention vers des problèmes plus immédiats. Il n'avait pas de carte de S'Antón, qu'il n'avait jamais vue auparavant. C'était le point le plus austral qu'eût jamais atteint le Peuple du Ciel lors de ses expéditions de rapines, et nul n'était guère descendu plus au sud : dans les temps anciens les véhicules aériens étaient encore trop primitifs, et le Pério était alors trop puissant. Aussi Loklann était-il obligé d'examiner la ville d'en haut, à travers les vapeurs blanches, et de dresser sur place son plan d'attaque.

« Cette grande plaza devant le temple... » murmura-t-il. « Notre contingent débarquera là. Les hommes du *Tempête* s'occuperont de cette grande bâtisse à l'est... voyons... on dirait un logement de chef.

Par ici, le long du mur Nord, des casernes et un terrain de manœuvres, c'est visible — le *Coyote* s'occupera des soldats. Les hommes de la *Sorcière Céleste* atterriront sur les docks, s'empareront de l'artillerie tournée vers la mer et de ce navire bizarre, puis se joindront à l'attaque de la garnison. L'équipage de l'*Elan de Feu* devra atterrir à l'intérieur de la Poterne Est et envoyer un détachement à la Poterne Sud, pour juguler la population civile. Moi-même j'occuperai la plaza, et j'enverrai des renforts partout où il en faudra. C'est clair ? »

Il rentra sa longue-vue d'un coup sec. Certains des hommes qui se pressaient autour de lui portaient des cottes de mailles ; quant à lui, il préférait une cuirasse de peau durcie, à la mode Mong ; c'était presque aussi résistant et bien plus léger. Il était armé d'un pistolet, mais faisait beaucoup plus confiance à sa hache d'armes. Un archer pouvait tirer presque aussi vite qu'un fusil, avec autant de précision — et les armes à feu devenaient fabuleusement coûteuses à utiliser, à mesure que se raréfiaient les sources de sulfures.

Il éprouvait la même tension que lorsqu'il était petit garçon, quand il ouvrait les cadeaux au matin du Mi-Hiver. Quels trésors d'esclaves, d'outils, de tissus et d'or, de combats, de hauts faits et de gloire éternelle allait-il trouver, Oktaï seul le savait. Il était certain qu'un jour il mourrait au combat : il avait offert tant de sacrifices devant ses idoles, qu'elles ne lui refuseraient sûrement pas sa mort guerrière, et sa chance de renaître Homme du Ciel.

« Allons-y ! » dit-il.

Il monta sur la rambarde de la coursive et sauta. Pendant un instant le monde tournoya, la cité se trouva au-dessus, puis fut remplacée par son *Buffalo*. Il tira alors la poignée d'ouverture, et les sangles du harnais le stabilisèrent violemment. Il évalua le vent et empoigna les cordes pour se diriger vers le sol.

II

Don Miwel Carabán, *calde* de S'Antón d'Inio, offrit un festin somptueux à ses invités Maoraïs. Pas seulement parce que c'était une occasion historique, qui marquerait peut-être même un tournant dans le long déclin. (Don Miwel, étant cette rare combinaison : un homme de sens pratique et qui savait lire, n'ignorait pas que le retrait des troupes du Pério au Brésil n'était pas un « repli stratégique provisoire ». Elles ne reviendraient jamais. Les provinces extérieures étaient livrées à elles-mêmes.) Mais il fallait convaincre les étrangers qu'ils avaient trouvé une nation riche, forte, et profondément civilisée ; qu'il valait la peine de visiter les côtes Meycaines pour commercer et pour conclure finalement une alliance contre les sauvages nordiques.

Le banquet dura jusqu'aux environs de minuit. Malgré que certains des vieux canaux d'irrigation fussent bouchés et n'eussent jamais été

réparés — si bien que cactus et crotales logeaient dans les pueblos abandonnés —, la Province du Meyco était fertile. Les cavaliers Mongs du Tekkas, aux yeux bridés, avaient tué d'innombrables peones lors de leur *raid*, cinq années plus tôt ; fourches de bois et houes d'obsidienne étaient peu efficaces contre sabre et flèche. Il faudrait encore dix ans avant que la population revînt à son chiffre normal, et que revinssent les famines. Aussi Don Miwel offrit-il de nombreux plats : bœuf, jambon aux épices, olives, fruits, vins, noix, café — le Peuple de la Mer ne connaissait pas ce dernier, et ne l'apprécia guère — et cetera. Un spectacle suivit : musique, jongleurs, un assaut d'escrime entre quelques jeunes nobles.

Ensuite le chirurgien du *Dauphin*, qui était passablement éméché, offrit de montrer une danse des Iles. Musclée sous ses tatouages, sa silhouette brune évolua dans une série de contorsions qui firent pincer les lèvres des Dons collet-montés. Miwel lui-même remarqua :

— « Cela me rappelle assez les danses de fertilité de nos peones, » avec une courtoisie forcée qui suggéra au Capitaine Ruori Rangi Lohannaso que les peones avaient une culture à la fois différente et peu intéressante.

Le chirurgien rejeta sa natte de cheveux et sourit.

— « Maintenant, amenons les ouahinés du bateau pour leur montrer une vraie hula, » dit-il en Maoraï-Ingliss.

— « Non, » répondit Ruori. « Je crains que nous ne les ayons déjà choqués. Le proverbe dit : « Quand tu es aux Iles Solmon, noircis ta peau. »

— « Je crois qu'ils ne *savent pas* s'amuser, » se plaignit le Docteur.

— « Nous ne savons pas encore quels sont leurs tabous, » l'avertit Ruori. « Donc, soyons aussi graves que ces gens à la barbe en pointe, ne rions pas, ne pensons pas à l'amour avant d'être de retour à bord parmi nos ouahinés. »

— « Mais c'est stupide ! Que Nan-aux-dents-de-requin me croque si je vais... »

— « Tes ancêtres ont honte, » fit Ruori. C'était la réprimande la plus grave qu'il pût faire sans devoir se battre avec l'autre. Il adoucit le ton pour en ôter la dureté, mais le docteur dut se taire. Ce qu'il fit en bredouillant une excuse, et il se retira avec sa confusion dans un recoin sombre, sous des fresques pâlies.

Ruori se tourna vers son hôte.

« Je vous demande pardon, S'nor, » dit-il dans la langue locale. « Mes hommes parlent le Spagnol encore plus mal que moi. »

— « Bien sûr. » La longue forme habillée de noir de Don Miwel fit une petite révérence raide. Ce qui fit redresser grotesquement son épée, comme une queue. Ruori entendit pouffer un de ses officiers. Et pourtant, se dit le capitaine, les pantalons longs et les chemises à jabots étaient-ils pires que les sarongs, les sandales, et les tatouages de clans ? Coutumes différentes, tout simplement. Il fallait naviguer dans toute la Fédération Maoraï, depuis Awaï jusqu'à sa N'Zélann natale, et à l'ouest

jusqu'à Mlaya, pour se rendre compte de l'immensité de cette planète et de ses mystères.

— « Vous parlez notre langue très excellement, S'nor, » dit Donita Tresa Carabân. Elle sourit : « Peut-être mieux que nous, puisque vous avez étudié des textes très anciens avant de vous embarquer, et que le Spagnol a grandement changé depuis. »

Ruori sourit à son tour. La fille de Don Miwel en valait la peine. Le riche vêtement noir moulait des formes au moins aussi belles que partout ailleurs au monde ; et, bien que les Gens de la Mer prêtassent moins d'attention au visage des femmes, il vit que le sien était fier et bien fait, que le bec d'aigle de son père était adouci, que ses yeux étaient lumineux et que ses cheveux avaient la couleur de l'océan à minuit. Dommage que ces Meycains — les nobles, du moins — pensaient que leurs filles devaient être réservées uniquement au mari qu'ils finissaient par leur choisir. Il aurait aimé qu'elle échangeât ses perles et son argent pour un *lei* (1), et partir dans une pirogue du bateau, rien qu'eux deux, pour regarder le lever du soleil et s'aimer.

Cependant...

— « Dans une telle compagnie, » murmura-t-il, « j'ai envie d'apprendre la langue moderne le plus vite possible. »

Elle s'abstint de faire la coquette derrière son éventail, habitude locale que les Hommes de la Mer trouvaient parfois désopilante, parfois irritante. Mais ses cils battirent. Ils étaient très longs ; et il vit que ses yeux étaient d'un vert pailleté d'or.

— « Vous prenez des manières de cab'llero tout aussi vite, S'nor, » dit-elle.

— « Ne dites pas que notre langage est moderne, je vous prie, » interrompit un homme en robe longue, à l'air cultivé. Ruori reconnut l'Eveco Don Carlos Ermosillo, un grand-prêtre de ce Esu Carito qui semblait analogue au Lésu Haristi des Maoraïs. « Pas moderne, mais corrompu. Moi aussi, j'ai étudié les vieux livres imprimés avant la Guerre du Jugement. Nos ancêtres parlaient le véritable Spagnol. Notre version en est aussi dénaturée que notre société actuelle. » Il soupira. « Mais que peut-on espérer quand, même parmi les bien-nés, moins d'un homme sur dix sait écrire son nom ? »

— « Il y avait beaucoup plus de lettrés pendant les beaux jours du Pério, » fit Don Miwel. « Vous auriez dû nous visiter cent ans plus tôt, S'nor ; vous auriez vu de quoi notre race était capable. »

— « Pourtant qu'était le Pério lui-même, sinon un état successeur ? » demanda l'Eveco amèrement. « Il unifia un vaste territoire, maintint la loi et l'ordre pendant un moment, mais qu'a-t-il créé de nouveau ? Son histoire a suivi le même cours regrettable que celui de mille royaumes précédents, et en conséquence le même jugement a été prononcé sur lui. »

---

(1) Lei : collier de fleurs.

Donita Tresa se signa. Même Ruori, qui joignait à son brevet de navigateur celui d'ingénieur, fut choqué.

— « Pas d'*atomiques* ? » s'exclama-t-il.

— « Quoi ? Oh... ces vieilles armes qui détruisirent l'Ancien Continent ? Non, bien sûr que non. » Don Carlos hocha la tête. « Mais, d'une manière plus limitée, nous avons été aussi stupides et criminels que les ancêtres légendaires, et les résultats ont été comparables. On peut appeler cela gloutonnerie humaine ou punition d'el Dío, comme on voudra : je pense que les deux sont très semblables. »

Ruori regarda le prêtre.

— « J'aimerais bavarder plus longtemps avec vous, S'nor, » dit-il en espérant qu'il lui donnait le titre adéquat. « Les hommes qui connaissent l'histoire, plutôt que les mythes, sont rares actuellement. »

— « Mais bien sûr, » fit Don Carlos. « J'en serai honoré. »

Donita Tresa s'agita impatiemment sur ses pieds légers.

— « Nous avons coutume de danser... » dit-elle.

Son père rit.

— « Ah ! oui. Les jeunes personnes sont impatientes, je présume. Nous aurons le temps de reprendre les discussions officielles demain, S'nor Capitaine. Que la musique commence ! »

Il fit un geste. L'orchestre attaqua. Certains instruments étaient tout à fait semblables à ceux des Maoraïs, les autres totalement inconnus. La gamme elle-même était différente... Ils avaient quelque chose comme ça en Stralie, mais... Une main se posa sur le bras de Ruori. Baissant les yeux, il vit Tresa.

— « Puisque vous ne me demandez pas de danser avec vous, » dit-elle, « puis-je être assez immodeste pour vous prier de m'inviter ? »

— « Que signifie *immodeste* ? » s'enquit-il.

Elle rougit et tenta de l'expliquer, sans succès. Ruori décida que c'était un autre concept local qui manquait au Peuple de la Mer. Les Meycaines et leurs cavaliers se trouvaient déjà dans la salle de bal. Il les examina un moment. « Les mouvements me sont inconnus, » dit-il, « mais je crois que je pourrai apprendre rapidement. »

Elle s'inséra entre ses bras. C'était un contact agréable, même si rien ne devait en résulter.

— « Vous vous en tirez bien, » dit-elle au bout d'une minute. « Est-ce que tout votre peuple est aussi gracieux ? »

Plus tard, il réalisa que c'était un compliment dont il eût dû la remercier ; mais en bon Insulaire, il prit cela pour une simple question et répondit :

— « La plupart d'entre nous passe beaucoup de temps sur l'eau. Il faut développer un certain sens de l'équilibre et du rythme, sans lequel on risque de tomber à la mer. »

Elle fronça le nez.

— « Oh ! arrêtez, » dit-elle en riant. « Vous êtes aussi solennel que le S'Osé de la cathédrale. »

Ruori sourit à son tour. C'était un homme jeune, grand, brun comme tous ceux de sa race, mais avec les yeux gris que possédaient nombre d'entre eux en mémoire d'ancêtres Ingliss. Etant N'Zélannais, il était moins tatoué que certains hommes de la Fédération. Par contre, il avait incorporé un filigrane en os de baleine dans sa natte, son sarong était fait du plus beau batik, et il avait ajouté à l'ensemble une chemisette à franges. Son couteau — sans lequel tout Maoraï se sent absolument désemparé — formait un contraste ; il était vieux, usé, tant qu'on n'avait pas vu la lame : un véritable outil.

— « Il faudra que je voie ce dieu appelé S'Osé, » dit-il. « Voudrez-vous me le montrer ? Ou plutôt... non, car je n'aurais pas d'yeux pour une simple statue. »

— « Resterez-vous longtemps ? » demanda-t-elle.

— « Aussi longtemps que possible. Nous devons explorer toute la côte Meycaine. Jusqu'à présent, le seul contact Maoraï avec le continent Mériken avait été une expédition depuis Awaï jusqu'en Calforni. On a trouvé un désert et quelques sauvages. Des marchands Okkaïdiens nous ont dit qu'il y a des forêts encore plus au nord, où des hommes jaunes se battent contre des blancs. Mais ce qu'il y avait au sud de la Calforni, nous ne le savions pas avant la présente expédition. Peut-être pouvez-vous nous dire ce qui nous attend en Su-Mérika. »

— « Assez peu de choses pour le moment, » soupira-t-elle, « même au Brésil. »

— « Ah ! mais d'adorables roses fleurissent, au Meyco. »

La bonne humeur de Trésa revint.

— « Et des paroles flatteuses en N'Zélann, » minauda-t-elle.

— « Loin de là. Nous sommes directs, c'est bien connu. Sauf, bien sûr, lorsque nous racontons les voyages que nous avons faits. »

— « Que raconterez-vous sur celui-ci ? »

— « Pas grand'chose, de crainte de voir tous les jeunes gens de la Fédération venir ici en foule. Mais je vous emmènerai à bord de mon navire, Donita, et je vous montrerai la boussole. Et par la suite elle se tournera toujours vers S'Antón d'Inio. Vous serez, pour ainsi dire, ma rose des vents. »

A la grande surprise du Maoraï elle comprit, et se mit à rire. Souple entre ses mains, elle le conduisait à travers la salle de bal.

Ensuite, tandis que s'écoulait la nuit, ils dansèrent ensemble autant que le permettait la décence, ou un peu plus, et échangèrent diverses folies qui ne concernaient qu'eux. Vers l'aube, l'orchestre fut congédié et les invités, cachant des bâillements derrière leurs mains distinguées, commencèrent à prendre congé.

— « Comme c'est fastidieux de rester pour recevoir les adieux, » chuchota Tresa. « Laissons-les croire que je suis déjà couchée. » Elle prit la main de Ruori et se glissa derrière une colonne, et de là vers un balcon. Une vieille servante, postée là pour servir de duègne aux couples qui s'aventuraient dehors, s'était enveloppée dans sa cape pour se

garantir du froid... et s'était endormie. A part elle, le couple se trouvait seul au milieu des jasmins. Des brumes flottaient autour du palais, estompant la ville ; au loin résonnait le « todos buen » des hallebardiers arpentant les remparts. Vers l'ouest le balcon faisait face à l'obscurité dans laquelle brillaient les dernières étoiles. Les sept grands mâts du *Dauphin* Maoraï recevaient les premiers rayons du soleil.

Tresa frissonna et se blottit contre Ruori. Ils ne dirent rien pendant un moment.

— « Souvenez-vous de nous, » dit-elle enfin, tout bas. « Lorsque vous serez revenu parmi votre peuple plus heureux, ne nous oubliez pas ici. »

— « Comment le pourrais-je ? » dit-il, ne plaisantant plus.

— « Vous possédez tellement plus de choses que nous, » dit-elle rêveusement. « Vous m'avez dit que vos bateaux peuvent naviguer incroyablement vite — presque aussi vite que le vent. Que vos pêcheurs remplissent toujours leurs filets, que vos éleveurs de baleines gardent des troupeaux immenses, que vous exploitez même l'océan pour en tirer aliments, fibres, et... » (elle caressa le tissu brillant de sa chemise) « vous m'avez dit que ceci a été fabriqué à partir d'arêtes de poissons. Vous m'avez dit que chaque famille possède une maison spacieuse et que chacun, ou presque, possède son propre bateau... Que même les petits enfants des îles les plus reculées savent lire, et ont des livres imprimés... Que vous n'avez aucune des maladies qui nous déciment... Que nul n'a faim et que tous sont libres... Oh ! ne nous oubliez pas, vous sur qui el Dío a souri ! »

Ensuite elle se tut, embarrassée. Il put voir que sa tête était redressée et ses narines dilatées. Après tout, songea-t-il, elle descendait d'une race qui pendant des siècles avait fait, et non reçu, la charité.

Aussi choisit-il ses mots avec soin :

— « Tout cela est moins dû à nos vertus qu'à notre bonne fortune, Donita. Nous avons moins souffert que la plupart de la Guerre du Jugement ; et le fait du Jugement, et le fait que nous étions principalement des insulaires, a empêché notre population d'épuiser les riches possibilités de la mer. Ainsi nous... non, nous n'avons pas conservé les arts ancestraux perdus : il n'y en a pas. Mais nous avons recréé une ancienne attitude, une façon de penser, qui a provoqué la différence : c'est la science. »

Elle fit un signe de croix.

— « L'atome ! » dit-elle en s'écartant de lui.

— « Non, non, Donita, » protesta-t-il. « Tant de nations que nous avons découvertes récemment croient que la science a été cause de la ruine de l'ancien monde. Ou elles pensent que c'était un fatras de formules « toutes faites » pour fabriquer de hautes maisons ou pour bavarder à distance. Mais aucune de ces croyances n'est vraie. La méthode scientifique est seulement un moyen d'apprendre. C'est un... un perpétuel

recommencement. Et voilà pourquoi vous autres, gens du Meyco, pouvez nous aider autant que *nous* pouvons vous aider, voilà pourquoi nous vous avons cherchés, et pourquoi nous viendrons encore dans l'avenir frapper à vos portes avec espoir. »

Elle fronça les sourcils, mais quelque chose commençait à se faire jour en elle.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

Il regarda autour de lui, à la recherche d'un exemple. Finalement il désigna une série de petits trous dans l'appui du balcon.

— « Qu'y avait-il ici auparavant ? » demanda-t-il.

— « Mais... Je ne sais pas. J'ai toujours vu ces trous. »

— « Je pense pouvoir vous le dire. J'ai vu la même chose ailleurs. C'était une grille en fer forgé. Mais elle a été arrachée il y a fort longtemps, et transformée en armes et en outils. Non ? »

— « C'est très vraisemblable, » admit-elle. « Le fer et le cuivre sont devenus très rares. Nous sommes obligés d'envoyer des caravanes à travers tout le pays, malgré le péril des bandits et des barbares, aux ruines de Támico pour chercher notre métal. Il y eut un temps où des rails de fer se trouvaient à moins d'un kilomètre d'ici. Don Carlos me l'a dit. »

Il hocha la tête.

— « Exactement. Les anciens épuisèrent le monde. Ils prirent les minerais, brûlèrent le pétrole et le charbon, érodèrent le terrain jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. J'exagère, évidemment. Il y a encore des dépôts minéraux çà et là. Mais pas suffisamment. La vieille civilisation usa tout le capital, pour ainsi dire. A présent la terre et les forêts sont revenus en quantité suffisante pour que le monde puisse tenter de reconstituer la « culture des machines » — sauf qu'il n'y a plus assez de minéraux et de combustibles. Pendant des siècles les hommes ont été obligés de détruire les vieux objets manufacturés, quand ils voulaient du métal. Les connaissances des anciens n'ont pas été perdues, loin de là ; elles sont simplement devenues inutilisables, parce que nous sommes beaucoup plus pauvres qu'eux. »

Il se pencha en avant, avec ferveur.

« Mais la connaissance et la découverte ne dépendent pas de la richesse, » dit-il. « Nous nous sommes tournés ailleurs, peut-être parce que nous avions aux Iles moins de métal à dévorer. La méthode scientifique est tout aussi applicable au vent, au soleil, à la matière vivante, qu'elle le fut au pétrole, au fer ou à l'uranium. Par l'étude de la génétique, nous avons appris comment créer les algues, le plancton, les poissons nécessaires à nos projets. La gestion scientifique des forêts nous donne le bois adéquat, des bases organiques de synthèses, un peu de combustible. Le soleil déverse une énergie que nous savons concentrer et employer. Le bois, la céramique, la pierre même peuvent remplacer le métal dans la plupart des utilisations. Le vent, grâce aux principes des couches d'air, ou de la loi de Venturi, ou du tube de Hilsch, fournit

énergie, chaleur, réfrigération ; les marées peuvent être maîtrisées. Même à son présent stade primaire, la psychologie paramathématique permet de contrôler la population, au même titre que... Non, je parle maintenant comme un ingénieur, dans mon propre langage. Je vous demande pardon.

» Ce que je voulais dire, c'est que si seulement nous pouvions obtenir l'aide d'autres peuples, tels que le vôtre, sur une échelle mondiale, nous pourrions égaler nos ancêtres, ou les surpasser... pas dans leurs propres méthodes, qui étaient souvent ruineuses et à courte vue, mais par des réalisations uniquement nôtres... »

Sa voix s'éteignit. Elle ne l'écoutait plus. Elle regardait dans les airs, au-dessus de lui, et son visage était empreint d'horreur.

A ce moment des trompettes hurlèrent sur les remparts, et les cloches de la cathédrale se mirent en branle avec fracas.

« Par les neuf diables ! » Ruori se retourna et leva la tête. Le zénith était maintenant tout à fait bleu. Au-dessus de S'Antón flottaient paresseusement cinq formes d'orques. Le soleil neuf éclairait les armoiries déchiquetées peintes sur leurs flancs. Il estima inconsciemment qu'elles devaient mesurer chacune trois cents pieds de long.

Des objets couleur de sang s'épanouirent au-dessous, et descendirent lentement sur la ville.

— « Le Peuple du Ciel ! » fit une petite voix brisée derrière lui. « Sant'sima Marí, priez pour nous ! »

III

Loklann heurta des dalles, roula, et rebondit sur ses pieds. Près de lui un cavalier sculpté surmontait une fontaine. Pendant un instant il admira la pierre, presque vivante ; ils n'avaient rien de semblable au Canyon, au Zona, au Corado, dans aucun des royaumes montagnards. Et le temple qui s'élançait vers le ciel au bout de la plaza était d'un blanc immaculé.

La place avait été affairée ; les artisans et les fermiers venaient d'installer leurs stalles pour le marché hebdomadaire. La plupart d'entre eux s'égaillèrent en criant de terreur. Mais un grand individu rugit, empoigna un marteau de pierre et se précipita pour affronter Loklann. Il couvrait la fuite d'une jeune femme, sans doute son épouse, qui tenait un bébé dans ses bras. Sous le vêtement informe Loklann vit qu'elle n'était pas mal faite. Elle atteindrait un bon prix lorsque le marchand d'esclaves Mong viendrait la prochaine fois au Canyon. Son mari aurait enlevé un bon prix aussi mais Loklann, encore encombré de son parachute, n'avait pas le temps... Il sortit rapidement son pistolet et fit feu. L'homme tomba sur un genou, regarda le sang qui coulait entre ses doigts crispés sur son ventre, et s'effondra. Loklann jeta rapidement ses sangles. Ses bottes claquèrent derrière la femme. Elle hurla quand ses doigts la saisirent par le bras, et essaya de se libérer, mais l'enfant la gênait.

Loklann la poussa en direction du temple. Robra se tenait déjà sur les marches.

— « Place des gardes ! » cria le Commandant. « Nous pouvons entasser tous les prisonniers ici, en attendant de piller le temple. »

Un vieillard en robe de prêtre s'avança devant le portail. Il éleva une idole Meycaine en forme de croix, comme s'il voulait barrer le passage. Robra lui fendit le crâne d'un coup de hache, écarta le corps à coups de pieds, et poussa violemment la femme à l'intérieur.

Il pleuvait des hommes en armes. Loklann souffla dans sa corne de bœuf pour les rassembler. Il fallait s'attendre à une contre-attaque d'un instant à l'autre... Oui, maintenant.

Une troupe de cavalerie Meycaine surgit dans un bruit de ferraille. C'étaient des hommes jeunes, à l'aspect fier, en pantalons larges, gorgerins de cuir, casques empanachés, avec des lances de bois durci au feu mais aussi des sabres d'acier. Tout à fait comme les nomades jaunes du Tekkas, qu'ils combattaient depuis des siècles. Mais le Peuple du Ciel avait aussi combattu les Jaunes. Loklann se mit à la tête de sa file, où son porte-enseigne avait déjà dressé le Drapeau de l'Eclair. La moitié des hommes du *Buffalo* installèrent des piques dont la pointe était en céramique aiguisée ; ils en affermirent la hampe dans le sol, puis attendirent. La charge déferla sur eux. Leurs piques s'abaissèrent. Quelques chevaux s'embrochèrent, les autres reculèrent en hennissant de terreur. Les piquiers transpercèrent leurs cavaliers. La seconde ligne de parachutistes s'avança avec la hache, l'épée, le couteau à dépecer. Le carnage dura quelques minutes. Les Meycains rompirent. Ils ne s'enfuirent pas, mais battirent confusément en retraite. C'est alors que les arcs du Canyon se mirent à vibrer.

Finalement il ne resta plus sur la place que les morts et les blessés. Loklann circula rapidement parmi ces derniers. Ceux qui n'étaient pas trop sérieusement blessés furent menés dans le temple. Autant collecter le plus possible d'esclaves, quitte à les trier plus tard.

Il entendit au loin un *boum* sourd.

— « Le canon, » fit Ribra en le rejoignant. « Aux casernes. »

— « Eh bien, que l'artillerie s'amuse, en attendant que nos gars s'en occupent, » dit Loklann sardonique.

— « Bien sûr, bien sûr. » Robra semblait nerveux. « Je voudrais pourtant qu'ils nous donnent de leurs nouvelles. Il ne sert à rien de rester ici. »

— « Ça ne sera pas long, » prédit Loklann.

En effet. Un messager au bras cassé arriva en titubant.

— « *Tempête,* » dit-il, haletant. « Ce grand immeuble où tu nous as envoyés... plein d'hommes d'épée... ils nous ont repoussés à la porte... »

— « Eh ? Je croyais que c'était simplement la maison du roi, » dit Loklann. Il se mit à rire. « Peut-être le roi donnait-il une réception. Je vais y aller moi-même. Robra, prends le commandement ici. » Du doigt il appela trente hommes pour l'accompagner. Ils s'avancèrent par

les rues vides et silencieuses, mis à part le craquement de leurs bottes et le cliquetis des armes. Les habitants terrifiés devaient se tapir derrière ces parois muettes. Il serait d'autant plus facile de les ramasser plus tard, lorsque le combat aurait cessé et que commencerait le sac.

Un vacarme se fit entendre. Courant, Loklann arriva en tête au dernier coin de rue. En face de lui il vit le palais, vieille construction au toit de tuiles rouges, aux murs jaunis percés de nombreuses fenêtres vitrées. Les hommes du *Tempête* se battaient devant l'entrée principale. Leurs morts et blessés du dernier assaut étaient nombreux.

Loklann comprit d'un coup d'œil la situation.

« Il ne viendrait pas à l'idée de ces têtes de lard d'envoyer un détachement par une porte latérale, non ? » grogna-t-il. « Jonak, prends quinze gars, et enfoncez une porte plus petite ; puis attaquez les défenseurs par derrière. Nous, nous allons les occuper en vous attendant. »

Il leva sa hache teintée de rouge.

« A Canyon ! A Canyon ! » cria-t-il. Ses soldats beuglèrent derrière lui et tous coururent au combat.

La dernière vague, ensanglantée, venait juste de reculer, le souffle court. Une demi-douzaine de Meycains se tenaient sur le large seuil. C'étaient tous des nobles : hommes farouches, porteurs de barbiches et de moustaches cirées, habillés en noir de cérémonie, une cape rouge enroulée sur le bras gauche en guise de bouclier, et une longue, fine épée dans la main droite. Derrière eux se tenaient d'autres nobles, prêts à prendre la place de ceux qui tombaient.

« A Canyon ! » hurla Loklann en se ruant.

— « *Quel Dío wela !* » cria un Don grisonnant. Une chaîne d'office en or pendait à son cou. Sa lame s'allongea en sifflant.

Loklann leva sa hache et para. Le Don était rapide, et riposta par une botte qui atteignit la poitrine du corsaire. Mais six couches de cuir durci firent dévier la pointe. Les hommes de Loklann arrivèrent des deux côtés, sans se soucier des coups, et se mirent à frapper. Il heurta l'épée de l'ennemi : elle fut arrachée de la main de son propriétaire.

— « *Ah ! no Don Miwel !* » s'écria un jeune personnage proche du calde. Le vieil homme gronda, lança les mains en avant, et réussit à les serrer sur la hache de Loklann. Il l'arracha avec la force d'un géant. Loklann lut la mort dans ses yeux. Don Miwel leva la hache. Loklann dégaîna son pistolet et tira à bout portant.

Pendant que Don Miwel tombait, Loklann le saisit, ôta la chaîne d'or qu'il plaça autour de son propre cou. Se redressant, il reçut un coup violent qui fut détourné par son casque. Il récupéra sa hache, écarta les pieds, et se mit à cogner.

La ligne de défense vacilla.

Une clameur s'éleva derrière Loklann. Il se détourna et vit des armes étinceler dans le dos de ses propres hommes. Avec un juron il comprit : il y avait eu dans le palais plus de gens que ceux qui tenaient le portail.

Les autres avaient fait une sortie par derrière et se trouvaient maintenant dans son dos !

Une pointe perça sa cuisse. Il ne ressentit qu'une piqûre, mais la rage se mit à luire dans ses yeux.

— « Porc, puisses-tu renaître porc ! » rugit-il. Sans même s'en rendre compte, il se dégagea. Il réussit à s'ouvrir un espace, passa sur le côté et contempla la bataille.

Les nouveaux venus étaient surtout des gardes du palais, à en juger par leurs uniformes gaîment bariolés, leurs piques et leurs machetes. Mais ils avaient des alliés, une douzaine d'hommes comme Loklann n'en avait jamais vu — et n'en avait entendu parler. Ils avaient la peau brune et la chevelure noire des Injuns, mais leurs visages ressemblaient plutôt à ceux des blancs ; des dessins bleus compliqués recouvraient leurs corps habillés d'une simple bande de tissu enroulée et de guirlandes de fleurs. Ils maniaient des couteaux et des casse-têtes avec une dextérité diabolique.

Loklann déchira la jambe de son pantalon pour examiner sa blessure. Ce n'était pas grand-chose. Plus sérieuse était la raclée que prenaient ses hommes. Il vit Mork-fils-de-Brenn se précipiter, l'épée haute, sur un des étrangers bruns, un grand homme qui avait ajouté une blouse chatoyante à sa jupe. Mork avait tué quatre hommes au pays, à coup sûr, et nul ne savait combien au cours de ses expéditions. L'homme brun attendait, un couteau entre les dents, les mains pendantes. Comme l'épée s'abattait, l'homme brun ne fut plus là, tout simplement. Souriant derrière son couteau, il frappa du tranchant de la main le poignet qui tenait l'épée. Loklann entendit distinctement les os craquer. Mork hurla. L'étranger le frappa à la pomme d'Adam. Mork tomba à genoux, cracha du sang, s'écroula, et ne bougea plus. Un autre Homme du Ciel chargea en brandissant sa hache. L'étranger — incroyablement — évita l'arme, reçut le corps en mouvement sur sa hanche, et l'accompagna dans son élan. La tête de l'Homme du Ciel heurta le pavé et il ne bougea plus.

Loklann voyait maintenant que les nouveaux venus formaient un carré autour d'autres qui ne combattaient pas. Par Oktaï et par Ulagu-le-Mangeur-d'Hommes, ces bâtards emmenaient toutes les femmes du palais ! Et toute lutte contre eux avait cessé ; les corsaires, hargneux, restaient en arrière en tenant leurs membres blessés.

Loklann accourut.

— « A Canyon ! A Canyon ! » vociféra-t-il.

— « Ruori Rangi Lohasanno, » fit poliment le grand étranger. Il aboya une série de commandements. Sa troupe commença à s'éloigner.

— « Attaquez-les, racaille ! » mugit Loklann. Ses hommes se regroupèrent et les poursuivirent. Les piques de l'arrière-garde les firent reculer. Loklann menait un assaut vers l'avant du carré mouvant.

Le grand homme le vit arriver ; ses yeux gris se fixèrent sur la chaîne du calde, et devinrent de glace.

— « Ainsi tu as tué Don Miwel, » dit Ruori en Spagnol. Loklann le comprit ; il avait appris cette langue par ses prisonniers et ses concubines, lors de nombreux raids antérieurs, plus au nord. « Vil fils de skua ! »

Le pistolet de Loklann se leva. La main de Ruori eut un geste vif. Soudain le couteau se trouva planté dans le biceps droit de l'Homme du Ciel. Il lâcha son pistolet.

— « Je le reprendrai ! » cria Ruori. Puis, à ses hommes : « Venez. Au bateau. »

Loklann regarda le sang ruisseler sur son bras. Il entendit un cliquetis d'armes lorsque les réfugiés percèrent la ligne des hommes du Canyon épuisés. Le groupe de Jonak apparut à l'entrée principale — qui était maintenant déserte, ses défenseurs survivants étant partis avec Ruori.

Un homme s'approcha de Loklann, qui contemplait toujours son bras.

— « On les poursuit, Commandant ? » demanda-t-il, presque timidement. « Jonak peut nous conduire. »

— « Non, » dit Loklann.

— « Mais ils doivent escorter une centaine de femmes, dont un tas de jeunes. »

Loklann se secoua, comme un chien sortant d'un profond rêve glacé.

— « Non. Je veux trouver le *médic* et faire recoudre cette blessure. Ensuite nous aurons beaucoup d'autres choses à faire. Nous pourrons régler nos comptes avec ces étrangers plus tard, si l'occasion s'en présente. Il y a une ville à piller ! »

IV

Il y avait des morts éparpillés sur les wharfs ; certains étaient brûlés. Ils paraissaient singulièrement petits près des entrepôts, comme des poupées de chiffon jetées par quelque enfant en pleurs. L'odeur de la poudre piquait les narines.

Atel Hamid Seraio, le second, qui avait été laissé à bord avec les hommes, menait un groupe à la rencontre de Ruori. Il salua à la mode des Iles, si familièrement que même en ces circonstances quelques Meycains parurent choqués.

— « Nous étions sur le point d'aller à votre recherche, capitaine, » dit-il.

Ruori regarda vers la forêt de gréements du *Dauphin*.

— « Que s'est-il passé ici ? » demanda-t-il.

— « Une bande de ces démons a atterri là-bas, près de la batterie. Ils ont pris les canons pendant qu'on se demandait encore ce qui arrivait. Certains sont partis vers le bruit du quartier nord — où loge l'armée, je crois. Mais le reste de la bande nous a attaqués. Avec notre platbord à dix pieds au-dessus du quai, et notre entraînement à lutter contre

les pirates, ils n'ont pas eu de veine. Je leur ai donné une dose de flammes. »

Ruori grimaça devant les corps carbonisés. Sans doute l'avaient-ils mérité, mais il n'aimait pas l'idée de projeter de l'huile de baleine enflammée sur des hommes en vie.

« Dommage qu'ils n'aient pas essayé du côté de la mer, » ajouta Atel en soupirant. « On a une si mignonne catapulte à harpon. J'en ai utilisé une pareille il y a quelques années près de l'Hinja, quand un boucanier Sinois s'était approché un peu trop près. Sa jonque avait fait le même bruit qu'une baleine. »

— « Les hommes ne sont pas des baleines ! » dit sèchement Ruori.

— « D'accord, capitaine, d'accord, d'accord. » Atel recula devant cette violence, un peu inquiet. « Je ne voulais rien dire de mal. »

Ruori se ressaisit et croisa ses bras.

— « Je me suis emporté sans cause, » dit-il gravement. « Je me ris au nez. »

— « Ce n'est rien, capitaine. Je disais donc : nous les avons battus et finalement ils se sont retirés. J'imagine qu'ils reviendront avec des renforts. Que faisons-nous ? »

— « C'est ce que j'ignore, » dit Ruori d'une voix morne. Il se tourna vers les Meycains, dont les visages exprimaient l'inquiétude et l'incompréhension. « Je vous demande pardon, Dons et Donitas, » fit-il en Spagnol. « Il me racontait seulement ce qui s'était passé. »

— « Ne vous excusez pas ! » dit Tresa Carabán, se mettant en avant. Quelques hommes parurent un peu choqués, mais ils étaient trop fatigués, trop hébétés pour lui reprocher son audace ; et pour Ruori, il était naturel qu'une femme agisse aussi librement qu'un homme. « Vous avez sauvé nos vies, capitaine. Plus que nos vies. »

Il se demanda ce qui était pire que la mort, puis hocha la tête. L'esclavage, bien sûr, les liens et les fouets et une vie de travaux forcés sur une terre étrangère. Ses yeux s'attardèrent sur elle, sur les longs cheveux désordonnés, sur les douces épaules, sur la robe déchirée, sur la fatigue et les traces de larmes de son visage. Il se demanda aussi si elle savait que son père était mort. Elle se tenait droite et le regardait avec un étrange air de défi.

— « Nous ne sommes pas certains de ce que nous devons faire, » dit-il avec gêne. « Nous ne sommes que cinquante hommes. Pouvons-nous aider votre ville ? »

Un jeune noble, vacillant sur ses jambes, répondit :

— « Non. La ville est perdue. Vous pouvez mener ces dames en lieu sûr, c'est tout. »

Tresa protesta :

— « Vous abandonnez déjà, S'nor Dónoju ? »

— « Non, Donita, » souffla le jeune homme. « Mais j'espère pouvoir me confesser avant de retourner au combat, car je suis un homme mort. »

— « Venez à bord, » dit brièvement Ruori.

Il s'engagea le premier sur la planche. Liliu, une des cinq ouahinés du navire, courut au-devant de lui. Elle jeta les bras à son cou en criant :

— « J'ai eu peur que vous ne soyez tous tués ! »

— « Pas encore. » Ruori se dégagea le plus doucement qu'il put. Il vit que Tresa, raide comme un piquet, les fusillait du regard. Il fut intrigué — ces curieux Meycains pensaient-ils qu'un équipage pouvait s'embarquer pour un voyage de plusieurs mois sans emmener quelques filles ? — puis il décida que le costume des ouahinés, très semblable à celui de ses hommes, allait à l'encontre de la mode locale. Au Nan avec leurs ridicules préjugés. Mais il était peiné que Tresa s'écartât de lui.

Les autres Meycains regardaient autour d'eux. Ils n'avaient pas tous visité le bateau à son arrivée. Ils examinaient avec étonnement les filins et les vergues, les profondeurs de l'entrepont et le lance-harpon, les cabestans et le beaupré... et les matelots. Les Maoraïs souriaient pour les encourager. Jusqu'à présent la plupart s'amusaient follement. Ces hommes qui plongeaient par jeu après les requins, ou qui voguaient, seuls, sur une pirogue à balancier pendant un millier de milles marins pour visiter un ami, ne craignaient guère une petite escarmouche.

Mais ils n'avaient pas discuté avec le grave Don Miwel, le gai Don Ouan et le doux Evèco Ermosillo, pour les voir morts ensuite sur le parquet de danse, songea Ruori avec amertume.

Les Meycaines, dames et servantes, se serraient en pleurant les unes contre les autres. Les gens du palais formaient un rang solide autour d'elles. Les nobles, ainsi que Tresa, montèrent avec Ruori sur le pont arrière.

« Maintenant, » dit-il, « parlons. Qui sont ces bandits ? »

— « Le Peuple du Ciel, » chuchota Tresa.

— « Ça, je l'ai vu. » Ruori jeta un coup d'œil sur les aéronefs qui patrouillaient en haut. Ils avaient la sinistre beauté de certains barracudas. Çà et là des colonnes de fumée montaient vers eux. « Mais *qui* sont-ils ? D'où viennent-ils ? »

— « Ce sont des Nor-Mérikains, » répondit-elle d'une petite voix sèche. « Ils viennent des plateaux sauvages autour du Grand Canyon creusé par le fleuve Corado ; ce sont des montagnards. On dit qu'ils ont été chassés des plaines de l'est par les envahisseurs Mongs, il y a fort longtemps ; mais ils ont refait leurs forces dans les collines et les déserts, ont vaincu quelques tribus Mongs et ont noué des relations amicales avec les autres. Pendant cent ans ils ont harcelé nos frontières du nord. Mais c'est la première fois qu'ils s'aventurent tellement au sud. Nous ne les attendions absolument pas — je suppose que leurs espions ont appris que la plupart de nos soldats sont vers le Río Gran, en train de pourchasser des rebelles... » Elle frissonna.

Le jeune Dónoju cracha :

— « Ce sont des chiens de païens ! Ils ne savent que voler et brûler

et tuer ! » Il s'affaissa. « Qu'avons-nous fait pour qu'ils se déchaînent sur nous ? »

Ruori se frotta pensivement le menton.

— « Ils ne peuvent pas être sauvages à ce point, » murmura-t-il. « Ces ballons sont meilleurs que tout ce qu'a tenté de faire ma Fédération. Le tissu... un procédé synthétique ? Sans doute, sinon il ne conserverait pas longtemps l'hydrogène. Ils n'emploient sûrement pas l'hélium ! Mais pour produire de l'hydrogène à cette échelle, il faut une industrie. Une bonne chimie empirique, au moins. Ils l'électrolysent même peut-être... Doux Lésu ! »

Il réalisa qu'il venait de parler dans son langage natal.

« Je vous demande pardon, » fit-il. « Je me demandais ce que nous pourrions faire. Mon bateau ne transporte pas d'appareils volants. »

De nouveau il leva la tête. Atel lui passa ses jumelles. Il les braqua sur le dirigeable le plus rapproché. L'énorme poche à gaz et la nacelle — aussi grande que nombre de bateaux Maoraïs — formaient un ensemble parfaitement aérodynamique. La nacelle, faite de rotin tressé sur un bâti en bois, semblait légère, mais résistante. Aux trois-quarts de sa hauteur, une galerie courait tout autour, sur laquelle l'équipage pouvait circuler et travailler. A certains intervalles, le long du garde-fou, se trouvaient des machines actionnées à la main. Certaines devaient servir de palans, mais les autres évoquaient des catapultes. Donc les dirigeables des divers chefs devaient se battre entre eux occasionnellement, dans les royaumes du nord. C'était peut-être utile à savoir. Les psychologues politiques de la Fédération étaient experts au jeu du « diviser pour régner ».

Le mode de propulsion était extrêmement intéressant. Près des proues de nacelles, deux espars latéraux avançaient d'environ cinquante pieds, l'un au-dessus de l'autre. Ils supportaient de chaque côté deux cadres montés sur pivots, auxquels étaient fixées des voiles carrées. Une paire d'espars identiques perçait l'arrière : en tout, huit voiles. Des surfaces de gouverne, en ailerons de requins, étaient arrimées au ballon proprement dit. Voiles et gouvernails étaient orientés par des câbles filant à travers poulies et renvois jusqu'aux guindeaux de la galerie. En altérant leur disposition, il devait être possible de se diriger au moins vers plusieurs points dans le vent. Eh oui... le vent se déplace dans différentes directions, à des niveaux différents. Un dirigeable pouvait descendre en vidant plusieurs compartiments du ballon de gaz, et en comprimant l'hydrogène dans des réservoirs spéciaux ; il pouvait monter en regonflant ou en lâchant du ballast. (Mais ce dernier procédé devait être employé uniquement lors des voyages de retour, quand la réserve de gaz diminuait à cause des fuites.) Avec ses voiles, ses gouvernails, et sa capacité de trouver un vent raisonnablement favorable, un tel dirigeable pouvait traverser plusieurs milliers de milles pour faire ses ravages, avec une cargaison très importante. Oh ! un magnifique appareil !

Ruori abaissa ses jumelles.

— « Le Pério n'a construit aucun aéronef pour se défendre ? » demanda-t-il.

— « Non, » murmura l'un des Meycains. « Nous n'avons jamais eu que des ballons. Nous ignorons comment fabriquer un tissu qui retiendra longtemps le gaz élévateur, ou comment diriger le vol, donc... » Sa voix s'éteignit.

— « Et, étant une culture non-scientifique, vous n'avez jamais songé à faire des recherches systématiques pour apprendre ces procédés, » fit Ruori.

Tresa, qui était en train de contempler sa cité, fit volte-face.

— « C'est facile à dire ! » s'écria-t-elle. « Vous n'avez pas eu à repousser les Mongs au nord et les Raucaniens au sud, siècle après siècle. Vous n'avez pas été obligés de sacrifier vingt années et dix mille vies humaines à construire canaux et aqueducs pour que moins de gens meurent de faim... Vous n'avez pas à supporter le poids d'une majorité de peones qui ne savent que travailler, qui sont incapables de protéger leurs intérêts parce qu'on ne le leur a jamais appris étant donné que leur existence est une charge trop lourde pour notre patrie... Il vous est facile de vous promener sur l'eau avec vos ribaudes sans chemises et de vous moquer de nous ! Qu'auriez-*vous* fait, tout-puissant S'nor Capitaine ? »

— « Du calme, » intervint le jeune Dónoju. « Il nous a sauvé la vie. »

— « Et alors ? ! » dit-elle à travers ses dents et ses larmes. Son minuscule soulier de danse frappa le pont.

Pendant un instant, Ruori se demanda ce qu'était qu'une ribaude. Cela avait un son peu flatteur. Parlait-elle des ouahinés ? Mais pour une femme, n'était-ce pas la façon la plus honorable de se constituer une belle dot, en hasardant sa vie au côté des hommes de son peuple, dans une mission de découverte et de civilisation ? Que pourrait raconter Tresa à ses petits-enfants par les soirées pluvieuses ?

Il se demanda aussi pourquoi elle le troublait tant. Il avait déjà remarqué auparavant, chez quelques Meycains, une intensité presque terrifiante entre mari et femme, comme si une épouse était plus qu'une amie respectée et une associée. Mais quelle autre relation était possible ? Un expert en psychologie le saurait peut-être ; Ruori était décontenancé.

Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées, et dit tout haut :

— « Ce n'est pas l'heure de se faire des impolitesses. »

Il dut employer un terme Spagnol qui n'avait pas tout à fait la même portée.

« Nous devons nous décider. Etes-vous certains qu'il n'y a aucun espoir de repousser les pirates ? »

— « Non, à moins que S'Antón en personne fasse un miracle, » fit Dónoju d'une voix éteinte.

Puis, se redressant :

« Il n'y a qu'une chose que vous puissiez faire pour nous, S'nor. Si vous partiez maintenant avec les femmes. Il y a parmi elles des dames de haute naissance, qui ne *doivent pas* être vendues pour la captivité et le déshonneur. Emmenez-les au sud, à Port Wanawato, dont le calde s'occupera de leur sort. »

— « Il ne me plaît guère de fuir, » dit Ruori en regardant les hommes tombés sur l'appontement.

— « S'nor, ce sont *des dames !* Au nom d'el Dío, ayez pitié d'elles ! »

Ruori étudia les visages barbus et crispés. Il avait envers eux une grosse dette d'hospitalité, et il ne voyait pas d'autre moyen de la payer.

— « Si vous le désirez, » dit-il lentement. « Mais... et vous-mêmes ? »

Le jeune noble s'inclina comme devant un roi.

— « Notre gratitude et nos prières vous accompagneront, seigneur capitaine. Quant à nous, bien sûr, nous retournons nous battre. » Il se raidit et cria : « At-ten-tion ! Formez les rangs ! »

Quelques baisers rapides s'échangèrent sur le pont, puis les hommes du Meyco franchirent la planche et regagnèrent la ville.

Ruori frappa du poing la lisse de poupe.

— « S'il y avait seulement *un* moyen ! » grommela-t-il. « Si je pouvais faire quelque chose ! » Puis, presque avec espoir : « Pensez-vous que les bandits pourraient nous attaquer ? »

— « Uniquement si vous restez ici, » dit Tresa. Ses yeux étaient des morceaux de glace. « Plût à Marí que vous ne vous fussiez jamais voué à la mer ! »

— « S'ils viennent sur nous en pleine mer... »

— « Je ne crois pas. Vous transportez une centaine de femmes, et peu de marchandises. Le Peuple du Ciel peut avoir dix mille femmes, autant d'hommes, et tous les trésors de notre ville. Pourquoi prendrait-il la peine de vous pourchasser ? »

— « Oui... oui... »

— « Partez donc, » dit-elle froidement. « Vous n'osez pas attendre. »

Il lui fit face. C'était un véritable soufflet.

— « Que voulez-vous dire ? » demanda-t-il. « Croyez-vous que les Maoraïs soient des lâches ? »

Elle hésita. Puis, avec honnêteté :

— « Non. »

— « Alors pourquoi me bafouez-vous ? »

— « Oh ! laissez-moi ! » N'en pouvant plus elle s'agenouilla contre le bastingage et enfouit sa tête dans ses bras.

Ruori la quitta et donna des ordres. Des hommes grimpèrent dans la mâture. La toile ferlée fut libérée et claqua dans la brise. Au-delà de la jetée l'océan jetait des éclats bleus frangés de blanc ; des mouettes planaient dans le ciel. Ruori ne voyait rien ; il se rappelait ce qu'il avait aperçu en menant la retraite du palais.

Un homme désarmé, gisant le crâne ouvert. Une fille de douze ans à peine, hurlante, que deux corsaires entraînaient vers une ruelle. Un

vieillard terrifié qui s'enfuyait en faisant des crochets, pendant que quatre arbalétriers tiraient sur lui au jugé, et éclataient de rire lorsqu'il tombait transpercé et se traînait sur les mains. Une femme assise hébétée sur la chaussée, son vêtement en lambeaux, près d'un bébé dont la tête avait été fracassée. Une petite statue dans sa niche — une image pieuse — avec un bouquet de violettes fanées à ses pieds, décapitée par une masse d'armes. Une maison en train de brûler, et des hurlements provenant de l'intérieur.

Subitement les aéronefs ne lui semblèrent plus magnifiques.

Oh ! pouvoir les atteindre, les arracher du ciel !

Ruori s'arrêta net. Près de lui, l'équipage choquait le cabestan. Il n'entendit que vaguement la mélopée des haleurs aux jeunes voix profondes, pleins de la joie d'avoir toujours été libres et bien nourris.

— « Larguez les amarres ! » modula le second.

— « Pas encore ! Pas encore ! Attendez ! »

Ruori courut vers la poupe, gravit l'échelle, passa près du timonier, et retrouva Donita Tresa. Elle s'était relevée, mais gardait la tête basse ; ses cheveux cachaient sa figure.

« Tresa, » haleta Ruori, « Tresa, j'ai une idée. Je crois... Il y a peut-être une chance... Peut-être pouvons-nous les combattre, malgré tout ! »

Elle leva la tête. Ses ongles pincèrent l'avant-bras de Ruori jusqu'au sang. Il balbutia rapidement :

« Il faut pour cela... les attirer... jusqu'à nous. Au moins deux de leurs appareils... doivent nous poursuivre... en haute mer. Je pense qu'alors — je ne suis pas certain des détails, mais il est possible... que nous puissions les affronter... même les mettre en fuite... »

Elle le regardait toujours fixement. Il hésita.

« Evidemment, » dit-il, « nous pouvons perdre la bataille. Et nous avons ces femmes à bord. »

— « Si vous perdez, » demanda-t-elle — si bas qu'il put à peine l'entendre — « serons-nous tués ou serons-nous capturés ? »

— « Je crois que nous mourrons. »

— « C'est bien. » Elle approuva de la tête en frissonnant. « Oui. Dans ce cas, battez-vous. »

— « Il y a une chose dont je ne suis pas sûr. Comment les inciter à nous pourchasser. » Il fit une pause. « Si quelqu'un se laissait volontairement... capturer par eux — et leur disait que nous emportons un gros trésor — le croiraient-ils ? »

— « Vraisemblablement. » La vie, et même l'ardeur, renaissaient dans sa voix. « Disons... le trésor du calde. Il n'en a jamais eu, mais ces bandits croient sûrement que les caves de mon père regorgeaient d'or. »

— « Alors quelqu'un doit aller à eux, » fit Ruori. Il lui tourna le dos, joignit les doigts, et poursuivit péniblement — vers une conclusion qu'il ne voulait pas formuler lui-même. « Mais ça ne peut pas être

n'importe qui. Un homme... ils le jetteraient avec les autres esclaves, n'est-ce pas ? Ils ne l'écouteraient même pas ? »

— « Probablement. Très peu d'entre eux entendent le Spagnol. Au moment où l'homme qui parlerait de trésor finirait par se faire comprendre, ils seraient sans doute à mi-chemin de leur pays. » Tresa gémit. « Qu'allons-nous faire ? »

Ruori voyait la solution, mais il ne pouvait se résoudre à l'exposer.

— « Je regrette, » murmura-t-il. « Tout compte fait, mon idée n'était pas fameuse. Partons d'ici. »

Pour lui faire face, la jeune fille dut passer entre la rambarde et Ruori, le frôlant comme s'ils dansaient de nouveau. Sa voix était ferme.

— « Vous connaissez un moyen. »

— « Non ! »

— « En une nuit, j'ai appris à vous connaître. Vous faites un piètre menteur. Parlez. »

Il détourna les yeux. Il réussit à prononcer :

— « Une femme — pas une femme quelconque, mais une très belle femme — ne serait-elle pas rapidement amenée devant leur chef ? »

Tresa fit un pas de côté. La couleur se retira de ses joues.

— « Si, » dit-elle. « Je pense que si. »

— « Mais aussi, » fit Ruori malheureux, « elle pourrait être tuée. Ces hommes tuent par plaisir. Je ne peux faire risquer la mort à une personne confiée à ma protection. »

— « Sot de païen, » dit-elle entre ses dents, « croyez-vous que c'est le risque d'être tuée qui m'inquiète ? »

— « Que pourrait-il arriver d'autre ? » demanda-t-il, surpris. Puis : « Oh ! oui, évidemment... la femme deviendrait une esclave si nous perdions la bataille. Quoique je suppose, si elle est belle, qu'elle serait bien traitée. »

— « Et c'est là tout ce que vous... » Tresa s'interrompit. Il n'eût jamais cru qu'un sourire pouvait ainsi montrer la pure souffrance. « Bien sûr... j'aurais dû réaliser. Votre peuple a d'autres façons de voir. »

— « Que voulez-vous dire ? » bredouilla-t-il.

Un instant encore, elle serra les poings. Puis, à moitié pour elle-même :

— « Ils ont tué mon père, oui, je l'ai vu mort sous le porche. Ils feraient de ma cité une ruine peuplée de cadavres. »

Elle leva la tête.

« J'irai, » dit-elle.

— « Vous ? » Il la saisit par les épaules. « Non, sûrement pas vous ! Une des autres... »

— « Pourrais-je en envoyer une autre ? Je suis la fille du calde ! »

Se dégageant, elle traversa le pont arrière, descendit l'échelle vers la coupée. Elle regardait au loin. Quelques paroles vinrent jusqu'à lui :

« Après, *s'il y a un après,* il y a toujours le couvent. »

Il ne comprit pas. Il resta sur place ; tout en la regardant, il se maudit jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Alors il dit :

— « Larguez ! » et le navire prit la mer.

V

Les Meycains se battirent avec acharnement, rue par rue et maison par maison, mais au bout de quelques heures leurs soldats survivants avaient été refoulés dans le quartier nord-est de S'Antón. Ils ne s'en rendaient pas compte, mais un Chef du Ciel les voyait d'en haut ; un dirigeable corsaire était maintenant amarré à la cathédrale, avec une échelle de corde permettant aux hommes de descendre et monter — et l'autre aéronef, mené par un équipage réduit, lui apportait les nouvelles.

— « C'est bon, » dit Loklann. « Nous les tiendrons en haleine avec le quart de nos forces. Je ne crois pas qu'ils passeront ! Pendant ce temps le reste de notre troupe pourra tout organiser ; ne laissons pas à ces créatures le temps de se cacher avec leur argenterie. Dans l'après-midi, quand nous serons reposés, nous lâcherons des parachutistes derrière les troupes ennemies ; ils les pousseront dans nos lignes, et nous les détruirons ! »

Il ordonna que le *Buffalo* soit mis au sol, afin de pouvoir charger immédiatement le butin le plus précieux. Les hommes étaient beaucoup trop brutaux : de bons gars, mais aptes à endommager dans leur hâte une tunique, une coupe, ou une croix ciselée ; et quelquefois ces objets Meycains étaient trop beaux pour être donnés, encore moins vendus.

L'aéronef-amiral descendit le plus possible. Il resta cependant à mille pieds, car les pompes à main et les réservoirs en alliage d'aluminium ne permettaient pas une grande compression de l'hydrogène. Dans un air plus froid, plus dense, il aurait flotté encore plus haut. Mais des cordes en descendirent, vers une équipe rapidement assemblée au sol. Au pays, il y avait un cabestan à cliquet devant chaque loge, si bien que quatre femmes suffisaient à amener au sol un dirigeable. On détestait le système, employé en cas désespéré, de lâcher du gaz : car les Gardiens pouvaient à peine suffire à la demande — en dépit d'un nouveau générateur solaire ajouté à leur station hydroélectrique — et devaient se faire payer en conséquence. (C'est du moins ce que prétendaient les Gardiens, mais peut-être se servaient-ils de leur immunité, supérieure à celle des rois, pour hausser leurs prix. Certains chefs, y compris Loklann, s'étaient mis à expérimenter pour eux-mêmes la production de l'hydrogène, mais il fallait longtemps pour reconstituer un art que même les Gardiens ne comprenaient qu'à moitié.)

Ici, des hommes forts, en nombre suffisant, remplacèrent la machinerie. Le *Buffalo* fut bientôt amarré sur la plaza de la cathédrale, qu'il remplissait presque. Loklann inspecta lui-même chaque cordage. Sa jambe

blessée lui faisait mal, sans pour cela l'empêcher de marcher. Plus grave était l'état de son bras droit, dont les agrafes le faisaient plus souffrir que la coupure initiale. Le *médic* l'avait averti de ne pas trop s'en servir. Ce qui l'obligerait à se battre de la main gauche, car *jamais* on ne pourrait dire que Loklann-fils-de-Holber se serait tenu à l'écart du combat. Mais il n'était que la moitié de lui-même.

Il toucha le couteau qui l'avait frappé. Du moins avait-il gagné une bonne lame pour ses peines. Et... le propriétaire n'avait-il pas dit qu'ils se retrouveraient, pour décider de celui qui garderait le poignard ? Il y avait un présage dans ces paroles. Et... quel plaisir de faire réincarner ce Ruori !

— « Mon commandant, mon commandant. »

Loklann tourna la tête. Yuw-Hache-Rouge et Aalan-fils-de-Rickar, des hommes de sa propre loge, l'avaient hélé. Ils serraient les bras d'une jeune femme habillée de velours noir et parée d'argent. La multitude en armes commença à s'assembler autour d'elle ; des acclamations sauvages s'élevèrent au-dessus du bruit des voix.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Loklann avec brusquerie. Il avait beaucoup à faire.

— « Cette bergère, chef. Pas mal, n'est-ce pas ? On l'a ramassée près des quais. »

— « Eh bien, flanquez-la dans le temple avec les autres en attendant que... Oh ! »

Les yeux ébahis de Loklann rencontrèrent un ferme regard vert. Elle n'était *vraiment* pas mal.

— « Elle n'arrêtait pas de crier les mêmes mots. *Shef, rey, ombro gran*... Finalement, je me suis demandé si elle ne voulait pas dire « chef », dit Yuw, « et puis, quand elle a crié *khan*, j'ai été tout à fait sûr qu'elle voulait te voir. Alors on ne s'en est pas servi nous-mêmes, » termina-t-il vertueusement.

— « *Aba tu Spanol ?* » demanda la fille.

Loklann sourit.

— « Oui, » répliqua-t-il dans le même langage ; ses mots étaient lourdement accentués, mais suffisants. « Bien assez pour savoir que tu me dis *tu*. » La jolie bouche de la fille se pinça. « Cela signifie que tu me considères comme ton inférieur — ou ton dieu, ou ton amoureux. »

Elle rougit, secoua la tête (le soleil joua sur sa chevelure aile-de-corbeau), et répondit :

— « Tu peux dire à ces imbéciles de me lâcher. »

Loklann donna l'ordre en Angliz. Yuw et Aalan obéirent. Les marques de leurs doigts restèrent sur les bras de Tresa. Loklann lissa sa barbe.

— « Tu voulais me voir ? » fit-il.

— « Si tu es le chef, oui, » dit-elle. « Je suis Donita Tresa Carabán, la fille du calde. » Sa voix se brisa un instant. « *Tu as au cou la chaîne*

d'office de mon père. Je suis venue de la part de mon peuple, pour transiger. »

— « Quoi ? » Loklann écarquilla les yeux. Quelqu'un éclata de rire dans la foule de guerriers.

Elle ne devait pas avoir l'habitude d'implorer la pitié, se dit-il ; son ton se fit cassant :

— « Considérant vos pertes certaines si vous combattez jusqu'au bout, et le risque de provoquer une contre-attaque sur votre territoire, n'accepterez-vous pas une rançon d'argent et un sauf-conduit, en échange de la libération des captifs et de la cessation de vos ravages ? »

— « Par Oktaï, » murmura Loklann. « Seule une femme peut s'imaginer que nous... » Il s'arrêta. « Tu disais que tu étais revenue ? »

Elle fit « oui » de la tête.

— « De la part du peuple. Je sais que je n'ai pas l'autorité légale pour ce faire, mais en pratique... »

— « Je ne parle pas de ça ! » cria-t-il. « *D'où* revenais-tu ? »

Elle se troubla.

— « Cela n'a rien à voir avec... »

Il y avait trop d'yeux autour d'eux. Loklann hurla des ordres pour que commençât la mise à sac systématique. Puis il se tourna vers la fille.

— « Viens à bord de l'aéronef avec moi, » dit-il. « Je veux discuter plus longuement. »

Elle ferma les yeux un court moment, et ses lèvres remuèrent. Puis elle le regarda, (il songea à un couguar qu'il avait pris au piège autrefois), et dit d'une voix neutre :

— « Oui. J'ai d'autres arguments. »

— « *Toutes* les femmes en ont, » dit-il en riant, « mais *toi,* tu en as plus que la plupart ! »

— « Pas de ça ! » fulmina-t-elle. « Je veux dire... Non. Marí, priez pour moi. » Elle le suivit tandis qu'il se frayait un passage au milieu de ses hommes.

Ils marchèrent le long des voiles ferlées, jusqu'à une échelle lancée de la coursive. Une écoutille était ouverte au bas de la coque, montrant les soutes et les frettes de cuir destinées aux esclaves. Quelques gardes étaient postées dans la galerie. Transpirant sous le casque, ils s'appuyaient sur leurs armes en bavardant ; lorsque Loklann passa avec la fille ils lancèrent des plaisanteries envieuses.

Il ouvrit une porte.

— « As-tu déjà visité un de nos vaisseaux ? » demanda-t-il. Le niveau supérieur de la nacelle renfermait une longue salle, nue à l'exception de châlits sur lesquels se trouvaient des sacs de couchage. Puis une série de cloisons délimitant des alcôves, un genre de cambuse et enfin, à l'extrémité, une pièce avec cartes, tables, instruments de navigation, tubes acoustiques. Les parois s'évasaient tellement vers l'extérieur que les vitrages devaient montrer un spacieux panorama quand le dirigeable

était en l'air. Sous un râtelier d'armes, une petite idole munie de défenses et de quatre bras était campée sur une console. Un grabat était roulé par terre.

« Le pont, » dit Loklann. « C'est aussi la cabine du commandant. » Il montra un des quatre fauteuils d'osier fixés au plancher. « Assieds-toi, Donita. Veux-tu boire quelque chose ? »

Elle s'assit mais ne répondit pas. Ses poings étaient serrés dans son giron. Loklann se versa un verre de whisky et en avala la moitié d'un seul coup. « Ahhh ! Plus tard nous te trouverons du vin de ton pays. Dommage que vous ne connaissiez pas l'art de distiller, ici. »

Elle leva des yeux désespérés sur lui ; il était penché au-dessus d'elle.

— « S'nor, » dit-elle, « je te supplie, au nom du Carito — eh bien, au nom de ta mère, si tu veux — d'épargner mon peuple. »

— « Ma mère serait malade de rire si elle t'entendait, » dit-il. Puis, se penchant : « Ecoute bien. Ne gaspillons pas nos paroles. Tu t'étais échappée, mais tu es revenue. Où étais-tu ? »

— « Je... Est-ce important ? »

Bon, se dit-il, elle commence à faiblir. Il martela :

— « *C'est* important. Je sais que tu étais au palais à l'aube. Je sais que tu as fui avec les étrangers à peau sombre. Je sais que leur navire a appareillé il y a une heure. Tu devais être dessus, mais tu en es repartie. Non ? »

— « Si. » Elle se mit à trembler.

Il sirota une gorgée et demanda calmement :

— « A présent dis-moi, Donita, ce que tu as à offrir ? Tu n'espérais sûrement pas que nous abandonnerions la meilleure part de notre butin et une grande quantité de précieux esclaves, contre un vulgaire sauf-conduit. Tous les Royaumes du Ciel nous renieraient. Allons, tu dois avoir plus à offrir, si tu espères acheter notre départ. »

— « Non... pas réellement... »

Une gifle magistrale rejeta sa tête en arrière. Elle s'enfonça dans le fauteuil en frottant la marque rouge. Il gronda :

— « Je n'ai pas le temps de jouer. Parle ! Dis-moi immédiatement ce qui t'a fait quitter ton refuge et venir ici, ou sinon tu descends à fond de cale. Tu atteindras un bon prix quand les marchands viendront au Canyon. Il y a de nombreuses maisons qui t'attendent : un châlet de forestier en Oregon, une yourte de khan Mong au Tekkas, un bordel à Chaï Ka-Go. Maintenant dis-moi, vraiment, ce que tu sais — et ce sort te sera épargné. »

Elle baissa la tête et dit péniblement :

— « Le bateau étranger emporte l'or du calde. Mon père voulait depuis longtemps transférer son or personnel dans un lieu plus sûr, mais n'osait pas risquer un convoi de chariots à travers le pays. Il y a encore beaucoup de hors-la-loi entre Fortlez d'S'Ernán et ici ; et tant de richesses tenteraient l'escorte militaire elle-même. Le Capitaine Lohasanno a accepté d'emmener l'or par mer, jusqu'à Port Wanawoto, près

de Fortlez. On pouvait lui faire confiance, parce que son gouvernement est très désireux de commercer avec nous : il est venu officiellement. Bien sûr, quand vous êtes arrivés, le bateau a aussi pris les femmes du palais. Mais ne peux-tu les épargner ? Il y a plus de butin dans le navire étranger que ta flotte n'en peut soulever. »

— « Par Oktaï ! » murmura Loklann.

Il s'écarta, fit quelques pas, finit par s'arrêter et regarda par la fenêtre. Il pouvait presque entendre les rouages cliqueter sous son crâne. L'histoire était vraisemblable ! Le palais avait été une déception... oh ! oui, beaucoup de damas et d'argenterie et de colifichets, mais rien de comparable à la cathédrale. Ou bien le calde était moins riche que puissant, ou bien il cachait son trésor. Loklann avait eu l'intention de torturer quelques serviteurs pour savoir à quoi s'en tenir. Il réalisait à présent qu'il y avait une troisième possibilité.

Pourtant il valait mieux interroger quelques prisonniers malgré tout, pour être sûr... Non, il n'avait pas le temps. Avec un vent favorable, ce rafiot pouvait aller plus vite qu'un dirigeable, et sans se forcer. Il était peut-être déjà trop tard pour le rattraper. Mais si ce n'était pas le cas... Hmm. L'assaut ne serait pas facile. Cette coque effilée et mouvante était une bien petite cible pour les parachutistes, et avec tous ces cordages au-dessus... Non, des hommes hardis pouvaient se frayer un chemin là-dedans. Et s'il lançait des grappins dans les superstructures ? Si la traction arrachait le gréement, tant mieux ; une corde lestée permettrait alors de descendre en glissant jusqu'au pont. Et si les crocs résistaient, un commando pourrait malgré tout descendre le long des filins, jusqu'aux mâts de hunes. Sans doute, les matelots étaient agiles aussi, mais avaient-ils ferlé une voile de corsaire pendant un ouragan Mérikain, à un mille au-dessus du sol ?

Il pourrait improviser à mesure que la bataille se déroulerait. Au pire, il serait amusant d'essayer ! Et au mieux, pour un si bel exploit, il renaîtrait peut-être Conquérant du Monde.

Il se mit à rire joyeusement.

« Nous irons ! »

Tresa se leva.

— « Tu épargneras la ville ? » murmura-t-elle d'une voix rauque.

— « Je n'ai rien promis de la sorte, » fit Loklann. « Bien sûr, la cargaison du navire prendra la place d'une partie des objets et des gens que nous aurions pu prendre. A moins... hmm... à moins que nous ne décidions de faire naviguer le bateau jusqu'en Calforni, chargé, et de le retrouver là-bas avec des dirigeables supplémentaires. Oui, pourquoi pas ? »

— « Parjure ! » lança-t-elle avec mépris.

— « J'ai seulement promis de ne pas te vendre, » dit Loklann. Il la contempla de haut en bas. « Et je ne le ferai pas. »

Il fit un grand pas en avant et l'attira contre lui. Elle se débattit

furieusement ; elle réussit même à arracher de sa ceinture le couteau de Ruori, mais la cuirasse arrêta la lame.

Finalement il se releva. Elle pleurait à ses pieds, la poitrine marquée de rouge par la chaîne de son père. Il dit plus calmement :

« Non, je ne te vendrai pas, Tresa. Je te garde. »

VI

— « Ba - al - lon ! »

Le cri de la vigie flotta un instant entre ciel et mer. Au pied du grand mât, les hommes d'équipage se mirent à courir à leurs postes.

Ruori examina l'ouest. La terre était une étroite bande sous d'énormes cumulus aux ombres bleues. Dans ce vaste ciel, il lui fallut un moment pour repérer les ennemis. Finalement le soleil les toucha : il éleva ses jumelles. Deux tueurs peinturlurés se propulsaient vers lui, descendant doucement d'une altitude de cinq mille pieds.

Il soupira.

— « Seulement deux, » dit-il.

— « Ce sera peut-être plus que suffisant, » fit Atel Hamid. La sueur perlait sur son front.

Ruori regarda vivement son second.

— « Tu n'as pas peur d'eux, non ? Tu sais que la superstition a été un de leurs principaux facteurs de réussite. »

— « Oh ! non, capitaine. Je connais les principes de l'aérostation aussi bien que toi. Mais ces types sont coriaces. Et cette fois ils n'essaient pas de nous aborder à partir d'un wharf ; ils sont dans leur élément. »

— « Nous aussi. » Ruori frappa l'autre dans le dos. « Prends le commandement. Seul Tanaroa sait ce qui va se passer, mais sers-toi de ton bon sens si je suis tué. »

— « Je voudrais que tu me laisses y aller, » protesta Atel. « Il ne me plaît pas d'être en sécurité ici. C'est ce qui peut se produire là-haut qui m'inquiète. »

— « Tu ne seras pas trop en sécurité, crois-moi. » Ruori se força à sourire. « Et il faut bien que quelqu'un ramène la barcasse au pays pour remettre tous ces mignons rapports à l'Institut de Recherches Géoethniques. »

Il dévala l'échelle vers le pont principal et se hâta en direction des haubans des grands mâts. Son équipage hurlait autour de lui ; les armes étincelaient. Les deux immenses cerfs-volants en forme de boîtes, dont la toile frémissait, étaient amarrés à une bitte de plat-bord, en attendant d'être utilisés. Ruori regretta de n'avoir pas eu le temps d'en faire construire d'autres.

Car il avait traîné plus longtemps qu'il ne semblait sage, d'abord en se dirigeant vers la haute mer, puis en mettant à la cape afin de se

laisser rechercher par l'ennemi tandis qu'il faisait des préparatifs. (Ou des plans, à vrai dire. Quand il avait laissé partir Tresa, ses propres idées n'étaient guère plus qu'une conviction de pouvoir soutenir la lutte.) A supposer qu'ils étaient effectivement lancés à sa poursuite, il avait risqué qu'ils perdent patience et retournent à terre. Cela faisait une heure qu'il musardait avec le grand hunier, la gênoise, et deux clin focs, en espérant que les Gens du Ciel étaient assez incompétents pour ne pas trouver suspect qu'il eût si peu de toile par un temps aussi beau.

Mais ils étaient là, et c'en était fini de ses soucis et de ses remords au sujet de certaine jeune fille. De telles émotions étaient rares chez un Insulaire ; mais s'apercevoir qu'il les éprouvait pour *une seule* personne — alors qu'Elles étaient *des millions* sur terre — cela avait été terrible. Ruori grimpa aux enfléchures, comme s'il fuyait quelque chose.

Les dirigeables passaient au-dessus ; ils étaient encore dans un courant aérien très élevé. En bas, le vent soufflait presque plein sud. Les aéronefs, incapables de gouverner vraiment au plus près, descendraient quand ils seraient dans son vent. Même alors, estima Ruori, le *Dauphin* pourrait éviter leur ruée maladroite.

Mais le *Dauphin* n'allait pas l'éviter.

Le gréement était maintenant constellé de matelots en armes. Ruori se hissa sur la barre de hune du grand mât et s'assit, balançant négligemment les jambes. Le navire s'inclina sous une risée de vent, et Ruori se trouva au-dessus de l'immensité bleue-verte diaprée de blanc. Y prenant à peine garde, il interrogea Hiti :

— « Tu es paré ? »

— « Oui. » Le grand harponneur, dont le corps était un entrelacs de tatouages et de muscles, hocha sa tête rasée. Amarrée à la plate-forme où il était accroupi, se trouvait la catapulte du bateau, armée et chargée d'un de ces énormes harpons qui pouvaient tuer un cachalot du premier coup. Deux autres fers gisaient à côté dans le râtelier. Les deux aides de Hiti et quatre hommes de pont se tenaient derrière lui, tenant les harpons plus réduits — de simples dards de six pieds — qu'on lançait à la main. Les câbles de tous ces projectiles descendaient le long du mât jusqu'aux bossoirs.

« Oui, ils n'ont qu'à s'amener. » Hiti sourit de tout son visage rond. « Que Nan dévore le monde, si ça ne vaudra pas une danse quand on rentrera chez nous ! »

— « Si on rentre, » fit Ruori. Il toucha la hachette passée dans son pagne. Comme un rideau, le jour aveuglant parut dévoiler un diorama de leur pays, où les vagues se brisaient, blanches sous la lune, où des brasiers brillaient sur les plages, où les danseurs étaient enjoués et où les palmiers jetaient leur ombre sur les couples qui s'éloignaient. Il se demanda comment s'y plairait la fille d'un calde Meycain... si elle n'avait pas eu la gorge tranchée.

— « Il y a une tristesse sur toi, capitaine, » dit Hiti.

— « Des hommes vont mourir, » répondit Ruori.

— « Et alors ? » Les petits yeux amicaux l'examinaient. « S'il le faut, ils sont prêts à mourir, en l'honneur du chant qui sera fait plus tard. Tu as une autre préoccupation que la mort. »

— « Tais-toi ! »

Le harponneur parut blessé, mais se réfugia dans le silence. Le vent sifflait et la mer étincelait.

Les aéronefs approchaient. Il en viendrait un de chaque bord. Ruori décrocha le mégaphone de son épaule. Atel Hamid maintenait le *Dauphin* droit sur une large bordée.

Ruori pouvait voir à présent un dieu ricanant sur la proue de l'aéronef à tribord. Il passerait juste au-dessus des mâts de hune, un peu au vent de la lisse... Des flèches jaillirent impulsivement des bouts de vergues, sans effet, mais personne ne fut assez excité pour gaspiller une cartouche de fusil. Hiti fit pivoter sa catapulte.

« Attends, » dit Ruori. « Il vaut mieux voir ce qu'ils vont faire. »

Des têtes casquées apparaissaient à la rambarde du dirigeable. Un homme avança le bras, puis un autre homme, et encore un autre, à intervalles réguliers ; ils firent tournoyer des grappins de fer à triples crocs, et les lancèrent. Ruori vit un des grappins frapper le mât de misaine, rebondir, heurter un grand foc... le filin se tendit jusqu'au dirigeable, et vibra — mais ne se rompit pas, il était fait de cuir... le foc se déchira ; la toile, avec un bruit de tonnerre, alla cingler un matelot en plein corps et le fit tomber de sa vergue... l'homme reprit ses sens à temps pour exécuter un beau plongeon, *Lésu le garde en vie...* le grappin poursuivit sa course, accrocha la pointe du grand hunier de misaine, le bois gémit... le navire trembla sous les câbles qui se tendaient l'un après l'autre.

Sous la traction, il s'inclina fortement. Ses voiles claquèrent. Aucun danger de chavirer — pour le moment — mais un mât pouvait être arraché. Puis, franchissant la rambarde et serrant les filins entre mains et genoux, les pirates descendirent. Poussant des cris d'écoliers, ils se laissèrent glisser jusqu'aux grappins et empoignèrent les premiers cordages qui se présentèrent.

L'un d'eux bondit comme un singe sur la plate-forme du grand-mât, juste sous la barre de hune. Un des aides du harponneur jura, lança son arme, et cloua l'envahisseur.

— « Pas de ça ! » rugit Hiti. « Nous avons besoin de ces harpons ! »

Ruori fit rapidement le point de la situation. Le dirigeable sous le vent manœuvrait toujours autour de son collègue, qui se trouvait poussé vers bâbord. Ruori porta le mégaphone à sa bouche et un amplificateur à batteries solaires cria pour lui :

— « Ecoutez tous ! Ecoutez tous ! Brûlez ce deuxième ennemi immédiatement, avant qu'il nous accroche ! Coupez les filins du premier, et repoussez les abordeurs ! »

— « Je tire ? » appela Hiti. « Je n'aurai jamais de plus belle cible. »

— « Oui. »

Le harponneur pressa la détente. Le harpon fila en ronflant. L'acier barbelé toucha la nacelle ennemie à la base, traversa la paroi, et termina sa course dans le plancher interne.

— « Ramenez ! » beugla Hiti. Ses mains de gorille étaient déjà sur un maneton du treuil. Deux autres hommes réussirent à trouver assez d'espace pour l'aider.

Ruori glissa le long des gambes de hune et sauta sur la corne. Un autre pirate s'y trouvait et un troisième arrivait. L'homme juché sur le bout de vergue, les pieds nus, conservait son équilibre aussi bien qu'un marin ; il leva un sabre. Ruori se laissa tomber alors que la lame sifflait, saisit d'une main une manœuvre de la grand'voile et, suspendu, se mit à entailler le câble du grappin avec sa hachette. Le pirate s'accroupit et lui lança un coup de pointe. Ruori pensa à Tresa, flanqua sa hachette dans la figure de l'homme, et l'envoya choir sur le pont. Il se remit à trancher. Le cuir était résistant, mais son fer était aiguisé. Le câble se rompit dans un sifflement. La vergue libérée se balança, manquant de faire lâcher prise à Ruori. Le second Homme du Ciel tomba à la renverse, et alla s'écraser sur un rouf. Les hommes qui glissaient le long du câble descendirent jusqu'au bout tranché. L'un d'eux ne put s'arrêter, la mer l'avala. L'autre fut écrasé contre le haut de mât par le mouvement pendulaire.

Ruori se hissa à califourchon sur la vergue et y demeura un instant, aspirant l'air dans ses poumons brûlants. Le combat faisait rage autour de lui, sur les haubans, sur les vergues, et jusque sur le pont. L'autre dirigeable se rapprochait.

A l'arrière, mû par la vitesse du navire qui allait dans le vent, s'éleva un cerf-volant cubique. Atel lança un commandement et le timonier renversa la barre. Même avec cette entrave, le *Dauphin* répondit magnifiquement ; une science profonde de la mécanique hydraulique avait présidé à sa construction. Imprégné d'huile de baleine, le cerf-volant resta en l'air un moment — le temps que des « messagers » de papier en flammes montent en tournoyant le long de sa corde. Le cerf-volant s'embrasa tout d'un coup.

Le dirigeable s'éloigna, le cerf-volant le manqua, sa petite charge de poudre explosa sans résultat. Atel jura et donna d'autres ordres. Le *Dauphin* vira de bord. Le second cerf-volant, déjà en l'air et en feu, toucha la cible. Il détonna.

L'hydrogène s'échappa. Il n'y eut pas d'explosion, mais des flammes enveloppèrent subitement le dirigeable. Elles étaient pâles sous l'éclat du soleil. Le plastique des compartiments à gaz se désintégrant, des spires de fumée se mirent à monter. L'aéronef descendit comme un lent météorite vers l'eau.

Son compagnon n'eut d'autre choix que de lâcher tous ses grappins, abandonnant l'équipe d'abordage qui était encore en nombre inférieur. Le commandant ne pouvait savoir que le *Dauphin* n'avait possédé que

deux cerfs-volants. Il cracha quelques volées vengeresses de ses catapultes. Puis il se dirigea rapidement vers l'arrière. Le bateau Maoraï se balança, recouvrant son assiette.

L'ennemi pouvait battre en retraite ou bien imaginer une nouvelle attaque. Ruori ne voulait ni l'un ni l'autre. Il lança dans son porte-voix :

— « Pare à virer ! Face à ce bâtard ! » Et, avec ses matelots, il se précipita par les haubans jusqu'au pont où le combat se poursuivait.

Car l'équipe de Hiti avait placé trois gros harpons et une demi-douzaine de plus petits dans la nacelle.

Leurs câbles commençaient à se tendre entre le dirigeable et le cabestan du château avant. Dorénavant, plus de crainte d'une tension anormale : le *Dauphin,* comme tout navire Maoraï, était taillé pour ce genre d'épreuves. Il avait remorqué plus d'une baleine franche le long de son bordé : un dirigeable n'était rien en comparaison. Ce qui comptait était la rapidité de manœuvre, avant que les pirates réalisent ce qui leur arrivait et trouvent un moyen de se dégager.

« *Tohiha, hioha, itoki !* » Le vieux chant de pirogue monta pendant que les hommes viraient au cabestan. Ruori toucha le pont, vit un homme du Canyon qui affrontait un matelot, épée contre gourdin, et il décervela le type par derrière, comme une vulgaire vermine. (Puis, vaguement choqué, il se demanda ce qui lui faisait qualifier ainsi cet homme.) Le combat fut rapidement mené à sa fin, les Hommes du Ciel n'ayant aucun espoir. Mais une demi-douzaine de gens de la Fédération étaient grièvement blessés. Ruori fit jeter les quelques pirates survivants dans le lazaret ; ses propres blessés furent descendus dans l'entrepont pour y recevoir anesthésie, antibiotiques, sous les roucoulements des Donitas. Puis, hâtivement, il prépara son équipage pour la phase suivante.

Le dirigeable avait presque été halé jusqu'au beaupré. Il était tellement incliné que ses catapultes étaient inutilisables. Les pirates étaient tous dans la galerie de la nacelle ; ils hurlaient en agitant leurs armes. Ils étaient trois ou quatre fois plus nombreux que les hommes du *Dauphin.* Ruori reconnut l'un d'entre eux : le grand aux cheveux jaunes qui l'avait assailli devant le palais ; il éprouva une sensation étrange.

— « On le brûle ? » demanda Atel.

Ruori fit la grimace.

— « Je suppose qu'il le faut, » dit-il. « Essaie de ne pas enflammer l'appareil lui-même. Tu sais que je veux le récupérer. »

Un tube mobile fut promené le long de la galerie par quelques Insulaires herculéens. L'embout de céramique cracha des flammes. La fumée, la puanteur et les hurlements qui s'ensuivirent, et le spectacle qui s'offrit lorsque Ruori ordonna de cesser le feu, donnèrent la nausée aux vétérans les plus endurcis. Les Maoraïs n'étaient guère sentimentaux mais ils n'aimaient pas infliger la souffrance.

« Eteignez, » fit Ruori d'une voix rauque.

Des tourbillons d'eau se déversèrent. L'osier qui avait commencé à brûler se transforma en masse charbonneuse.

Le navire lança ses propres grappins. Quelques mousses se précipitèrent pour aborder avant les adultes. Ils ne rencontrèrent aucune résistance dans la galerie. La plupart des pirates, indemnes, étaient hagards, leurs armes jetées à leurs pieds, toute velléité de résistance disparue. Des échelles de Jacob suivirent les mousses ; l'équipage du *Dauphin* grouilla sur le dirigeable et se mit à rassembler les prisonniers.

L'arme au poing, quelques Hommes du Ciel surgirent par une porte. Ruori vit parmi eux le grand blond. De la main gauche, l'homme brandit le poignard de Ruori et se rua sur lui. Son bras droit semblait inutilisable.

— « A Canyon ! A Canyon ! » cria-t-il — ce n'était plus que l'ombre d'un cri de guerre.

Ruori fit un pas de côté, évita la charge, et avança le pied. L'homme blond trébucha. Pendant qu'il tombait, le talon de la hache de Ruori s'abattit sur son cou. Il s'effondra bruyamment, tenta de se relever, frémit, et resta au sol en tressautant.

— « Je veux mon couteau. » Ruori s'accroupit, défit la ceinture du pirate, et se mit à le ligoter.

Les yeux troubles le regardèrent avec une sorte de supplication.

— « Tu ne vas pas me tuer ? » murmura l'autre en Spagnol.

— « Haristi, non, » fit Ruori stupéfait. « Pourquoi te tuerais-je ? »

Il se releva. Toute résistance avait cessé, le dirigeable était à lui. Il ouvrit la porte de l'avant, pensant trouver en deçà l'équivalent de la timonerie d'un navire.

Puis pendant un moment il ne bougea plus, et n'entendit plus que le vent et son propre sang.

Ce fut Tresa qui finalement vint à lui. Elle portait les mains devant elle, comme une aveugle, et ses yeux le traversaient.

— « Vous êtes là, » dit-elle d'une voix creuse.

— « Donita, » balbutia Ruori. Il lui saisit les mains. « Donita, si j'avais su que vous étiez à bord, jamais je... je n'aurais risqué... »

— « Pourquoi ne nous avez-vous pas abattus et brûlés, comme l'autre ? » demanda-t-elle âprement. « Pourquoi celui-ci doit-il revenir en ville ? »

Elle dégagea ses mains et s'avança en titubant sur le pont. Ce dernier avait un fort gîte, et remuait sous elle. Elle tomba, se releva, marcha prudemment jusqu'au garde-fou, et regarda fixement l'océan. Sa chevelure et sa robe lacérée flottaient au vent.

VII

Piloter un aéronef exigeait une technique éprouvée. Ruori sentait que les trente hommes qu'il avait placés à bord manœuvraient très maladroitement. Un Homme du Ciel expérimenté aurait su quelles températures et quels courants escompter, d'un simple regard sur l'air ou l'eau ; il pouvait estimer le niveau auquel soufflait la brise désirée,

et s'élever ou s'abaisser lentement ; il pouvait même aller contre le vent, quoique ce fût un procédé extrêmement lent, à cause des courants latéraux.

Néanmoins, une heure d'étude montra à Ruori les principes de base. Il revint à la timonerie et donna ses ordres dans le tube acoustique. La terre se rapprochait. Un regard en bas lui montra le *Dauphin,* avec sa cargaison de captifs, qui suivait sous une voilure réduite. Lui et ses compagnons aéronautes devraient subir plus tard un tas de railleries sur leur progression d'escargot céleste. Ruori ne sourit pas à cette idée, ni ne prépara ses réponses, comme il l'eût fait en toute autre circonstance. Tresa était assise, immobile, derrière son dos.

— « Connaissez-vous le nom de cet aéronef, Donita ? » demanda-t-il, pour rompre le silence.

— « Il l'appelait *Buffalo,* » dit-elle, absente.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Une espèce de bœuf sauvage. »

— « Si je comprends bien, il vous a parlé pendant qu'il volait à ma recherche. A-t-il dit quelque chose d'intéressant ? »

— « Il m'a parlé de son peuple. Il s'est vanté de toutes les choses qu'ils possèdent et que nous n'avons pas... moteurs, énergie, alliages... comme s'ils n'en étaient pas moins une bande d'ignobles sauvages. »

Enfin elle montrait un peu d'animation. Il avait eu peur qu'elle ne se mît à souhaiter l'arrêt de son cœur ; mais il se souvint qu'il n'avait vu chez les Meycains aucune évidence de cette pratique si courante chez les Maoraïs.

— « Il vous a donc tellement maltraitée ? » demanda-t-il, sans la regarder.

— « *Vous,* vous ne considéreriez pas cela comme un mauvais traitement, » répliqua-t-elle violemment. « Maintenant laissez-moi seule, je vous prie ! » Il l'entendit s'éloigner, et passer la porte vers les sections de l'arrière.

Evidemment, se dit-il, son père avait été tué. Ce qui affligerait n'importe qui, n'importe où — mais *elle* peut-être plus que lui. Car les enfants Meycains étaient élevés uniquement par leurs parents ; ils ne passaient pas la moitié de leur temps à manger, à dormir ou à jouer avec des amis de rencontre, comme tous les jeunes Insulaires. Donc la parenté immédiate devait avoir beaucoup plus de signification ici. C'est du moins le seul argument que Ruori put trouver pour expliquer l'assombrissement de Tresa.

La ville fut en vue. Il aperçut le reste des appareils ennemis qui brillaient au-dessus. Trois contre un... Oui, s'il réussissait, il entrerait dans la légende du Peuple de la Mer. Ruori savait qu'il aurait dû éprouver le même plaisir insouciant que l'homme qui franchit la barre à la nage, ou qui pêche le requin, ou qui navigue dans un typhon, ou qui pratique tout autre sport dangereux dont le succès signifie gloire et femmes Il pouvait entendre ses hommes chanter au dehors, battant

des rythmes guerriers avec les mains et les talons. Mais son cœur était pareil à l'Antarctique...

L'aéronef ennemi le plus proche se dirigea vers lui. Ruori essaya de le recevoir d'une manière professionnelle. Il avait costumé son équipage avec des attirails d'Hommes du Ciel prisonniers. Un coup d'œil superficiel les prendrait pour de véritables Canyonites, grandement diminués en nombre après un dur combat, mais remorquant le navire Maoraï capturé.

Comme les hommes du nord s'approchaient tranquillement, Ruori saisit son tube acoustique.

— « Gouvernez tout droit. Tirez quand on passera par le travers. »

— « Entendu, » dit Hiti.

Quelques instants plus tard le capitaine entendit vibrer le lance-harpon. Dans un hublot, il vit le projectile frapper l'autre nacelle par le milieu.

— « Filez du câble, » dit-il. « Il faut le retenir pendant qu'on largue le cerf-volant, mais je ne tiens pas à être brûlé aussi. »

— « Ça va. Ce n'est pas la première fois que je chasse l'espadon, » fit Hiti d'un ton rieur.

L'ennemi fit une embardée frénétique. Quelques carreaux jaillirent de ses catapultes ; l'un d'eux toucha le but, mais une simple cellule à gaz perforée n'avait guère d'importance.

— « Vire de bord ! » cria Ruori. Inutile de présenter le flanc à une bordée. Les deux appareils se mirent à dériver au vent, toutes voiles battantes. « La barre toute dessous ! » Le *Buffalo* devint une ancre flottante, obligeant sa victime à flotter dans le ciel. Alors survint le cerf-volant préparé pendant le retour. Cette fois il comportait des hameçons. Il toucha et accrocha fermement le ballon Canyonite. « Envoyez ! » hurla Ruori. Des flammes grimpèrent au filin du cerf-volant. En quelques instants elles eurent enveloppé l'ennemi. Quelques parachutes tombèrent vers la mer.

« Encore deux, » dit Ruori, sans se joindre aux cris de joie de ses hommes.

Les envahisseurs n'étaient pas sots. Leurs autres dirigeables revinrent au-dessus de la ville, ne souhaitant guère s'exposer aux flammes venues de la mer. L'un descendit, lança des haussières, et fut rapidement halé sur la plaza. A l'aide de ses jumelles, Ruori vit des hommes en armes fourmiller à l'entour. L'autre aéronef, sans doute porteur d'un équipage réduit, manœuvra en direction du *Buffalo* qui arrivait.

— « Je crois que celui-ci veut engager le combat, » le prévint Hiti. « Pendant ce temps le Numéro Deux, là-bas, embarquera quelques centaines de soldats, puis viendra à côté de nous et nous abordera. »

— « Je sais, » dit Ruori. « Soyons complaisants. »

Il gouverna comme s'il voulait aborder le patrouilleur démuni d'hommes. Ce dernier ne l'évita pas, contrairement à ce que craignait Ruori ; mais il est vrai qu'il y avait une bravoure instinctive dans le caractère

du Peuple du Ciel. L'ennemi manœuvra pour lancer ses grappins le plus rapidement possible. Ce qui donnerait à son compagnon une chance de charger ces guerriers et de s'élever... Il vint au plus près.

Ruori décida que c'était le moment de les effrayer.

« Envoyez les flèches, » dit-il. Dehors, dans la galerie, on enfonça des pistons de bois dur dans de petits cylindres, et on alluma de l'amadou au fond ; les flèches imprégnées d'huile s'enflammèrent. Quand l'ennemi arriva à bonne portée, les archers du *Buffalo* se mirent à lancer leurs comètes rouges.

Si son plan n'avait pas réussi, Ruori aurait viré. Il ne voulait pas sacrifier d'autres hommes en corps à corps ; simplement, il aurait tenté de brûler de loin l'autre aéronef, quoiqu'il eût besoin de cet appareil pour sa tactique. Mais l'effet moral du désastre précédent était toujours présent dans les esprits. Comme les flèches enflammées s'enfonçaient dans leur nacelle — technique de combat tellement périlleuse pour les deux adversaires à la fois que les hommes du nord n'y étaient nullement préparés — les Canyonites pris de panique sautèrent par-dessus bord. Peut-être certains remarquèrent-ils, en tombant avec leurs parachutes, qu'aucune flèche n'avait été lancée dans leur ballon de gaz.

« Crochez-le solidement ! » cria Ruori. « Eteignez les feux ! »

Les grappins se plantèrent avec un bruit sourd. Se balançant, les deux aéronefs s'arrêtèrent presque. Les hommes sautèrent dans l'autre galerie ; ils lancèrent des seaux d'eau à la volée.

« Soyez prêts, » dit Ruori. « La moitié des hommes sur la prise. Déroulez les filins de sauvetage et attachez-les. »

Il reposa le tube. Une porte grinça derrière lui. Il se tourna : Tresa entra de nouveau dans la timonerie. Elle était encore pâle, mais elle avait arrangé ses cheveux et redressait la tête.

— « Un autre ! » dit-elle sur un ton proche de la joie. « Il n'en reste plus qu'un ! »

— « Mais il sera bourré d'hommes, » grogna Ruori. « Je n'aurais pas dû écouter votre refus de descendre à bord du *Dauphin*. Je n'avais pas réfléchi. C'est trop dangereux. »

— « Pensez-vous que cela m'inquiète ? » dit-elle. « Je suis une Carabân. »

— « Moi, cela m'inquiète, » dit-il.

Son arrogance la quitta ; elle lui toucha la main fugitivement, et la couleur monta à ses joues.

— « Pardonnez-moi. Vous avez tant fait pour nous. Et nous n'avons aucun moyen de vous remercier. »

— « Si, il y en a un, » dit Ruori.

— « Nommez-le. »

— « N'arrêtez pas votre cœur, uniquement parce qu'il a été blessé. »

Elle le regarda avec une aurore dans les yeux.

Le maître d'équipage apparut à la porte extérieure.

— « Tout est paré, capitaine. Nous sommes à deux mille pieds ; j'ai posté un homme à chacune des valves des deux aéronefs. »

— « Tu as assigné une écoute de descente à chacun ? »

— « Oui. » Le maître s'en alla.

— « Il vous en faudra une aussi. Suivez-moi. » Ruori prit Tresa par la main et l'amena dans la coursive. Le ciel les environnait, la brise caressait leurs visages et le pont remuait sous eux comme un être vivant. Il lui indiqua une des nombreuses cordes venues de la réserve du *Dauphin,* boulinées à la barre d'appui. « Je ne vais pas prendre le risque de parachuter des hommes non entraînés, » dit-il. « Mais vous n'avez jamais descendu le long d'une corde. Je vais vous faire un harnais de sécurité. Déhalez-vous lentement, une main après l'autre. Quand vous atteindrez le sol, coupez tout. » Son poignard trancha quelques bouts de filin et il les noua avec l'habileté du marin. Quand il lui enfila le harnais, elle se raidit sous ses mains.

« Mais... je suis votre ami, » murmura-t-il.

Elle se détendit. Elle sourit même, faiblement. Il lui donna son couteau et revint dans la cabine.

***

Et le dernier aéronef pirate quitta le sol : il s'avança assez près. Les deux appareils de Ruori ne tentèrent nullement de fuir. Il vit le soleil briller sur les armes blanches. Il savait qu'ils avaient assisté à la fin de leurs camarades, et ne se laisseraient pas prendre à la même tactique ; ils viendraient plutôt bord à bord, même si leur aéronef brûlait autour d'eux — à tout le moins, ils l'incendieraient à son tour, puis sauteraient en parachute vers le salut. Il n'envoya pas de flèches.

Quand il ne fut plus qu'à quelques brasses de l'ennemi, il cria :

« Ouvrez les valves ! »

Le gaz s'échappa des deux ballons en rugissant. Les dirigeables attachés ensemble se mirent à tomber.

« Feu ! » hurla Ruori.

Hiti pointa sa catapulte et envoya un harpon, muni d'un câble d'ancre, dans la soute de l'assaillant.

« Mettez le feu, et quittez le bord ! »

Dans les coursives, des hommes enflammèrent l'huile que d'autres répandaient. Les flammes s'élevèrent.

Entraîné par le poids des deux appareils presque dégonflés, le dirigeable du Canyon commença à descendre. A cinq cents pieds les câbles de sauvetage se mirent à traîner sur les toits plats et dans les rues. Ruori passa par-dessus bord. Il s'écorcha les mains en glissant.

Juste à temps : le commandant du dirigeable harponné fit libérer son hydrogène comprimé ; l'aéronef s'éleva à mille pieds avec son fardeau. Personne n'avait dû s'apercevoir que ledit fardeau était en feu. En tout cas il serait difficile de se débarrasser des harpons de Hiti.

Ruori leva la tête. Entretenues par le vent, les flammes ne dégageaient pas de fumée : un petit soleil ardent. Il n'avait pas compté que son feu prendrait totalement l'ennemi par surprise. Il avait pensé qu'ils se parachuteraient à terre, où les Meycains pourraient les attaquer. Il eut presque envie de les prévenir.

Puis le feu atteignit l'hydrogène restant dans les ballons affaissés. Il y eut une sorte de hoquet géant. L'aéronef le plus élevé se transforma en brasier volant. Quelques silhouettes minuscules réussirent à sauter. Un des parachutes brûlait.

— « Sant'sima Marí, » chuchota une voix, et Tresa vint cacher son visage dans les bras de Ruori.

VIII

Après la tombée de la nuit, des chandelles furent allumées dans tout le palais. Elles ne purent celer la laideur des murs dépouillés et des plafonds noircis. Les Gardes alignés dans la salle du trône étaient las et déguenillés. Et la ville de S'Antón ne se réjouissait pas. Il y avait beaucoup trop de morts.

Ruori était sur le trône du calde, avec Tresa à sa droite et Páwolo Dónoju à sa gauche. Ces derniers devraient prendre le pouvoir tant que de nouvelles autorités ne seraient pas élues. Le Don se raidissait sur son siège, pour empêcher sa tête bandée de tomber, mais de temps en temps ses paupières trop lourdes se fermaient. Tresa ouvrait des yeux immenses sous la capuche du manteau qui l'enveloppait. Ruori se prélassait ; il se sentait plus à l'aise, à présent que la bataille avait pris fin.

L'affaire avait été chaude, même après que les troupes citadines, reprenant courage, eurent fait une sortie et poussé les ennemis survivants devant elles. Trop d'Hommes du Ciel s'étaient battus jusqu'à la mort. Les centaines de prisonniers, capturés surtout lors du premier succès Maoraï, seraient une prise dangereuse ; personne ne savait que faire d'eux.

— « Mais en tout cas leur armée est défaite, » fit Dónoju.

Ruori secoua la tête.

— « Non, S'nor. Je le regrette, mais la fin n'est pas en vue. Il y a dans le nord des milliers d'aéronefs identiques, et un peuple puissant et avide. Ils reviendront. »

— « Nous les recevrons, capitaine. La prochaine fois nous serons prêts. Une garnison plus importante, des barrages de ballons, des cerfs-volants à feu, des canons qui tirent en l'air, même une flotte aérienne... nous saurons apprendre ce qu'il faut faire. »

Tresa s'agita. Il y avait une nouvelle vie dans ses paroles, mais une vie qui haïssait :

— « Nous irons porter la guerre chez eux. Il ne restera plus personne dans les hautes terres du Corado ! »

— « Non, » dit Ruori. « Il ne faut pas. »

Elle détourna vivement la tête et le regarda sous l'ombre du capuchon. Finalement elle dit :

— « C'est vrai, on nous dit d'aimer nos ennemis, mais il ne peut s'agir des Gens du Ciel. Ce ne sont pas des humains ! »

Ruori dit à un huissier :

— « Envoyez chercher le chef prisonnier. »

— « Pour entendre notre jugement à son égard ? » voulut savoir Dónoju. « Mais il faut que cela soit fait dans les règles... en public. »

— « Seulement pour discuter avec nous, » dit Ruori.

— « Je ne vous comprends pas, » dit Tresa. « Après tout ce que vous avez fait, il n'y a subitement plus aucune virilité en vous. »

Il se demanda pourquoi ses paroles le blessaient. Eût-elle été une autre, il n'y aurait prêté aucune attention.

Loklann entra entre deux Gardes. Ses mains étaient liées dans son dos et il y avait du sang séché sur sa figure, mais il marchait comme un conquérant sous une haie d'armes. Quand il arriva à l'estrade il s'arrêta, se campa sur ses jambes, et adressa un large sourire à Tresa.

— « Ainsi, » dit-il, « tu trouves ces autres moins satisfaisants, et tu veux encore de moi. »

Elle bondit sur ses pieds et hurla :

— « Tuez-le ! »

— « Non ! » cria Ruori.

Les Gardes, machete à moitié dégaîné, hésitèrent. Ruori se leva, saisit les poignets de la femme. Elle se débattit en crachant comme un chat.

— « Ne le tuez donc pas, » accepta-t-elle enfin ; sa voix était si rauque qu'il fut difficile de la comprendre. « Pas tout de suite. Que ce soit lent... Etranglez-le, brûlez-le vif, jetez-le sur vos piques... »

Ruori la maintint fermement jusqu'à ce qu'elle se tût.

Quand il la relâcha, elle s'assit en pleurant.

Páwolo Dónoju dit d'une voix coupante :

— « Je crois que je comprends. Il faut trouver la punition qu'il mérite. »

Loklann cracha à terre.

— « Bien sûr, » fit-il. « Quand on tient un homme ligoté, on peut jouer à un tas de sales petits jeux avec lui. »

— « Tais-toi, » dit Ruori. « Tu n'aides pas ta propre cause. Ni la mienne. »

Il se rassit, croisa les jambes, joignit les mains sur un genou et contempla le fond du hall obscur.

« Je sais que vous avez tous souffert à cause de cet homme, » dit-il lentement et prudemment. « Attendez-vous à souffrir encore dans l'avenir à cause de ses semblables. Ils forment une race jeune, étourdie comme un enfant, de même que vos ancêtres et les miens furent jeunes eux aussi. Croyez-vous que le Pério ait été établi sans pleurs et sans dom-

mage ? Ou, si je me souviens de votre histoire, que les Spagnols aient été bien accueillis ici par les Inios ? Que les Ingliss ne soient pas venus en N'Zélann avec le meurtre, et que les Maoraïs ne furent pas autrefois des cannibales ? Dans un âge de héros, le héros *doit* trouver de l'opposition.

» Votre arme véritable contre les Gens du Ciel n'est pas une armée que vous enverriez se perdre dans des montagnes inconnues... Vos prêtres, vos marchands, vos artistes, vos maîtres-artisans — vos us, vos coutumes, votre éducation... voilà les moyens, si vous savez les utiliser, de les faire venir à genoux vers vous. »

Loklann sursauta.

— « Démon, » fit-il à voix basse. « Tu penses réellement que nous nous convertirions à... à des croyances de bonne-femme, à des villes-prisons ? » Il secoua sa crinière fauve et rugit : « Non ! » Les murs en vibrèrent.

— « Cela prendra un siècle ou deux, » dit Ruori.

Don Pâwolo sourit dans sa jeune barbe rare.

— « Vengeance raffinée, S'nor capitaine, » admit-il.

— « Trop raffinée ! » Tresa leva la tête, prit une profonde inspiration, leva des mains crispées comme des serres, et les abattit comme si elle voulait atteindre les yeux de Loklann.

« Même si cela pouvait se faire, » gronda-t-elle, « même si ces gens avaient une âme, qu'avons-nous besoin d'eux, ou de leurs enfants, ou de leurs petits-enfants... eux qui ont assassiné nos bébés aujourd'hui ? Devant el Dío tout-puissant — je suis la dernière des Carabán et ma descendance parlera pour moi dans le gouvernement de Meyco — pour le Peuple du Ciel, il n'y aura jamais autre chose que l'extermination ! Nous saurons le faire, je le jure. Il y aura des Tekkans pour nous aider, à cause du butin. Et je verrai brûler ta maison, vil porc, et je verrai tes fils pourchassés par nos chiens ! »

Elle se retourna vers Ruori et poursuivit frénétiquement :

« Sinon, comment notre terre serait-elle en sécurité ? Nous sommes environnés d'ennemis. Nous n'avons pas le choix : ou nous les détruisons, ou ils nous détruisent. Et nous sommes la dernière civilisation Mérikaine ! »

Elle s'assit, frémissante. Ruori allongea le bras pour prendre sa main, qui était glacée. Pendant un bref instant elle répondit inconsciemment à sa pression, puis arracha sa main.

Il soupira de lassitude.

— « Je ne suis pas d'accord, » dit-il. « J'en suis navré. Je comprends ce que vous ressentez. »

— « Vous ne comprenez pas, » dit-elle, serrant les dents. « Vous ne pouvez pas. »

— « Mais après tout, » continua-t-il en se forçant à parler sèchement, « je ne suis pas seulement un homme avec ses aspirations humai-

nes. Je représente mon gouvernement. Je dois rentrer leur dire ce qu'il y a ici, et je peux déjà prédire leur réponse.

» Ils vous aideront à repousser les attaques. Ce n'est pas une aide que vous puissiez refuser, n'est-ce pas ? Les responsables du Meyco ne pourront pas décliner notre offre d'alliance, pour conserver simplement une précaire autonomie d'action, quoi que puissent dire quelques extrémistes. Et nos conditions seront extrêmement raisonnables. Nous ne vous demanderons guère plus qu'une politique tendant à la réconciliation et à l'établissement de relations étroites avec le Peuple du Ciel, dès qu'il sera las de se briser contre nos défenses communes. »

— « Quoi ? » fit Loklann. Tous les autres étaient silencieux. Les blancs des yeux brillaient sous les casques, en direction de Ruori.

— « Nous commencerons par toi, » dit le Maoraï. « Le moment venu, tu seras ramené chez toi avec tes camarades, sous escorte. Votre rançon sera la suivante : que ton pays favorise l'entrée d'une mission diplomatique et commerciale. »

— « Non, » fit Tresa d'une voix brisée. « Pas lui. Renvoyez les autres s'il le faut, mais pas lui — pour se vanter de ce qu'il a fait aujourd'hui. »

Loklann sourit de nouveau en la regardant droit dans les yeux.

— « Ça oui, je m'en vanterai, » dit-il.

La colère empoigna Ruori, mais il resta coi.

— « Je ne comprends pas, » dit Don Páwolo en hésitant. « *Pourquoi* favorisez-vous ces brutes ? »

— « Parce qu'ils sont plus civilisés que vous, » dit Ruori.

— « Quoi ? » Le noble bondit, cherchant son épée. Puis, raidement, il se rassit. Sa voix se glaça. « Expliquez-vous, S'nor. »

Ruori ne pouvait voir le visage de Tresa dans l'obscurité de son capuchon, mais il sentit qu'elle s'éloignait de plus en plus de lui. « Ils ont créé l'aérostation, » dit-il en se renfonçant dans son fauteuil, épuisé et sans éprouver le moindre sentiment de victoire. O grand Tanaroa créateur, accorde-moi le sommeil cette nuit !

— « Mais... »

— « Ils l'ont fait à partir de rien, » expliqua Ruori, « et non pas en copiant simplement les anciennes techniques. Tout d'abord pauvres réfugiés, les Gens du Ciel ont créé, à partir d'un désert, une agriculture qui peut se permettre d'envoyer des guerriers par milliers — et qui pourtant n'a pas besoin de hordes de peones. En les interrogeant j'ai appris qu'ils utilisent l'énergie solaire, l'énergie hydroélectrique, un rudiment de chimie synthétique, une navigation très développée avec les mathématiques que cela implique, la poudre à canon, la métallurgie, l'aérodynamisme... Oh ! j'admets que c'est une culture bâtarde, une mince pellicule de savoir sur une masse grandement illettrée. Mais même cette masse doit respecter la technologie, sinon elle n'en serait jamais arrivée aussi loin.

» En un mot, » soupira-t-il, se demandant s'il pourrait se faire com-

prendre d'elle, « le Peuple du Ciel est une race scientifique... la seule — à part nous-mêmes — que les Maoraïs aient découverte jusqu'à présent. Ce qui la rend trop précieuse pour être éliminée.

» Vous autres, vous avez de meilleures manières, des lois plus humaines, un art plus élevé, une vision plus large, toutes les vertus traditionnelles. Mais vous n'êtes *pas* des scientifiques. Vous utilisez les connaissances routinières transmises par les anciens. Parce qu'il n'y a plus de combustible fossile, vous dépendez de l'énergie musculaire ; donc, inévitablement, il y a une classe de peones, et il y en aura toujours. Parce que les mines de fer et de cuivre sont épuisées, vous démantelez les vieilles ruines. Dans votre pays je n'ai vu aucune recherche sur la force du vent, l'énergie solaire, les réserves énergétiques de la cellule vivante — je ne mentionne pas la possibilité théorique de la fusion de l'hydrogène sans avoir recours au bombardement de l'uranium. Vous irriguez le désert en fournissant mille fois l'effort qu'il vous faudrait pour exploiter la mer, et cependant vous n'avez même pas tenté d'améliorer vos techniques de pêche. Vous n'avez pas exploité l'aluminium qui se trouve toujours en abondance dans les argiles ordinaires, pas cherché à en faire des alliages résistants ; non... vos paysans se servent d'outils de bois et de verre volcanique !

» Oh ! vous n'êtes ni ignorants ni superstitieux. Ce qui vous manque, c'est principalement les moyens d'acquérir de nouvelles connaissances. Vous êtes de braves gens, vous apportez la douceur au monde, et je vous aime autant que j'exècre ce *démon* qui est devant nous. Mais finalement, mes amis, si vous êtes laissés à vous-mêmes, vous retournez gracieusement à l'Age de Pierre. »

Un peu de force lui revint. Sa voix emplit la salle :

« La voie des Gens du Ciel est une voie rude *vers l'extérieur,* vers les étoiles. Sous ce rapport — qui prime tous les autres — ils sont plus proches de nous, Maoraïs, que vous-mêmes. Nous ne pouvons laisser périr nos semblables. »

Puis il s'assit, au milieu du silence général, sous le rictus de Loklann et le regard de Dônoju. Un Garde s'agita ; son harnachement de cuir crissa légèrement.

Tresa dit enfin, d'une voix très basse, perdue dans son obscurité :

— « Ce sont vos derniers mots, S'nor ? »

— « Oui, » dit-il. Il se tourna vers elle. Elle se pencha en avant ; son capuchon recula un peu, la lumière des bougies vint la caresser. Et la vue des yeux verts et de la bouche entrouverte rendit à Ruori son sentiment de victoire.

Il sourit.

« Je ne m'attends pas à ce que vous compreniez tout de suite. Pourrai-je en reparler souvent avec vous ? Lorsque vous aurez vu les Iles, comme je l'espère... »

— « *Sale étranger !* » glapit-elle.

La main de Tresa claqua sur sa joue. Elle se leva, descendit les marches en courant, et sortit de la salle.

Ruori ne porta pas la main à son visage. Il suivit des yeux le départ de Tresa. Ensuite, avec un effort, il se tourna vers Dónoju et déclara :

— « Je suis désolé si je vous ai offensés... Nombre de choses, » murmura-t-il, et Dónoju, avec une courtoisie instinctive, se pencha pour l'entendre mieux, « sont beaucoup plus importantes que... les sentiments. »

Il se leva.

« Vous voudrez bien m'excuser. Nous sommes tous extrêmement fatigués, je crois, et j'aimerais dormir à mon bord cette nuit. »

(Traduit par P. J. Izabelle.)

PETIT GLOSSAIRE DES « POULANDERSONISMES »

(Sans responsabilité du traducteur !)

1	*Terme employé par le Peuple du Ciel*		
	2	*Terme employé par les Meycains*	
		3	*Terme employé par le Peuple de la Mer*
	2		*Aba tu Spanol : Hablas tu espanol ?*
1			*Angliz :* Anglais
		3	*Awaï :* Hawaï
	2		*Cab'llero :* Caballero
1			*Calforni :* Californie
1			*Canyon :* contrée autour du fleuve Colorado
1			*Canyonites :* habitants du Canyon
1			*Chaï Ka-Go :* Chicago
1			*Corado :* Colorado
	2		*Esu Carito :* Jésus-Christ
	2		*Eveco :* Evêque
		3	*Fils de skua :* injure maorie
	2		*Fortlez d'S'Ernan :* Forteresse de San Hernando
		3	*Hinja :* Inde
		3	*Iles Solmon :* Salomon
		3	*Ingliss :* Anglais
	2		*Inio :* Indien
1			*Injun :* Indien
		3	*Lésu Haristi :* Jésus-Christ
		3	*Maoraï :* Maori
1			*Médic :* médecin
	2		*Mérikain :* Américain
		3	*Mériken :* Américain
	2		*Meycain :* Mexicain
	2		*Meyco :* Mexico

1			*Mi-Hiver* (Midwinter) : Noël ou Jour de l'An (?)
	2		*Miwel :* Miguel
		3	*Mlaya :* Malaisie
1			*Mong :* Mongol
		3	*Nan-aux-dents-de-requin :* Dieu mauvais du Peuple de la Mer
	2		*Nor-Mérika :* Amérique du Nord
		3	*N' Zélann :* Nouvelle-Zélande (vrais maoris)
		3	*Okkaïdiens :* Japonais ? (d'après l'Ile d'Okkaïdo ?)
1			*Oktaï-le-Faiseur-d'Ouragans :* Dieu du Peuple du Ciel
		3	*Ouahinés :* vahinés
	2		*Ouan :* Juan
	2		*Pawolo :* Paolo
	2		*Pério :* Fédération Péruvienne ?
	2		*Quel Dio wela :* ? ? ? exclamation (Dieu le veut ? ?)
	2		*Raucaniens : ? ?* (peuple au Sud du Meyco)
	2		*Rio Gran :* Rio Grande
	2		*S' Anton :* San Antonio
	2		*S' Anton d'Inio :* Saint Antoine des Indiens
	2		*Sant'sima Mari :* Sainte Marie
		3	*Sinois* : Chinois
	2		*S'nor :* Senor
	2		*S'Osé :* San José
	2		*Spagnol :* Espagnol
		3	*Stralie :* Australie
	2		*Su-Mérika :* Amérique du Sud
	2		*Tamico :* Tampico
		3	*Tanaroa :* un dieu bon du Peuple de la Mer
1			*Tekkan :* habitant du Texas
1			*Tekkas :* Texas
	2		*Tresa :* Teresa
1			*Ulagu-le-Mangeur d'Hommes :* un dieu du Peuple du Ciel
1			*Zona :* Arizona

Rythme secret

(Rump-titty-titty-tum-TAH-tee)

par FRITZ LEIBER

On parle beaucoup de symbolisme à l'heure actuelle. Une collection spéciale d'ouvrages traitant soit de symboles en général, soit d'un symbole particulier, existe chez Flammarion, et on y trouve notamment un remarquable ouvrage de René Alleau : « De la nature des symboles ».

Dans cette nouvelle au ton inimitable et très « leiberien », se trouve mis en cause le symbole ultime, le symbole à tuer tous les symboles. La découverte de ce symbole provoque des perturbations extraordinaires sur toute la planète, perturbations dont seul Salvador Dali sort à son avantage, ce qui n'a rien d'étonnant. (1)



Il était une fois — lors d'un très court instant où *toutes* les molécules du monde et de l'inconscient collectif manquèrent de cohésion, si bien que, en cet infime moment, quelque chose put surgir du passé ou du futur ou d'ailleurs — une assemblée de six intellectuels extrêmement importants, réunis dans le studio de Simon Grue, le peintre « accidentel. »

Il y avait là Tally B. Washington, le batteur de jazz. Il tapotait doucement un tambour africain, en mettant au point une composition qu'il intitulerait « Duo pour marteau hydraulique et robinet siffleur. »

Il y avait aussi Lafcadio Smits, le décorateur, et Lester Phlegius, l'esthéticien industriel. Ils tenaient une conversation hautement intellectuelle, mais, au fond d'eux-mêmes, souhaitaient ardemment découvrir, respectivement, un dessin très accrocheur de papier peint moderne et un motif très nouveau de publicité industrielle.

Il y avait encore Gorius James Mac Intosh, le psychologue clinicien, et Norman Saylor, l'anthropologue culturel. Gorius James Mac Intosh buvait du whisky, en souhaitant qu'il existât un test psychologique qui *éclairât* les patients bien mieux que le test de Rorschach ou le T. A. T., tandis que Norman Saylor fumait la pipe, ne cogitant ni ne buvant rien de spécial.

C'était un studio très long, très large et très haut. Ce qui s'avérait nécessaire, pour pouvoir étaler sur le sol une des toiles de Simon Grue ;

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le Jeu du Silence* » (n° 11) ; « *Des filles, à pleins tiroirs...* » (n° 66) ; « *Nocturne* » (n° 67).

ses toiles étaient toujours assez vastes pour dominer de plusieurs mètres n'importe quelle exposition. Et il fallait une très grande hauteur sous plafond, pour contenir un énorme échafaudage.

La présente toile n'avait sur son fond impeccablement blanc aucune tache, aucune traînée, aucune trace de peinture. Au sommet de l'échafaudage se tenait Simon Grue, avec vingt-sept grands pots de peinture et neuf brosses propres, larges de vingt centimètres. Simon Grue était sur le point d'avoir un nouvel accident — pardon, un accident semi-contrôlé. D'une minute à l'autre il plongerait une brosse dans un des pots de peinture, l'élèverait au-dessus de son épaule droite, puis l'abaisserait vivement avec une torsion de poignet — comme s'il claquait un fouet —, et une grosse giclée de peinture irait s'étaler sur la toile, d'une manière chanceuse, hasardeuse, arbitraire, spontanée et donc quintuplement accidentelle qui constituerait le noyau de la composition et déterminerait la forme et le rythme de très nombreuses giclées subséquentes, et des quelques éventuels coups de brosse et frottis impulsifs.

Comme l'activité de Simon s'accélérait, Norman Saylor regarda en l'air, quoique sans appréhension. Il est vrai que Simon avait l'habitude d'éclabousser ses amis aussi bien que ses toiles, mais en prévision de ceci, Norman portait une chemise délavée, de vieilles espadrilles et le costume de tweed râpé qu'il avait arboré au temps où il était répétiteur, et son chapeau de pêche était à courte portée de la main. Son fauteuil était placé contre un mur, ainsi que ceux des quatre autres intellectuels. Cette toile était particulièrement immense — même pour Simon.

Quant à Simon, faisant les cent pas sur son échafaudage, il était en train de ressentir la glorieuse intoxication, l'expansion de vision connues des seuls peintres « accidentels, » dans la grande tradition des Wassily Kandinsky, Robert Motherwell et Jackson Pollock, lorsqu'ils sont installés à six bons mètres au-dessus d'une toile vierge, parfaitement préparée. A de tels moments, il était particulièrement heureux de ces assemblées hebdomadaires. Le fait d'avoir sous la main ses cinq amis favoris contribuait à créer le milieu intellectuel favorable. Il écoutait avec satisfaction le battement sourd et rythmique de Tally, le déferlement polysyllabique de la discussion de Lester et Lafcadio, le gargouillis de la bouteille de whisky de Gorius, et regardait avec approbation les volutes mystiques de la fumée de Norman. Son être entier — émotions autant qu'esprit — était une tablette vierge, prête à recevoir le souffle de l'univers.

Cependant, approchait de plus en plus l'instant fugitif où toutes les molécules du monde et de l'inconscient collectif manqueraient de cohésion.

Tally B. Washington, frappant son tambour africain, éprouvait une oppression, un pressentiment, presque (mais pas totalement) une appréhension. Un des ancêtres de Tally, sept générations plus tôt, avait été un sorcier dahoméen, ce qui est l'équivalent africain d'un intellectuel possédant une culture artistique et psychiatrique. Selon une tradition de

famille très *privée,* mi-moqueuse, mi sérieuse, ce quintaïeul de Tally avait découvert un tour magique qui pouvait circonvenir et envoûter le monde entier, mais il avait péri avant de pouvoir appliquer ce tour, ou le transmettre à ses fils. Tally, quant à lui, était très sceptique au sujet de ce tour magique, mais il ne pouvait s'empêcher d'y penser rêveusement de temps à autre, particulièrement lorsqu'il frappait son tambour en cherchant un nouveau rythme. A présent ce sentiment rêveur le saisissait, favorisé par l'oppression et le pressentiment, et son esprit, comme celui de Simon, devenait une tablette vacante.

L'instant était arrivé.

Simon empoigna une brosse et la plongea profondément dans le pot de peinture noire. Les rares fois où il employait le noir, il l'utilisait d'habitude pour une giclée finale — mais cette fois une impulsion le poussait à inverser son procédé.

Tout à coup les poignets de Tally s'élevèrent très haut, ses mains pendirent comme des marionnettes. Il y eut une pause dramatique. Puis ses mains retombèrent et battirent une phrase sur le tambour, avec force et avec une grande autorité.

Bom - tidi - tidi - bom - TA *- ti !*

En même temps le poignet de Simon se tordait, et l'air fut plein de peinture qui tombait et qui atteignit la toile par petits paquets, avec un bruit formant une réplique exacte de la phrase de Tally.

Bom - tidi - tidi - bom - TA *- ti !*

Intrigués par l'identité des deux bruits, et leurs cheveux se hérissant un peu dans le cou, les cinq intellectuels rangés le long des murs se levèrent et regardèrent, tandis que Simon contemplait son œuvre du haut de l'échafaudage — comme Dieu après son premier essai de création.

La série de taches noires sur la toile blanche était elle-même une copie exacte de la phrase de Tally, l'équivalence visuelle d'un ensemble de sons. D'abord il y avait un gros pâté rond — c'était le *bom.* Puis deux éclaboussures assez délicates, aux nombreuses échancrures, — c'étaient les *tidis.* Ensuite un nouveau *bom.* Puis suivait un grand pâté semblable à un fer de lance tordu, encore plus emphatique que le *bom* — le TA. Pour finir, une petite éclaboussure bouclée et rompue de manière indescriptible, qui décrivait en quelque sorte le *ti.*

L'ensemble des taches était aussi identique à la phrase tambourinée qu'un jumeau identique élevé dans un milieu différent, et aussi fascinant qu'un symbole primitif trouvé près des peintures de bisons dans une grotte de Cro-Magnon. Les six intellectuels ne pouvaient s'arrêter de le contempler et, lorsqu'ils s'arrêtèrent, leurs cerveaux étaient un tourbillon joyeux de toutes sortes de projets neufs et excitants.

L'appareil photo de Simon fut mis en batterie sur l'échafaudage, avec un objectif à grand angle, et des négatifs furent immédiatement développés, puis tirés dans la chambre noire voisine du studio. Chacun des amis de Simon emporta au moins une épreuve en partant. Ils se sou-

riaient l'un à l'autre comme des hommes qui partagent un secret mystérieux mais puissant. Plus d'un retira l'épreuve de sa poche intérieure, sur le chemin de sa maison, pour l'étudier avidement.

A la réunion de la semaine suivante, il y eut beaucoup à dire. Tally avait présenté la phrase musicale lors d'une jam session privée, et à son émission de radio en direct. La jam session avait développé et improvisé sur la phrase pendant deux pleines heures, et les musiciens avaient hurlé de joie lorsque Tally leur avait finalement montré la photo de ce qu'ils venaient de jouer ; de plus, l'émission de radio avait eu un tel succès que Tally y gagna un nouveau commanditaire au portefeuille bien garni.

Gorius Mac Intosh avait obtenu des résultats phénoménaux en utilisant la photo de la giclée de peinture comme une tache d'encre de Rorschach. Sa patiente principale y avait vu son bébé incestueux imaginaire, et avait plus bavardé en une séance que pendant les cent quarante séances précédentes. Des bloquages mentaux avaient été victorieusement forcés en deux analyses, tandis que trois catatoniques de l'hôpital d'Etat s'était levés et avaient dansé.

Lester Phlegius, plutôt hésitant, raconta qu'il utilisait « quelque chose comme la giclée de peinture, mais pas trop semblable » (disait-il) comme point de départ d'une future série d'annonces sur « L'esthétique industrielle dans la vie. »

Lafcadio Smits, qui chapardait depuis beaucoup plus longtemps et de manière bien plus flagrante les dessins de Simon, annonça sans vergogne qu'il avait reproduit la giclée sur tissu en motif de sérigraphie. Les motifs se vendaient déjà comme des petits pains dans cinq boutiques de cadeaux artistiques, tandis qu'au moment même trois ouvrières en produisaient d'autres en toute hâte dans le local de Lafcadio. Se préparant à recevoir les foudres de Simon, il se répétait mentalement le marché intéressant qu'il allait lui offrir, un pourcentage sur ses pourcentages... mais le peintre « accidentel » était étrangement préoccupé. Il semblait avoir un poids dans l'esprit

Sa nouvelle peinture n'avait pas progressé plus loin que l'éclaboussure initiale.

Le prenant à part, Norman Saylor lui demanda ce qui se passait.

— « Il s'est produit une sorte de barrière en moi, » lui confessa Simon avec soulagement. « Chaque fois que je prends une brosse, j'ai peur de gâcher ce premier effet extraordinaire, et je ne vais pas plus loin. » Il fit une pause. « Autre chose : j'ai étendu des papiers, et j'ai fait de petits essais de taches. Elles ressemblent toutes presque exactement à la grande tache. On dirait que mon poignet ne veut plus rien produire d'autre. » Il rit nerveusement. « Et toi, Norman, quel argent en tires-tu ? »

L'anthropologue secoua la tête.

— « Je ne fais que l'étudier ; j'essaie de la replacer dans la continuité des signes primitifs et des symboles oniriques universels. Ça va très loin. Mais quant à cette barrière et à ta... heu... limitation supposée,

tu ferais mieux de remonter là-haut demain matin et de continuer à faire des taches. La grande toile a été photographiée, tu ne risques rien. »

Simon hocha la tête d'un air dubitatif, puis regarda son poigner et le saisit vivement avec son autre main, pour le calmer. Le poignet venait de remuer selon un rythme familier.

Si le ton de l'assemblée était enthousiaste au bout d'une semaine, il fut euphorique au bout d'une quinzaine. Le nouveau thème de Tally avait donné naissance à un engouement musical baptisé drum n' drag, qui promettait de détrôner le rock n' roll, et Tally lui-même était invité à paraître dans deux jours à la télévision. Le seul ennui était qu'aucun thème n'était apparu. Tally mentionna aussi, comme à regret, que quelques fanas de jazz prenaient l'habitude de se saluer entre eux avec une série de tapes à quatre mains qui reproduisaient le *bom - tidi - tidi - bom* TA - *ti !*

Gorius Mac Intosh provoquait une agitation dans les cercles psychiatriques avec ses étonnants succès dans les cas récalcitrants, dont beaucoup jusqu'alors avaient été crus justiciables de la lobotomie. Les collègues pourvus du doctorat en médecine cessaient de mettre l'emphase sur l'infamant « monsieur » de son nom, et plusieurs lui dirent même spontanément « docteur », en quémandant auprès de lui des copies du Mac *TAPE* (Test d'Aperception Par l'Eclaboussure, de Mac Intosh). Son nom avait été mentionné, en relation avec la place de sous-directeur de la clinique où il n'était qu'humble psychologue. Pour terminer, il déclara que quelques malades de ladite clinique se mettaient à jouer entre eux en chantant gaiement une variante de la phrase originale, telle que « *Bom - bidi - bidi - bom -* BA - *bi !* » La ressemblance de cette attitude avec celle des fanas de Tally fut remarquée et notée par les six intellectuels.

La première annonce publicitaire de Lester Phlegius (identique à l'éclaboussure, évidemment) était sortie, et avait provoqué un intérêt très remarquable — c'est à dire, surtout, que le bureau de son client avait reçu au moins une douzaine d'appels téléphoniques inquisiteurs de directeurs et de présidents de firmes. Lafcadio Smits expliqua qu'il avait loué un second local, qu'il se lançait aussi dans les tissus d'habillement, les cravates en soie, les abat-jour et les papiers peints, et faisait des marchés excellents avec plusieurs gros fabricants. Une fois encore, Simon Grue lui fit la surprise de ne pas hurler au voleur, de ne pas demander de détails, de ne pas réclamer un gros pourcentage. Le peintre accidentel semblait encore plus préoccupé et malheureux que la semaine précédente.

Lorsqu'il les conduisit de son appartement au studio, ils comprirent pourquoi.

C'était comme si la grande giclée originale avait fait des petits. Tout autour sur la même toile, comme en surimpression, il y avait des quantités de giclées plus petites. Elles arboraient les couleurs de la palette bien définie de l'artiste, se mettant superbement en valeur les unes par

rapport aux autres. Mais chacune d'entre elles était une parfaite copie, réduite de moitié ou plus, de la grosse éclaboussure initiale.

D'abord, Lafcadio Smits ne voulut pas croire que Simon les avait faites à la force du poignet, du haut de son échafaudage. Même lorsque Simon lui montra des détails prouvant qu'elles n'avaient pas été reportées au calque, Lafcadio se refusa encore à y croire, car il était profondément versé dans les méthodes de copier les dessins tout en conservant une apparence de spontanéité.

Mais quand Simon eut gravi son échafaudage d'un air las, puis, sans presque regarder ce qu'il faisait, lancé quelques giclées exactement semblables aux autres, Lafcadio lui-même dut admettre qu'il était arrivé une chose miraculeuse et effrayante au poignet de Simon.

Gorius Mac Intosh secoua la tête et marmonna une remarque au sujet de « comportement impulsif stéréotypé au niveau de la création artistique, » et il ajouta : « Mais je ne connais cependant aucun exemple stéréotypé *à ce point.* »

Plus tard, au cours de la réunion, Norman Saylor parla de nouveau avec Simon en aparté, et il eut aussi avec Tally B. Washington une longue discussion confidentielle, pendant laquelle il arracha au batteur l'entière histoire de ses cinq arrière-grands-pères. Lorsqu'on le questionnait sur ses propres recherches, l'anthropologue répliquait simplement qu'elles « progressaient ». Il avait, malgré tout, un avis concret à donner, et il le dit aux cinq autres à la fin de la réunion.

— « Cette éclaboussure a une qualité obsédante, comme l'a dit Gorius. Elle donne cette impression irritante d'être incomplète qui appelle la répétition. Ce serait une bonne chose si chacun de nous, lorsqu'il sent que *ceci* prend une trop grande emprise sur lui, choisissait immédiatement une autre activité, très absorbante, et n'ayant aucun rapport avec des formes et des sons arbitrairement arrangés. Essayez de provoquer une contre-impulsion. L'un de nous pourrait même découvrir une contre-formule — un antidote spécifique. »

Si l'avertissement contenu dans l'exposé de Norman ne les atteignit pas tous sur le moment, il les atteignit dans le courant de la semaine qui suivit, car l'état d'esprit des six intellectuels, quand ils s'assemblèrent au bout de la troisième semaine, était caractérisé par la grandeur paranoïaque et le désespoir hystérique.

L'apparition de Tally à la télévision avait un un immense succès. Il avait apporté au studio une copie de la grande éclaboussure et, bien que n'en ayant pas eu l'intention (disait-il), il se trouva en train de la montrer au présentateur et au public invisible, après son solo de batterie. Le résultat immédiat, par téléphone, par télégrammes et par lettres, avait été stupéfiant mais assez effrayant, y compris une lettre d'une femme de Smallhills (Arkansas) remerciant Tally de lui avoir montré « la merveilleuse image de Dieu ».

Le drum n' drag était devenu une lubie nationale, et même internationale. Les salutations martelées s'étaient généralisées dans les hordes

de plus en plus nombreuses des « fans » de Tally, et comportaient à présent une grosse bourrade dans le dos pour marquer le « TA ». (A ce moment Gorius Mac Intosh but un coup à sa bouteille et l'interrompit pour parler d'une procession spontanée, rythmée, qui s'était formée à la clinique, et au cours de laquelle la bourrade du « TA » était bien plus violente. Cette marche folle avait été arrêtée en force par les infirmiers, et deux malades avaient été envoyés à l'infirmerie pour soigner leurs contusions.) Le « *New York Times* » présentait une dépêche d'Afrique du Sud, selon laquelle la police avait dispersé une foule désordonnée d'étudiants de l'université du Cap, qui chantaient « *Shlump Shliddy Shliddy Shlump* SHLAH *Shlî !* », et le correspondant ajoutait qu'il s'agissait vraisemblablement d'un cri anti-séparatiste, formulé en argot afrikander.

Car la phrase tambourinée et la grande éclaboussure faisaient toutes deux partie de l'actualité mondiale dorénavant, soit directement, soit par des inférences qui faisaient alternativement se réjouir et frissonner Simon et ses amis. Une ville de l'Indiana subissait un phénomène juvénile nommé « Drum Saturday ». Un chroniqueur de radio et de TV notait que les reproductions de l'éclaboussure, format carte postale, étaient la dernière rage dans le personnel du studio ; portées dans les sacs à main ou la poche, d'où elles pouvaient être promptement sorties et contemplées, ces cartes étaient réputées être un remède infaillible contre l'ennui, les crises subites de colère ou le cafard. Sur la liste des objets récemment cambriolés dans un pavillon, figurait entre autres « une nouvelle tenture murale tachetée » ; la femme avait déclaré qu'elle se souciait peu des autres objets, mais demandait instamment le retour de la tenture, « parce qu'elle apportait, » disait-elle, « un grand réconfort psychologique à mon mari ». Les imperméables couverts d'éclaboussures étaient de mode dans les lycées, et ces taches étaient faites cérémonieusement au cours de « Drum n' Drag parties ». Un prélat anglais avait en chaire lancé l'anathème sur « cette nouvelle folie américaine assourdissante, aux couleurs du péché ». Lors d'une interview, Salvador Dali avait refusé de dire quoi que ce fût aux journalistes, à part cette sentence énigmatique : « L'heure est venue. »

D'une voix entrecoupée, hoquetante, Gorius Mac Intosh déclara que « ça commençait à chauffer » à la clinique. Deux fois dans la semaine, il avait été congédié, puis réinstallé triomphalement. Quant aux processions des malades, elles avaient été alternativement interdites puis encouragées, principalement à la demande des infirmiers psychiatriques enthousiastes. Des copies du Mac *TAPE* étaient tombées dans les mains de praticiens généraux qui, ignorant sa destination primitive, l'utilisaient en remplacement des traitements par électrochoc et des drogues tranquillisantes. Un groupe de psychiatres progressistes, qui s'intitulaient eux-mêmes les Jeunes Turcs, faisait circuler une déclaration aux termes de laquelle le Mac *TAPE* constituait depuis Alfred Adler la pire menace envers la classique psychanalyse freudienne, en ajoutant une sombre

référence à la Folie Dansante du Moyen Age. Gorius termina son rapport en regardant ses cinq amis d'un air presque effrayé, et en serrant contre lui la bouteille de whisky.

Lafcadio Smits parut également secoué, même en parlant des profits grandissants de ses entreprises. Un de ses quatre locaux avait été cambriolé, et un autre avait été envahi une nuit par un Sataniste barbu et roux de Greenwich Village, qui protestait que l'éclaboussure était un signe magique taoïste, symbole d'une force terrible, découvert par des moyens illicites. Lafcadio recevait aussi de menaçantes lettres anonymes ; il pensait qu'elles émanaient d'un syndicat criminel de la Drogue, qui considérait que les cartes reproduisant l'éclaboussure concurrençaient l'héroïne et toutes autres formes de stupéfiants. Il frissonna visiblement quand Tally annonça que ses « fans » s'étaient mis à porter ses cravates et chemises « éclaboussées ».

Lester Phlegius dit qu'on ne pouvait plus se procurer de nouvelles copies du luxueux et coûteux journal industriel contenant sa première annonce, et que de nombreux exemplaires avaient disparu dans divers bureaux... ou bien, le plus souvent, que la page cruciale avait été purement et simplement arrachée.

Les deux photographies de la grande éclaboussure que possédait Norman Saylor avaient été volées dans son bureau fermé au troisième étage de l'université, et une immense reproduction de cette tache, peinte d'une matière noire à l'épreuve de l'eau, avait fait son apparition sur le fond de la piscine, au gymnase féminin.

Comme ils continuaient à raconter leurs expériences, il apparut que les six intellectuels étaient encore plus troublés par l'emprise de la phrase rythmée et du tableau sur chacun d'eux individuellement, et par leur impuissance à combattre cette obsession en suivant le conseil de Norman. Jouant un dimanche après-midi dans un bar, Tally avait répété la phrase pendant dix minutes, comme une aiguille de phonographe prise dans un sillon, avant de pouvoir s'en débarrasser. Ce qui le troublait particulièrement était que personne dans le public n'avait paru s'en apercevoir, et il avait la conviction que si quelque chose ne l'avait arrêté (la peau du tambour rompue) tous seraient restés assis là, à l'écouter, jusqu'à ce qu'il mourût d'épuisement.

Norman lui-même, cherchant à s'échapper par les échecs, avait battu son adversaire dans un match « catastrophe » (au cours duquel chaque joueur doit déplacer ses pièces sans une hésitation) en posant ses pièces sur la cadence *bom - tidi* et son subconscient avait manœuvré pour lui, disait-il, car le dernier coup était intervenu juste sur le *ti* ; c'était un petit déplacement de pion, après un grand échec à la dame sur le TA. Lafcadio, qui s'était tourné vers l'art culinaire, s'était retrouvé en train de brasser une salade sur le rythme *bom-tidi*, expliqua-t-il avec un rire désespéré. Lester Phlegius, cherchant à s'évader de l'obsession en compagnie d'une dame spiritualiste avec laquelle il poursuivait une romance purement platonique depuis dix années, s'était mis à égayer avec

la cadence *bom-tidi* le chaste baiser unique qu'ils se permettaient à chaque entrevue. Phoebé s'était arrachée de ses bras, et lui avait flanqué la main au travers de la figure. Ce qui avait horrifié Lester était que le coup avait précisément coïncidé avec le TA.

Quant à Simon Grue, qui n'avait pas bougé de son appartement mais avait passé la semaine à errer en frissonnant d'une fenêtre à l'autre, il s'était endormi un moment dans un vieux fauteuil et avait eu une vision terrifiante. Il s'était vu dans les ruines de Manhattan, enchaîné aux pierres brisées (peut-être parce qu'il avait les deux poignets fortement enserrés dans des écharpes et des linges pour amortir leurs contractions), tandis qu'au milieu du paysage désolé et poussiéreux toute l'humanité défilait en une horde sans fin qui hurlait la phrase maudite — et de temps à autre certains portaient une bannière haute de dix mètres (« ... comme dans les parades soviétiques, » disait-il) d'où le contemplait sombrement l'énorme éclaboussure. Son cauchemar s'était poursuivi en lui montrant l'affreuse contamination quittant la Terre par spationef, pour aller s'étendre aux planètes qui tournaient autour d'autres soleils.

Comme Simon finissait de parler, Gorius Mac Intosh se leva lentement de son fauteuil, agitant sa bouteille de whisky.

— « C'est cela ! » dit-il en serrant les dents dans un horrible sourire. « Voilà ce qui nous arrive à tous. Impossible d'ôter ça de nos têtes. Impossible d'ôter ça de nos muscles. Barrière psychosomatique ! » Vacillant, il traversa lentement le cercle d'intellectuels en direction de Lester, qui était assis en face. « C'est ce qui m'arrive. Un patient est assis de l'autre côté du bureau et me dit en pleurant à chaudes larmes : « Docteur, aidez-moi, » et je vois clairement ses problèmes, je sais exactement comment l'aider, et je me lève, je contourne le bureau jusqu'à lui... « (il était à présent juste devant Lester, la bouteille dressée en l'air) « et je me penche en approchant mon visage du sien, et alors je me mets à crier : BOM - TIDI - TIDI - BOM - TA - TI ! »

A ce moment Norman Saylor décida de prendre la chaire, laissant à Tally et Lafcadio le soin de réfréner Gorius qui, en fait, parut très docile et plus hébété qu'autre chose, à présent qu'il était capturé — temporairement du moins. L'anthropologue marcha jusqu'au centre du cercle, l'air très rassurant avec sa pipe, ses fortes mâchoires et son costume de tweed éculé, bien qu'il eût les mains fortement serrées dans son dos.

— « Les amis, » dit-il sèchement, « mes recherches sur cette *chose* sont loin d'être terminées, mais je les ai suffisamment poussées pour savoir que nous avons affaire à ce qu'on peut nommer un symbole ultime, un symbole qui est la somme de tous symboles. Il contient absolument tout : naissance, mort, accouplement, meurtre, possessions divine et démoniaque, tout le paquet — à un tel degré qu'après l'avoir regardé, ou écouté, ou *reproduit*, pendant un moment, vous n'avez *plus besoin* de vivre, tout simplement. »

Le studio était silencieux. Les cinq autres intellectuels le regardaient. Norman se balançait sur les talons, comme tout professeur, mais ses bras devenaient visiblement plus rigides tandis qu'il serrait les mains encore plus fort dans son dos, luttant contre une exquise impulsion.

« Comme je disais, mon étude est loin d'être conclue, mais je n'ai visiblement pas le temps de la pousser plus avant — nous devons agir d'après les conclusions que j'ai tirées de l'évidence rassemblée jusqu'à maintenant. Voici brièvement comment cela se présente : il nous faut admettre que l'humanité possède un véritable subconscient collectif, qui s'étend sur des milliers d'années dans le passé et, pour autant que je sache, dans le futur. Ce subconscient collectif peut se représenter comme un vaste espace obscur, au travers duquel les messages radio peuvent parfois passer, bien que difficilement. Nous devons aussi admettre que la phrase tambourinée — et avec elle, la grande giclée — nous viennent, par le truchement de cette radio intérieure, d'un individu qui vivait il y a plus d'un siècle. Nous avons une bonne raison de croire que cet individu est, ou était, un ancêtre mâle direct, il y a sept générations, de Tally ici présent. Il était sorcier. Il avait immensément soif de puissance. En fait, il passa sa vie à chercher une incantation qui jetterait un sort sur le monde entier. Il appert qu'il finit par trouver l'incantation, mais mourut trop tôt pour pouvoir l'utiliser — et sans être à même de lui donner corps sous forme d'un son ou d'un signe. Pensez à sa frustration ! »

— « Norman a raison, » dit Tally en hochant la tête d'un air sombre. « C'était un gars très méchant, à ce qu'on m'a dit, et très entêté. »

D'un signe de tête, Norman réclama l'attention entière de tous. La sueur perlait à son front.

— « Cette *chose* nous est parvenue à un certain moment — elle est parvenue plus spécialement à Tally et, de lui, à Simon — parce que nos six cerveaux, se renforçant puissamment les uns les autres, étaient à cet instant prêts à recevoir des transmissions à travers le subconscient collectif, et parce qu'il y a — ou qu'il y *avait* — cet expéditeur à l'autre bout, désireux depuis si longtemps de faire parvenir son message à l'un de ses descendants. Nous ne pouvons dire avec précision *où* se trouve cet expéditeur — un scientifique pourrait dire qu'il se trouve dans une portion obscure de la continuité espace/temps, tandis qu'un religieux pourrait déclarer qu'il se situe au Ciel ou en Enfer. »

— « Je croirais plutôt à cette toute dernière hypothèse, » déclara Tally. « Ce serait bien dans son genre. »

— « Où qu'il soit, » poursuivit Norman, « nous devons opérer avec l'espoir qu'il existe une contre-formule ou un symbole négatif qu'il souhaite, ou souhaitait, transmettre aussi — quelque chose qui arrêtera ce vent de folie que nous avons lâché sur le monde. »

— « C'est ici que je ne suis plus d'accord, Norman, » l'interrompit Tally, hochant la tête d'un air encore plus sombre. « Si le Vieux

a réussi à déclencher quelque chose de mauvais, il ne voudra jamais l'arrêter, surtout s'il sait *comment*. Je te dis qu'il était très méchant, et... »

— « *S'il te plaît, Tally !* Le caractère de ton ancêtre peut avoir changé avec son nouvel entourage, il a peut-être de plus grandes forces à vaincre — de toute façon, notre seul espoir est qu'il possède la contre-formule et nous la transmettra. Et pour obtenir cela, nous devons tenter de recréer, par des moyens artificiels, les conditions qui existaient *dans ce studio* au moment de la première transmission. »

Une grimace de souffrance aiguë traversa son visage. Il desserra ses mains et les ramena devant lui. Sa pipe tomba à terre. Il regarda la grosse cloque que lui avait faite le fourneau brûlant dans une paume. Puis, joignant devant lui les mains, paume contre paume, dans un mouvement continuel de torsion qui fit grimacer Lafcadio, il continua péniblement à parler.

« Les amis, nous devons agir immédiatement. Nous n'utiliserons que du matériel pouvant être trouvé rapidement. Chacun de vous doit me faire totalement confiance. Tally, je sais que tu n'y tâtes plus, mais peux-tu encore dégoter de la marijuana, de la véritable feuille pilée ? Bon... il nous en faut de quoi faire deux ou trois douzaines de cigarettes. Gorius, je veux que tu ailles chercher cette formule d'auto-hypnotisme qui est si efficace — non, je n'ai pas confiance en ta mémoire... et nous aurons peut-être besoin de plusieurs copies. Lester, quand tu auras fini de vérifier si Gorius ne t'a pas brisé la clavicule, tu partiras avec lui, et tu t'assureras qu'il boit beaucoup de café. En revenant, achète plusieurs gousses d'ail, quelques rouleaux de pièces de dix cents, et une douzaine de fusées éclairantes. Ah ! oui... appelle aussi ta dame médium et fais l'impossible pour qu'elle nous rejoigne — ses talents peuvent s'avérer inestimables. Lafcadio, fonce à tes ateliers et rapporte de la peinture lumineuse, ainsi que les draperies de velours noir que tu utilisais avec ton ami à la barbe rousse... oui, je suis au courant de votre association... quand vous tâtiez de la magie noire, toi et lui ! Simon et moi, nous garderons le studio. Parfait. Donc... » Un spasme traversa son visage, les veines de son front et les tendons de son cou saillirent, et ses bras tressautèrent nerveusement, car il luttait contre l'impulsion qui menaçait de le submerger. « Parfait. Donc... *bom - tidi - tidi - bom - PLUS VITE !* »



Une heure après, le studio dégageait l'odeur d'un incendie dans un taillis d'eucalyptus. Le peu de lumière extérieure qui franchissait les fenêtres révélait les silhouettes obscures de Simon, juché sur son échafaudage, et des cinq autres intellectuels accroupis le long des murs, tous en train de tirer sur leur chanvre, et d'absorber industrieusement l'âcre fumée. Leurs cerveaux délavés par la marijuana réverbéraient

encore les derniers mots invocateurs de la formule de Gorius, lue par la voix de basse sonore de Lester Phlegius.

Phoebé Saltonstall, qui avait refusé les *tiges* avec un simple « Non, merci, j'emporte toujours mon poison personnel, » avait un mur pour elle seule. Les yeux fermés, elle était allongée le long de la paroi sur trois petits coussins ; sa toge grecque plissée était aussi blanche qu'un drap neuf.

Autour des quatre murs, courait à hauteur de poitrine une ligne faiblement lumineuse possédant six angles obtus en plus des quatre coins ; Norman avait dit que cela formait l'équivalent topologique d'un pentalpha ou d'un pentagramme de magicien. Les gousses d'ail clouées à chaque porte, et les petits disques d'argent éparpillés tout autour, étaient à peine visibles.

Norman frotta son briquet et la petite flamme bleue s'ajouta aux six points rouges scintillants. D'une voix rauque il s'écria : « L'heure approche ! » et il se précipita pour allumer vivement les douze fusées plantées dans le sol.

Dans l'infernale lueur rouge, ils crurent voir leurs amis comme autant de démons. Phoebé gémit et s'agita. Simon toussa quand les nuages de fumée dense atteignirent l'échafaudage et emplirent la salle.

Norman Saylor s'écria : « *Ça y est !* »

Phoebé cria faiblement, et son dos s'arqua comme sous l'action d'un électrochoc.

Un air de stupéfaction subite apparut sur la figure de Taliaferro Booker Washington, comme s'il avait été piqué par derrière à l'aide d'une épingle ou d'un tisonnier rougi. Il éleva les mains avec une autorité suprême et frappa une courte phrase sur son tambour africain.

Une main qui tenait une brosse fraîchement chargée sortit des plus hauts nuages de fumée, et lâcha une giclée de peinture qui s'étala sur la toile avec un bruit exactement semblable à la petite phrase de Tally.

Immédiatement, le studio devint une ruche d'activité dirigée. Des mains lourdement gantées arrachèrent les fusées et les plongèrent en des seaux d'eau placés stratégiquement. Les penderies furent arrachées, et les fenêtres furent ouvertes. Deux ventilateurs furent branchés. Simon, à demi évanoui, glissa au bas de son échelle, fut porté rapidement à une fenêtre et y resta, aspirant l'air à grandes goulées. Un peu moins cavalièrement, Phoebé Saltonstall fut portée et déposée devant une deuxième fenêtre. Gorius vérifia son pouls et hocha la tête d'une manière rassurante.

Ensuite les cinq intellectuels se groupèrent autour de la grande toile et regardèrent. Au bout d'un moment Simon se joignit à eux.

La nouvelle éclaboussure, en rouge de Chine, était totalement différente des nombreuses taches précédentes ; et c'était la réplique exacte de la phrase nouvellement tambourinée.

Quelques minutes après, les six intellectuels se mirent en devoir de photographier le résultat. Ils travaillèrent systématiquement... mais sans y mettre tout leur cœur. Lorsque leurs yeux se hasardaient sur la toile, ils ne paraissaient pas voir ce qui s'y trouvait. Ils ne tentèrent pas non plus de regarder les épreuves en noir et blanc (y compris la dernière giclée qui y paraissait) lorsqu'ils les placèrent sous leurs manteaux.

A ce moment, il y eut un mouvement des draperies près d'une des fenêtres ouvertes. Phoebé Saltonstall, oubliée depuis longtemps, se redressait. Elle regarda autour d'elle avec quelque dégoût.

— « Ramenez-moi à la maison, Lester, » dit-elle.

Tally, ayant presque franchi le seuil, s'arrêta. « Vous savez, » dit-il d'un air intrigué, « je n'arrive toujours pas à croire que le Vieux ait pu faire ça. Je me demande si *elle* a trouvé ce qui l'a poussé à... »

Norman posa une main sur l'épaule de Tally, puis un doigt sur ses propres lèvres. Ils sortirent ensemble, suivis de Lafcadio, Gorius, puis de Lester et Phoebé. Comme Simon, les cinq hommes avaient l'air de poivrots en état de stupeur bénigne, et vraisemblablement piqués au paraldéhyde...

Le même effet s'observa quand la nouvelle phrase tambourinée ou peinte s'étendit au monde, chassant et supplantant la première phrase. Toute personne qui la voyait ou l'écoutait une fois se mettait à la répéter, la reproduisait, la montrait, la portait (s'arrangeait en tout cas pour la transmettre)... puis l'oubliait — et au même instant oubliait la *première* phrase peinte ou tambourinée. Tout sentiment d'impulsion ou d'obsession s'évanouit totalement.

Le drum n'drag fut mort-né. Les cartes de l'éclaboussure disparurent des sacs à main et des poches, les Mac TAPE, éditions I et II, s'évanouirent des antichambres de docteurs et des cliniques psychiatriques. Les processions n'agitèrent ni n'égayèrent plus les hospices mentaux. Les catatoniques se recongelèrent. Les Jeunes Turcs se remirent à dénoncer les tranquillisants. Une mode de rayures vert et pourpre remplaça celle des tissus mouchetés. Les Satanistes et les syndicats de la Drogue continuèrent vraisemblablement leurs activités sans être inquiétés... sinon par Dieu et le Département du Trésor. Le Cap retrouva la paix. Les chemises, cravates, habits, abat-jour, papiers peints et tentures *mouchetés* furent du domaine du passé. On n'entendit plus jamais parler du Drum Saturday. Les publicités de Lester Phlegius ne provoquèrent plus aucun intérêt.

La grande peinture de Simon fut un jour accrochée à une exposition, mais obtint peu d'attention, même des critiques — à part quelques méchantes phrases selon lesquelles « les derniers efforts pachydermiques de Simon Grue tombaient à plat au même titre que les couleurs qui les composent ». Les visiteurs de la galerie ne savaient que passer devant avec cet air vacant qui est de mise devant les peintures modernes.

La raison en était évidente. En superposition de toutes les giclures, identiques, le tableau offrait celle en rouge de Chine, qui était la négation de tous symboles... le symbole qui ne contenait rien — l'éclaboussure jumelle de la nouvelle phrase tambourinée, négation et complément de la première, cette phrase sortie en vibrant du tambour de Tally au milieu de la lueur rouge, et tombée en giclant du nuage de fumée environnant Simon, cette phrase qui calmait et terminait toute chose (et qui, évidemment, ne peut être transcrite ici qu'une seule fois) : « Ta - *tidi* - *tidi* - *ti* - touh ! »

Les six intellectuels poursuivirent leurs assemblées hebdomadaires... presque comme si rien ne s'était produit — excepté que Simon remplaça ses giclures par une méthode d'application de la peinture à pleines mains et les yeux fermés ; par la suite il l'étala au pied. Parfois il demandait à ses amis de se joindre à lui dans ces marches improvisées, et leur fournissait à cet effet des sabots importés de Hollande.

Plusieurs mois après, Lester Phlegius amena une après-midi certaine invitée : Phoebé Saltonstall.

— « Miss Saltonstall vient de faire une croisière autour du monde, » expliqua-t-il. « Son intellect a été dangereusement bouleversé par son expérience dans cet appartement, m'a-t-elle dit, et un changement complet s'imposait. Heureusement, elle est complètement rétablie à présent. »

— « C'est exact, » répondit-elle à leurs demandes aimables dans un brillant sourire.

— « Au fait, » dit Norman, « à cette époque, aviez-vous reçu un message quelconque de l'ancêtre de Tally ? »

— « En effet, » dit-elle.

— « Eh bien, qu'avait à dire le Vieux ? » demanda Tally avidement. « Je suis sûr en tout cas que ce devait être assez cru ! »

— « C'est vrai, » dit-elle en rougissant de façon charmante. « Si cru, en fait, que je n'oserais pas tenter de vous transmettre cet aspect du message. Je suis même certaine que ce sont l'acuité de sa haine et les inexprimables visions qui entouraient sa fureur, qui avaient troublé mon intellect. » Elle fit une pause.

« J'ignore d'où il envoyait son message, » fit-elle pensivement. « J'ai eu la sensation d'un endroit chaud, d'un endroit *intensément* chaud, bien qu'évidemment ce fût peut-être ma réaction devant les fusées éclairantes. » Elle cessa de froncer les sourcils. « Le message réel était assez court et assez simple :

« Cher descendant. Ils m'ont *obligé* à arrêter tout. Ça commençait aussi à nous obséder, *ici en bas.* »

(*Traduit par P.-J. Izabelle.*)



A tombeau ouvert

par JEAN-CLAUDE PASSEGAND

Nostalgie du passé et haine du présent sont-elles une sorte de névrose ? La science-fiction se doit d'autant plus de s'intéresser à ce problème que nombre de ses auteurs cèdent à une telle névrose, en en transposant les données dans un futur qu'ils refusent par avance. Dans cette nouvelle, Jean-Claude Passegand s'attaque avec lucidité à cet aspect de l'inadaptation à la société. (1)



« LACHE-MOI ! Espèce de salaud, lâche-moi ! »

La fille se débattait en riant, un rire de gorge un peu rauque, un peu caressant, qui démentait ses protestations.

« Lâche-moi ! »

Sa chevelure rousse flamboya dans le soleil, sous le ciel bleu d'été, brillant et brûlant comme du métal chauffé à blanc. Elle secoua la tête, essayant d'échapper à l'étreinte du garçon, à son bras dur, moulé de cuir luisant et noir.

« Lâche-moi ! »

Son visage aux traits durs, aux yeux cernés de noir, à la bouche ensanglantée par le maquillage, riait sauvagement.

Le garçon tenait le volant de la voiture d'une main ; de l'autre, il entourait le cou de la fille. Sur le siège arrière, ils étaient trois : deux garçons, une fille — deux blousons de cuir noir, entourant la robe claire de la fille.

La radio jouait à pleine puissance ; une trompette hystérique, dont les sons cuivrés semblaient s'arracher du fracas de la batterie, dominait leurs cris.

« Lâche -moi ! »

Il semblait qu'elle ne pouvait que répéter cela interminablement, comme une mécanique. Mais le bras du garçon ne la lâchait pas ; elle avait beau se débattre, agiter comme une flamme ses cheveux roux, elle sentait le biceps se gonfler, se durcir ; son cou était pris comme dans un étau entre le bras et l'avant-bras.

Le garçon jeta un coup d'œil au compteur de vitesse. 150 !

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *L'amoureux du soleil* » (n° 58) ; « *Le piège* » (numéro spécial 1959) ; « *Envoie tes cavaliers...* » (n° 69) ; « *Nativité* » (numéro spécial 1960).

— « C'est bath ! » dit-il.

Il avait déniché cette voiture chez un brocanteur : une Cadillac 1968.

— « En parfait état, » lui avait dit le type, un Grec obèse et frisé, « le moteur est en parfait état. Le propriétaire me l'a laissée lorsque sont sorties les premières voitures à pilotage automatique. Une occasion formidable ! Je vous la laisse pour une bouchée de pain. »

Ils étaient des centaines dans la ville... des centaines de garçons de vingt ans, en blousons de matière plastique noire, luisants comme des miroirs d'eau sombre.

Ils avaient fait la fortune des brocanteurs, qui, grâce à ces jeunes excités, avaient réussi à liquider leur stock de vieilles voitures, non pourvues du pilotage automatique, dont aucun homme de sens rassis n'aurait voulu.

... Des centaines de garçons sillonnant les rues, avec leurs vieilles guimbardes, encombrant la circulation, coupant les files de voitures à pilotage automatique.

... Des centaines de voitures véhiculant leurs cargaisons hurlantes de garçons et de filles, dont un certain nombre allaient chaque soir s'écraser contre un arbre, contre un mur ou contre une autre voiture, dans un fracas de métal tordu et de hurlements.

Il était théoriquement interdit de conduire des voitures dépourvues du pilotage automatique, mais la police, selon — aurait-on dit — un plan concerté, laissait faire, fermait les yeux, se contentait d'aller ramasser les corps carbonisés, déblayer les monceaux de métal informe, et conduire ceux qui étaient susceptibles de vivre encore à la polyclinique : le tout avec une rapidité, un synchronisme dignes de tous éloges.

— « ...C'est bath ! » répéta le garçon.

Il ne savait pas trop ce qui était bath — si c'était de sentir la voiture se cabrer comme un animal en colère, lorsqu'il enfonçait l'accélérateur — ou d'entendre la vibration du moteur, qui grondait à mesure qu'augmentait la vitesse — ou encore d'avoir, tout contre son flanc, une fille dont le visage blanc était éclairé par le casque roux.

Mais ce qui était important, c'était de le dire, de le répéter, comme un disque enrayé.

Il manquait de mots pour exprimer sa joie sauvage, en accord avec le ronflement du moteur, avec les branches d'arbres qui, sous l'effet de la vitesse, tissaient une voûte feuillue au-dessus de sa tête, avec les rires des filles et des garçons, avec les sons stridents de la trompette. On ne leur avait pas appris à se servir des mots.

Seulement, s'il ne savait pas parler avec des mots, il pouvait parler avec autre chose.

Avec une voiture, par exemple.

Il pouvait exprimer sa colère ou sa joie, en appuyant sur l'accélérateur, affirmer quelque chose.

La trompette maintenant atteignait presque les ultrasons.
Sur le siège arrière, les rires redoublèrent.
Les vibrations de la batterie devenaient insoutenables.



Frank se plaqua contre le mur.

Il vit passer la voiture, fonçant de toute sa vitesse, comme une bille lancée sur une rainure d'acier.

Au croisement le plus proche, une vieille dame aux cheveux neigeux traversa.

Lorsqu'elle vit la voiture, elle n'eut pas un mouvement : elle était comme aveugle et sourde.

Il y eut la brusque morsure des pneus sur le pavé, une odeur de caoutchouc brûlé, le hurlement déchirant des freins, le choc étouffé de l'acier contre le corps de la vieille dame, qui fut projeté en l'air comme un pantin désarticulé.

La voiture pivota sur elle-même, dans un fracas d'acier tordu et de vitres brisées, oscilla, se coucha sur le côté, pour se retrouver finalement, telle une tortue renversée sur le dos, les roues en l'air, tournoyant dans le vide.

Frank se mit à courir...

Des flammes orangées, mêlées à de la fumée noire et âcre, entouraient maintenant d'un halo sinistre cet amas de ferrailles. La fumée lui piquait les yeux ; la chaleur devenait insoutenable. Le corps désarticulé de la vieille dame gisait sur la chaussée. Frank s'en approcha.

Un klaxon aigu et rythmé déchira brutalement le rideau de silence et de chaleur qui s'était abattu sur la rue, après l'accident.

« Les flics ! » pensa Frank.

La longue voiture noire fit cesser brusquement son long mouvement huilé ; le moteur arrêté, on n'entendait plus que la modulation, exaspérante par sa régularité de métronome, du signal d'alarme. Ensuite ce fut comme un ballet bien réglé. Ils sortirent sans bruit de la voiture. La neige carbonique entra en action : les flammes orangées crépitèrent violemment, puis la fumée noire sembla se gonfler, augmenter de densité et d'épaisseur, dévorer les flammes. Au bout de quelques instants, elle se dissipa.

Ils s'approchèrent de ce qui restait de la voiture accidentée. Leurs outils étincelèrent dans leurs mains ; ils furent obligés de découper la voiture, de cisailler le métal bosselé et noirci par la fumée — exactement comme on outre une boîte de corned beef. A l'intérieur, les corps étaient recroquevillés par le feu, à demi carbonisés. Pourtant le visage de la fille rousse était intact ; les yeux noirs étaient grands ouverts dans le visage blanc, mais une grande tache rouge l'ensanglantait — comme si le maquillage ardent de la bouche s'était élargi, dévorant la moitié du visage.

Ils extirpèrent successivement les cinq corps, les allongèrent sur le trottoir — toujours sans bruit, avec précision et dextérité, sans un geste inutile, comme s'ils accomplissaient un rite immémorial.

Ils s'occupèrent ensuite de la vieille dame ; ils la prirent doucement par les épaules ; elle était légère et ses os étaient frêles ; si elle n'avait eu ses cheveux blancs, on l'aurait prise pour une petite fille.

Les portières de la longue voiture noire s'ouvrirent avec douceur : ils déposèrent les corps dans des espèces d'alvéoles ; c'était une morgue, une morgue roulante...

Puis quelque chose jaillit de l'arrière de la voiture ; une sorte de mâchoire... une mâchoire étincelante, qui saisit la voiture à demi calcinée entre ses dents d'acier.

Les portières de la voiture noire s'ouvrirent de nouveau silencieusement. Sans un mot ils regagnèrent leurs sièges.

Le signal sonore et rythmé se fit entendre ; le doux ronronnement fit vibrer la longue carcasse d'acier sombre, qui glissa comme une barque, puis disparut...

⁂

C'était comme s'il ne s'était rien passé.

Tout à l'heure il y avait eu ce hurlement de freins, de pneus et d'acier déchiré... les flics descendant de leur voiture, les flics remontant dans leur voiture, toujours sans parler, comme dans les rêves où les gens font des choses absurdes avec le plus grand naturel et le plus grand détachement.

Frank essaya de se persuader qu'il ne s'était rien passé, que tout cela n'avait été qu'un rêve — mais les pneus avaient mordu durement sur la route, et, indélébiles, il y avait des traces noirâtres qui indiquaient que quelque chose avait brûlé, là, tout à l'heure, et la double trajectoire des pneus.

Le ciel bleu d'été flamboyait au-dessus de sa tête ; tout semblait se figer dans la chaleur et le silence.

Frank sentait son front et ses mains humides de sueur.

« Ça ne va pas ! » pensa-t-il, sans pouvoir précisément découvrir ce qui « n'allait pas ».

Bien sûr, il y avait eu cet accident ; mais chaque jour — et même plusieurs fois par jour — le signal de la voiture de police retentissait.

Donc, ce n'était pas l'accident en lui-même qui le troublait, mais plutôt les circonstances de l'accident.

Il se rappela la vieille dame aux cheveux blancs, traversant la rue de son pas menu et régulier : elle n'avait pas bronché, elle n'avait pas eu un mouvement de recul, lorsqu'elle avait vu foncer la voiture sur elle — l'avait-elle vue seulement ?

Elle était restée plantée au milieu de la rue, souriante, auréolée de sa chevelure neigeuse, ignorante du ronflement du moteur, des hurlements aigus de la trompette, des rires des filles et des garçons : il avait

fallu le heurt des pare-chocs pour que s'éteignît son sourire, comme gommé, effacé, par le souffle de la voiture...

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » se demanda une fois de plus Frank. Il sentait que, dans le déroulement des faits, quelque chose péchait contre la logique des choses.

Mais où se trouvait la logique des choses ?

Cependant une sorte de lâcheté, de veulerie, s'emparait de lui ; il faisait très chaud... c'était un beau dimanche d'été, à quoi bon se poser des questions absurdes, auxquelles il ne pouvait répondre.

Le plus simple était encore de poursuivre sa promenade...

***

Mais l'obsession de la mort... de la mort concrète, ne le lâcha pas pour autant.

C'était comme si tous s'étaient ligués dans la ville pour l'inquiéter, pour détourner son regard de la mort violente, symbolisée par la chair meurtrie et carbonisée des accidentés. Une voix s'élevait dans la chaleur et le silence :

— « Avez-vous songé, mes frères, à la précarité de votre vie ? Vous êtes installés dans votre vie, comme un ivrogne dans son ivrognerie, comme un infirme dans son fauteuil, comme une catin dans son vice, mais ne vous carrez pas dans votre vie comme dans un fauteuil... »

L'homme était très grand, effroyablement maigre ; ses lourdes mâchoires chevalines étaient proéminentes ; il était vêtu de noir ; son col immaculé et rigide était la seule tache claire parmi tout ce noir qui le vêtait.

Il brandit un doigt vengeur vers les auditeurs éventuels.

« ...mais la Mort vous guette, à chaque instant de votre vie ; elle est là, tapie au carrefour, elle surgit dans sa masse d'acier ; elle se cache entre les quatre roues d'une voiture.

» Ne vous révoltez pas contre la Mort. Heureuse mort, qui vous délivre du fardeau de la vie, des compromissions, des saletés, du stupre et de la débauche. »

Son visage livide devint menaçant.

« Vous étouffez, mes frères, ici-bas ; la vie, c'est une salle d'attente, puante, enfumée, pleine de vermine, de puces, de poux et de rats. Mais voici le départ, déjà vous respirez mieux, votre poitrine se gonfle, vous respirez un air embaumé. »

Il devint extatique.

« Oui... heureuse Mort, qui vous débarrasse de la puanteur et de l'ordure, pour vous faire entrer dans la Maison du Seigneur, où tout n'est que parfum, douceur et pureté ! Ne la craignez pas, mes frères, au contraire, souhaitez-la de toutes vos forces ! »

Il redevint menaçant.

« ...mais attention ! Soyez prêts, soyez toujours prêts, sinon le Mal s'emparera de vous ; fermez vos yeux, vos oreilles et votre bouche aux

tentations d'ici-bas. Songez que peut-être, dans quelques minutes, vous ne serez plus qu'une masse de chair et de muscles, ensanglantée, sans vie... »

Il semblait réellement enchanté de sa péroraison finale. Il s'interrompit un instant, fouilla dans sa poche, en retira une feuille de papier blanc, pliée en quatre.

« Mes frères, ce ne sont pas là paroles en l'air. Voici les statistiques des accidents d'automobile de la semaine dernière.

» Lundi : 57 accidentés, 49 tués.

» Mardi : 38 accidentés, 37 tués.

» Mercredi... mais à quoi bon continuer ? Bénissez, mes frères, ce concours de circonstances, au lieu de le déplorer, puisqu'il vous ramène très vite dans le sein du Seigneur. »

Il resta un instant immobile, tel un épouvantail noir.

« Nous allons chanter maintenant le psaume 47. »

Il fut brusquement entouré d'une vingtaine de pâles jeunes filles, aux longs cheveux, vêtues de longues robes blanches, qui se mirent à chanter.

Puis l'immense écran mural s'éteignit ; il n'y eut plus que sa blancheur éclatante, se découpant sur le bleu implacable du ciel. Frank restait bouche bée, immobile, étourdi, planté sur le trottoir.

De nouveau la même sensation étouffante de malaise s'empara de lui. Cet homme de vérité disait-il réellement la vérité ?

Frank sentait confusément qu'il y avait un lien secret entre la péroraison du pasteur et les cris et les rires des garçons et des filles, tout à l'heure. Une fois qu'il aurait découvert ce lien, tout serait plus facile, il serait débarrassé de ce malaise qui l'oppressait, depuis le début de sa promenade dominicale. Mais c'était si difficile de réfléchir !...

⁂

Le deuxième « accident » eut lieu dans la rue des Affiches.

La publicité sévissait tellement dans la ville qu'il avait fallu songer un jour à prendre des mesures énergiques pour enrayer ce flot envahissant de slogans politiques, d'affiches alléchantes vantant les mérites inégalés et inégalables des pâtes dentifrices, des savons de toilette, des légumes déshydratés, des viandes concentrées, des religions catholique, réformée, néo-réformée, néo-bouddhiste, des romans pornographiques, spiritualistes...

Bien sûr, à l'origine, la municipalité avait réservé des espaces vierges destinés à recevoir ces affiches de toute sorte, mais bien vite le flot débordant et bariolé avait brisé toutes les digues et commencé à envahir les murs des immeubles, l'extérieur des églises, et même... l'intérieur des églises. Une grande firme de pâtes alimentaires avait offert au curé de la paroisse Saint-Paul un chemin de croix surgi tout armé du cerveau (certains disaient du génie) d'un peintre néo-figuratif, à condition qu'il

permît que figurât en dessous de chaque tableau le nom de la firme mécène. Pour convaincre le brave vicaire, le représentant de ladite firme avait ajouté que les riches mécènes du Moyen Age figuraient sur les tableaux qu'ils offraient aux couvents et aux églises.

Le vicaire — et ceci est tout à sa louange — refusa tout net. Quoi qu'il en soit, les édiles municipaux commencèrent à s'inquiéter de cet état de fait. Dans leurs rêves ils voyaient la ville tout entière couverte, du haut en bas, d'affiches bariolées.

Il fallait agir, et vite...

Ils décidèrent de limiter les dégâts, d'enrayer en quelque sorte l'épidémie. La trente-quatrième rue, qui traversait la ville d'est en ouest, fut désormais réservée aux affiches, et de même qu'il y avait déjà une avenue consacrée aux demoiselles peu farouches, la trente-quatrième rue fut désormais transformée en une forêt publicitaire.

Frank aimait cette rue ; c'était le plus souvent le but de ses promenades dominicales.

Il aimait cette longue perspective de couleurs violentes, de lignes courbes ou brisées. Il aimait la naïveté ou l'astuce des formules publicitaires, leur brièveté violente. Parfois Frank se demandait s'il n'y avait pas plus d'art et d'astuce dans ces formules ramassées et évocatrices, dans ces lignes quasi abstraites, que dans toutes les élucubrations littéraires et picturales des artistes en renom.

L'un des aspects pittoresques de la vie publicitaire de la ville était la guerre que se livraient les fanatismes religieux et politiques antagonistes.

Les années 70 avaient vu fleurir les sectes nouvelles, les partis nouveaux : il y avait le Parti pour le Renouveau de la Croisade, l'Eglise Réformée et son pullulement de sectes, une multitude de Témoins — depuis les Témoins de Jéhovah jusqu'à ses innombrables Prophètes, le Mouvement pour une Promotion du Catholicisme Social, l'Eglise Baptiste, l'Eglise Anabaptiste, les Cultes Théosophiques, notamment celui d'Isis.

Il semblait que chaque parti, que chaque secte, que chaque religion engendrât inévitablement son négatif : le Blanc donnait naissance au Noir et ainsi de suite...

Ces luttes idéologiques se traduisaient, sur le plan concret, par de véritables batailles rangées entre colleurs d'affiches antagonistes ; cela se terminait très souvent fort mal et la police devait intervenir.

Etre colleur d'affiches devenait un véritable sacerdoce ; des hommes et des femmes passaient le plus clair de leur journée à coller des affiches pour leur Parti ou pour leur Eglise, et à déchirer celles de l'Ennemi ; ils rentraient souvent chez eux, les habits en lambeaux, l'œil poché, le visage couvert d'ecchymoses.

C'était naturellement sur le plan religieux que le prosélytisme des colleurs d'affiches atteignait des proportions épiques. Les tenants de l'Eglise Réformée arrachaient les affiches de l'Eglise Catholique (et subsidiairement les affiches pornographiques : entraient dans cette catégorie

aussi bien les affiches ouvertement et délibérément pornographiques, que celles vantant le confort et l'élégance de diverses lingeries féminines, ce qui n'était que prétexte à l'exhibition de jeunes personnes aussi jolies que peu vêtues).

Les Catholiques lacéraient les affiches des Eglises Réformées (et subsidiairement les affiches pornographiques).

Les athées professionnels — l'athéisme professionnel est une religion, nul ne l'ignore — ne mettaient pas moins de zèle à arracher les affiches, à quelque religion qu'elles appartinssent ; par contre ils ne touchaient pas aux affiches dites « pornographiques », sans doute par esprit de contradiction.

Tout cela contribuait à donner à la trente-quatrième rue une agréable animation : prosélytes, sectateurs, partisans, disciples, fanatiques de tout poil y bourdonnaient comme dans une ruche, collant, lacérant, invectivant, ces trois opérations presque simultanément. On s'insultait et on se cassait la tête avec une entraînante et contagieuse ardeur.

Frank s'était longtemps demandé pourquoi, malgré les progrès de la technique, et surtout malgré les progrès des techniques publicitaires, la municipalité s'obstinait à interdire formellement l'emploi d'une autre matière que le papier, alors que le développement des matières plastiques, des laques et des produits de synthèse aurait permis des réalisations beaucoup plus achevées en ce domaine.

« Car, » se demandait Frank, « si réellement la municipalité veut mettre un terme aux bagarres entre colleurs d'affiches, il y a un moyen... un moyen radical : empêcher les gens de déchirer les affiches et pour cela permettre l'emploi des matières plastiques, qu'il est impossible de déchirer. »

Un jour, devant l'agitation des colleurs d'affiches — cette agitation qui faisait invinciblement songer à un grouillement de rats ou de termites, — devant leur obstination maniaque à recoller ce qui avait été déchiré la veille, à déchirer ce qui serait immanquablement recollé le lendemain, en écoutant les injures qu'ils se lançaient — injures qui dégénéraient bientôt en coups, Frank comprit l'utilité et le bien-fondé de l'interdit municipal. Cette agitation, cette fureur partisane, était condamnée par son absurdité même ; cette fureur se consumait en des actes stériles : coller des affiches, déchirer des affiches ; elle ne pouvait donc se muer en quelque chose de constructif — une révolution, par exemple, par conséquent l'ordre n'était pas menacé, la ville pouvait dormir tranquille.

Pourtant, ce jour-là, la rue des Affiches était relativement calme ; elle semblait s'endormir, comme toute la ville, dans la torpeur dominicale.

Il faisait si chaud, d'ailleurs...

Rue et trottoirs semblaient transformés en une sorte de lave brûlante ; l'ombre des panneaux publicitaires avait une densité, une épaisseur visqueuse.

La rue était déserte, animée seulement par les silhouettes artificielles

qui peuplaient les grands rectangles de papier — et cette agitation muette et figée avait quelque chose d'insolite et d'inquiétant.

C'est alors que Frank la vit... mince silhouette osseuse, vêtue de noir. Sa robe poussiéreuse flottait sur elle, comme des lambeaux d'étoffe sur un épouvantail.

Elle s'acharnait avec ses ongles contre la silhouette plantureuse d'une fille fort déshabillée. Frank entendait le papier crisser sous les ongles de la vieille femme, et ce bruit lui fit passer un frisson dans le dos.

La vieille femme s'acharnait avec une sorte de fureur contre l'affiche, et cette frénésie contre quelque chose qui n'existait pas, contre une beauté illusoire, qui ne vivait que sur le papier, et ne vivait que d'une façon utilitaire, pour célébrer les mérites d'une marque de soutien-gorge, cette frénésie avait quelque chose de si anormal, de si fou, que Frank ne put y tenir.

Il s'approcha de la vieille femme. Il la toucha à l'épaule : c'était comme s'il avait touché un squelette.

— « Qu'est-ce que vous faites ? » dit-il.

— « Laissez-moi tranquille ! Laissez-moi achever mon travail ! »

Elle avait une étrange voix glapissante, et Frank sentit son haleine qui faisait penser à de la terre mouillée, à de la poussière. Brusquement, il sentit de nouveau fondre sur lui une colère aveugle, une exaspération insurmontable.

Devant l'obstination maniaque qu'elle mettait à s'écorcher les doigts, à se casser les ongles contre le rectangle de papier, il sentit la nécessité de l'empêcher de poursuivre sa tâche dérisoire. Il la saisit par le bras.

— « Laissez ça ! »

— « Lâchez-moi ! »

Elle se recula, comme si elle avait été touchée par quelque bête répugnante.

« Fils de Satan ! »

Frank eut une formidable envie de rire.

« Vieille belette ! »

Oui... c'était cela, pensa-t-il en éclatant de rire, une vieille belette, obstinée, têtue, sentant la poussière et la mort ; un museau de belette, des petits yeux de belette.

Il voulut la saisir par le bras, mais elle reculait toujours, elle se trouvait maintenant sur la chaussée.

— « Fils de Satan ! » répétait-elle.

Sa petite voix grêle et glapissante tintait comme une sonnette enrouée dans la chaleur et le silence.

Elle se trouvait maintenant au milieu de la route.

Au loin il y eut comme un grondement sourd, qui se rapprochait. Il l'entendit en même temps qu'elle : elle releva la tête, interrogativement, mais elle resta plantée là, toute à sa fureur de catéchumène.

Il l'appela, il voulut se précipiter vers elle... mais déjà il était trop tard.

Elle entendit le bruit du moteur, elle vit la silhouette trapue de la voiture foncer sur elle... mais elle ne bougea pas.

Et le cauchemar recommença : signal aigu et rythmé de la voiture de police, petit ballet silencieux et efficace des flics, puis le silence, la chaleur, les traces noirâtres sur la chaussée... Frank eut l'impression de reprendre le cours, interrompu, d'un rêve ancien, et de nouveau cette étrange impression que quelque chose *manquait* dans le déroulement des faits, cette gêne inexprimable, angoissante, devant une réaction anormale.

« Je vais aller voir Levasseur, » décida Frank, et cette décision lui apporta comme un début de soulagement.

*
**

Frank avait connu le professeur Levasseur à l'Université, où il était professeur de psychologie. Bien vite, des liens s'étaient établis entre lui et Frank, qui était alors son élève : Levasseur aimait en lui les brusques accès d'enthousiasme qui l'élevaient hors de lui-même, ses fureurs brusques et peut-être aussi cette mélancolie désespérée qui parfois s'emparait de Frank.

Lorsque Levasseur avait abandonné l'Université, Frank n'avait pas cessé pour autant d'aller le voir : il savait qu'il serait toujours bien accueilli par le vieillard, qu'on pouvait tout lui dire, sans qu'il fût surpris ou choqué, et bien souvent Frank revenait de chez le vieux professeur réconforté, guéri de ce désespoir stérile qui provoquait en lui de véritables inhibitions.

Le professeur Levasseur habitait à l'ouest de la ville, non loin du port interspatial.

Curieusement, alors que toute la ville s'était transformée, modernisée, alors que les énormes buildings avaient surgi du sol telle une monstrueuse et souvent admirable prolifération minérale, cette partie de la ville avait gardé son aspect provincial et vieillot. On pouvait y voir encore d'anciens hôtels particuliers aux pierres et aux toits moussus. Les rues, très étroites, étaient encore pavées comme au début du XXe siècle, aussi les voitures ne s'y aventuraient-elles plus. Les trottoirs étaient encore bordés de platanes séculaires, dont les troncs noueux et moussus dressaient leurs silhouettes insolites vers le ciel.

Le professeur Levasseur habitait au 9 de la rue des Tanneurs, un petit hôtel particulier, caché au fond d'un jardin où embaumaient les tilleuls : une vieille bâtisse de briques rouges, envahie et à demi rongée par le lierre.

C'était toujours avec une certaine émotion que Frank sonnait à la vieille porte.

Ce fut Mme Levasseur qui lui ouvrit.

— « Frank ! Quel plaisir de vous voir ! » Elle lui prit la main chaleureusement. « Venez vite ! Pierre va être heureux de vous voir. »

Elle passa devant lui, mince petite silhouette qui commençait à se

voûter. Le gravier du jardin crissait sous leurs pas, et les tilleuls, dans cette fin d'après-midi d'été, offraient au visiteur de lourdes senteurs sucrées et chaudes, comme cuites, distillées par le soleil.

— « Frank ! » La haute silhouette maigre du professeur se découpait dans l'embrasure de la porte. « Frank ! On ne te voit plus souvent ! »

Il y avait comme un léger reproche dans sa voix, et Frank se sentit rougir.

Mais lorsqu'il fut installé dans le cabinet de travail du professeur, dans un confortable fauteuil de cuir, un verre de whisky à la main, lorsqu'il eut goûté l'âpre et dure saveur de l'alcool, lorsqu'il eut senti la bonne vieille odeur de la pipe du professeur, un flot de bien-être l'envahit.

« Alors, Frank, comment vas-tu ? »

« Alors » était l'un des mots favoris du professeur ; on avait toujours l'impression de poursuivre avec lui une conversation commencée peu de temps auparavant.

— « Mal ! » dit Franck, et au moment où il prononçait ce mot, il se demanda s'il saurait expliquer au vieillard ce qui n'allait pas. Il décida tout simplement de raconter sa journée au professeur Levasseur.

Il lui raconta l'accident de voiture, sa promenade dans la rue des Affiches, le deuxième accident, tout aussi absurde que le premier.

« Elle a vu la voiture foncer sur elle, » expliqua-t-il, « et elle n'a pourtant pas bougé d'un pas ; elle l'a *vue,* elle a *entendu* le ronflement du moteur, mais c'était comme si elle n'avait rien vu, comme si elle n'avait rien entendu. »

Il revenait sans cesse sur ce point précis... il pressentait obscurément que là résidait le fond du problème.

Il lui dit aussi son profond dégoût devant l'agitation dérisoire des colleurs d'affiches ; devant la férocité des garçons crispés à leur volant, ivres de vitesse et de bruit.

Puis il se tut, et le vieillard resta un long moment sans lui répondre. Les glaçons tintaient contre la paroi des verres ; la brise chaude apportait en vagues pressées, par la fenêtre ouverte, la lourde et grisante odeur des tilleuls, en bas, dans le jardin. Frank aimait cette pièce aux boiseries sombres, dont les murs étaient couverts de livres jusqu'à mi-hauteur. Par la fenêtre ouverte, il pouvait voir de loin, dressées vers le ciel, les hautes et fines silhouettes des fusées du port sidéral.

Le bureau du professeur Levasseur était comme un pont jeté entre le passé et le présent, un pont qui permettait de passer sans heurt de la douceur austère du cabinet de travail aux immenses tremplins d'acier entrecroisés du port intersidéral.

Le professeur Levasseur rompit le silence.

— « *Le bon vieux temps,* » dit-il.

Frank fut surpris par cette exclamation.

— « Le bon vieux temps ? »

— « Oui, *le bon vieux temps !* Tu ne m'en as aucunement parlé,

mais la moindre de tes paroles exprime le regret de ce qui ne peut plus être. Notre époque te paraît stupide, folle, criminelle ; alors, tu essaies de te réfugier dans une époque idéale, qui n'est plus le présent, mais qui n'est pas non plus le passé, puisqu'il s'agit d'un passé idéalisé, donc faux. »

Il tira une bouffée de sa pipe.

« Ecoute-moi, Frank, tous les gens dont tu me parles ne symbolisent pas notre époque. Ce sont des inadaptés ; ils réagissent comme ils le peuvent, c'est-à-dire mal, parce qu'ils ne sont aucunement préparés à vivre le présent. »

— « Mais, » protesta Frank, « on ne les prépare pas à vivre dans le présent ; on les laisse réagir de façon stupide ou folle. Aucune éducation politique n'est donnée... mais on laisse les gens se taper dessus par fanatisme. »

— « Frank, qui te dit que les dirigeants sont mieux préparés que les autres à mener une vie réellement adaptée à notre temps ? Ils réagissent de façon mesquine, parce qu'ils sont mesquins ; la vérité est qu'ils ont peur ; ils tiennent à leurs places comme des rats à leur fromage. Ils préfèrent laisser ce fanatisme religieux ou politique se détruire de lui-même plutôt que de le transformer en véritable sens politique... Alors, toute cette formidable énergie, qui pourrait être constructive, se disperse en vaines bagarres, en violences absurdes. Mais cette énergie, cet enthousiasme latent existent... Un jour, ils comprendront, ils deviendront conscients de leur propre force, ils s'éveilleront réellement de leur cauchemar, ils abandonneront leurs jeux puérils, et ce jour-là... »

Frank revit les garçons vêtus de blousons sombres, leur visage rougi par l'excitation et la vitesse ; il entendit de nouveau leurs cris et leurs rires.

— « Ces petits salauds, dans leurs vieilles guimbardes, n'ont-ils rien de mieux à faire que d'écraser les gens ou de se jeter contre un mur ? C'est ça que vous appelez *énergie* ? »

— « Les adolescents sont d'éternels inadaptés, l'époque n'y est pour rien. Rappelle-toi ta jeunesse, Frank, n'aimais-tu pas foncer sur les routes, toi aussi ? Ne sentais-tu pas en toi ce trop-plein d'énergie, de force, que tu ne savais comment dépenser, dévorer en actes absurdes ? »

De chaudes bouffées de souvenirs assaillirent Frank : il revit les journées ensoleillées de sa jeunesse, les courses en moto, l'air qui lui cinglait le visage, les arbres qui semblaient danser un ballet fou au bord de la route, et les rires émoustillés des filles, leurs robes claires épanouies en corolle autour de leur corps ; il eut de nouveau dans la bouche le goût des premiers alcools. Il sentait naître en lui une étrange émotion, qu'il tenta de dominer.

— « Nous n'écrasions pas les gens, nous. »

— « Peut-être les gens se laissaient-ils alors moins facilement écraser. »

Brusquement Frank sursauta.

Il eut de nouveau devant les yeux l'image de la vieille dame aux cheveux blancs, immobile au milieu de la rue.

— « *C'est cela,* » cria-t-il, saisi par une étrange exaltation, « les gens se *laissent* écraser ; ils n'ont même plus le réflexe élémentaire de courir, de se réfugier sur le trottoir. »

Tout était clair maintenant, le malaise se dissipait peu à peu.

— « Il leur manque la *peur,* » dit le vieillard, « la peur qui protège. Ils sont comme des marmottes ; ils dorment encore. »

Un sifflement suraigu déchira brutalement le silence ; une fusée jaillit de son tremplin d'acier, laissant derrière elle un sillon de feu et de fumée. Ils suivirent tous deux du regard son admirable ascension.

« Eux ne dorment pas, » murmura le professeur. « Ils sont parfaitement, complètement éveillés ; il y en a des milliers comme eux, dans les laboratoires, dans les cliniques, dans les universités, dans les églises... »

Le sifflement se perdit dans l'espace ; ils se turent tous deux, laissant le silence reprendre possession du bureau, goûtant la quiétude de cette fin d'après-midi.

La porte s'ouvrit ; la petite silhouette voûtée de Mme Levasseur parut.

— « Naturellement, vous restez dîner avec nous, Frank ? »

— « Avec plaisir ! » dit-il.

Il se sentait maintenant très calme.

⁂

Le soir tombait ; des lueurs roses s'effilochaient dans le ciel. Le port spatial prenait des allures de fête foraine, avec ses silhouettes de fusées violemment éclairées par les projecteurs, et ses architectures de métal.

Frank marchait au milieu de la rue ; il sentait avec plaisir, à travers ses minces semelles de matière plastique, les inégalités des pavés ; il goûtait l'amorce du crépuscule. Il s'attardait dans ce quartier épargné par la fureur et le désordre, mais qui disparaîtrait un jour, par une sorte de nécessité inéluctable.

Frank entendit un grondement derrière lui.

« Une voiture ! » pensa-t-il.

Il laissa le bruit grandir, s'approcher de lui.

La voiture était maintenant à quelques mètres.

Il se mit à courir.

Joie de sentir ses jambes se mouvoir alternativement, comme deux bielles d'acier bien huilées ; joie de sentir son cœur bondir dans sa poitrine, comme un animal effarouché ; joie de sentir sa respiration se précipiter comme un feu avivé par le vent.

La voiture était maintenant tout près de lui ; il sentit son haleine brûlante, dans le dos.

Il sauta sur le trottoir, perdit l'équilibre, tomba, roula à terre, alla se heurter contre le mur d'une maison.

Il sentit le souffle d'acier de la voiture passer tout près de lui. Un peu de sang coulait de sa bouche, qu'il essuya du revers de la main. Il se releva, respira profondément deux ou trois fois, puis se remit en marche.

— « Les salauds ! » dit-il simplement, mais sans haine, avec une sorte d'allégresse légère.

Le crépuscule commençait à prendre possession de la ville ; une brise légère s'était levée. Il faisait presque frais.

Frank ouvrit sa chemise pour sentir la fraîcheur de la brise sur sa poitrine.

Il perçut en lui une force immense...



Le sens de l'histoire

par CLAUDE F. CHEINISSE

Il y a quelques mois (le 23 avril, très exactement), on a pu se demander ce que deviendrait la France sous un régime de type fasciste. Claude Cheinisse, lui, va plus loin et prend le taureau par les cornes : en quelques pages acérées, il nous montre *une France fasciste, dans un futur indéterminé mais qu'on imagine relativement proche, et qui n'est que trop évocateur d'un certain passé, encore présent dans les mémoires.* (1)



QUAND mon viso me réveille avec le premier parlé, il est zéro sept heures, natür. Comme tous les jours.

Le parlé ne montre rien de neuf. Pradet va briefer ce soir, ouverture obligatoire du viso pour dix-neuf heures, des contrôles seront inopinés. La quête pour la Fondation Pradet contre l'Allergie a produit hier cinq cent quatre mille lourds. Le Collège d'Etudes Politiques Pradetiennes a été inauguré par Madame Pradet et le Compagnon Délégué à l'Education Politique des Masses.

Du quotidien, quoi.

Le ticket XA de la carte denrées-diverses donne droit cette semaine à cent grammes de chocovo. La I. G. Farben annonce que son nouveau beurre de houille va sortir du stade exp et passer à la consommation. Le plus gros de la crise alimentaire est passé, l'Europe va pouvoir manger à sa faim et plus qu'à sa faim, on s'en mettra tous jusque-là, bref on peut commencer à imaginer le moment où on pourra parler de voir à supprimer les cartes d'alimentation. Vive Pradet.

Bien sûr. Affirmatif.

Pradet, dans son Edito de Fransoir, a écrit hier : « Haut les cœurs, compagnons, serrons les coudes, encore un effort et ça vient, l'Europe est construite pour mille ans. »

D'accord. Je me lève. Le parlé continue.

Le Compagnon délégué à l'Energie et au Travail déclare qu'avec l'inauguration du barrage Pradet sur le Rhône, on entrera dans une ère de prospérité énergétique et sociale : on pourra envisager d'augmenter de dix pour cent le quotum-courant du consommateur.

Tout va bien. J'empoigne mon raseur et m'installe devant la glace. Le matin, je n'ai pas le temps de me vibrer. Le parlé cause toujours.

---

(1) Du même auteur : « *Juliette* » (n° 62 de « *Fiction* »).

Le dernier délai pour l'autorisation annuelle de travail des citoyens sans-parti tombe demain soir. Les contrevenants seront rééduqués par le travail manuel.

Le raseur me tombe des mains. J'étais sûr d'avoir encore huit jours. Négatif.

Il est encore temps, mais il me manque des pièces : faudra faire vite. J'éteins le viso, ce n'est plus une heure obligatoire à partir de la fin du parlé et ce n'est pas la peine d'augmenter mon quotum ; je ne dois pas être loin du maximum ce mois-ci entre le viso, le raseur, l'audio et le vibro. Et il est bon de consommer un peu moins que le quotum, pour faire don du super à Pradet : conscience sociale.

Je me prépare vite vite un vinyljus, me brûle en l'avalant, et je file au bureau.

Je pointe à zéro sept quarante-deux : trois minutes d'avance, je vais essayer ce mois-ci de donner deux heures à Pradet. Si bien sûr d'ici la fin du mois je ne suis pas dans un Camp de Rééducation.

Pour les démarches, il va me falloir au moins deux heures de permission, à compenser plus tard. Si je suis touours là. Dans l'escalier, je croise mon Chef. Il est du Parti, lui. Je lance un « Vive Pradet » vibrant, c'est difficile de trouver le ton juste, sincère et énergique, viril, pas forcé. Lui, il le dit natür. Il semble de bonne humeur, me demande si j'ai versé à la quête Pradet contre l'Allergie. Je lui sors mon reçu : dix lourds. Il me fait un sourire et me dit que pour un sans-parti j'ai de la conscience sociale comme ça. Alors je lui parle des deux heures volontaires pour Pradet. Il est très content. Affirmatif. Puis des deux heures de permission pour les démarches nécessaires à ma demande annuelle d'autorisation de travail. C'était bien amené. Accordé. Je n'ai qu'à lui porter la demande en trois exemplaires et le carnet à souches, il signera. Vive Pradet, Chef !

Seulement je ne dois pas m'imaginer, parce que le Chef a été gentil avec moi aujourd'hui, que j'ai déjà sur mon blouson le petit insigne doré avec la croix et les éclairs. En continuant à zéler au maximum, j'en ai encore pour cinq ans au moins à faire mes preuves avant de pouvoir entrer au Parti comme postulant. Si j'avais eu plus de sens de l'histoire, j'y entrais comme je voulais avant la Grande Révolution de Pradet : ils prenaient tout le monde, à cette époque là. Et maintenant je serais Compagnon. Pas de carte d'alimentation, pas besoin d'autorisation annuelle de travail... des magasins du Parti, des restaurants, un passeport permanent, peut-être même une auto... Et je serais au moins Chef : de bureau, natür, tout de même pas encore de division.

J'arrive au bureau. Mes trois sous-employées sont là et minaudent : « Vive Pradet ! Bonne journée, Monsieur ! » J'en envoie une chercher les trois imprimés et le carnet à souches, et je remplis ma demande de permission. Il n'y a que douze réponses à donner, c'est un modèle

intérieur qui ne quitte pas le Ministère. On m'y demande, natür, ce que je pense de la Révolution de Pradet, si je suis plus heureux qu'avant (affirmatif), si j'ai des amis, parents ou relations contre-révolutionnaires (négatif), si tous mes ancêtres appartiennent à la Race (affirmatif). La routine, en somme.

Le Chef donne deux coups de tampon et une signature sur chaque exemplaire de la demande, trois coups de tampon et deux signatures sur la souche et la contre-souche, un coup de tampon et une signature sur la permission, et me la tend. Je la reçois au garde-à-vous, en criant : « Vive Pradet ! » Pourquoi cette soudaine défiance dans le regard du Chef ? J'ai dû forcer sur l'enthousiasme viril. Note : essayer la prochaine fois d'y mettre un peu de natür, un rien de souplesse et de laisser-aller.

Je descends, fais viser ma permission par le portier. Dans la rue, on crie la deux de Fransoir : « PRADET : BRIEF CE SOIR ». J'y vais de mon demi-lourd et je l'achète, natür. Dans la troisième page de comics en couleurs commence aujourd'hui une nouvelle série : « Le Rire » du Compagnon Bergson, en bandes dessinées. Deux pages de sports, comme d'habitude, trois de petites annonces, celle du Parti, et la Une, presque toute consacrée au Brief de ce soir.

Au Ministère des Origines et de la Pureté de la Race, on me fait remplir à l'entrée le questionnaire habituel. Affirmatif : j'aime bien Pradet et son régime. Négatif : je ne connais pas de contre-révolutionnaires. Objet de la visite : demande de certificat de pureté de Race en vue du renouvellemenu annuel de la Carte d'Autorisation de Travail. Le portier me prend ma carte d'identité, natür, l'épingle au questionnaire rempli, m'envoie au guichet seize y rejoindre une queue de neuf personnes. J'ai de la chance, c'est une heure creuse, il est difficile d'avoir une permission le matin.

Quand mon tour arrive, j'ai fini Fransoir. Le préposé lit mon questionnaire, détache ma carte d'identité, me compare à la photo, phone aux archives, me dit de revenir après-demain. Je lui explique que c'est urgent et que demain dernier délai pour... il me répond qu'ils disent tous la même chose et que je manque de conscience sociale, et il me rend ma carte d'identité.

J'ai compris. Je glisse un dix-lourds entre les deux volets de la carte et je la lui tends. Trois minutes après (Vive Pradet !) ma Race est certifiée pure depuis trois générations. Avec la nouvelle Machine électronique qui sera inaugurée pour la prochaine Autorisation annuelle, les Archives pourront remonter à six générations — pourvu que mes soixante-quatre ancêtres soient de Race pure...

Maintenant, il faut que je file vite vite au Ministère de la Justice et de la Conscience Sociale. Portier. Imprimé. Carte d'Identité. Guichet vingt-quatre troisième étage pour le Casier Judiciaire : deux lourds

vingt-cinq pour l'enregistrement et dix pour l'avoir tout de suite. Nouvel imprimé. Carte d'Identité. Bureau sept quatrième étage pour l'examen de conscience sociale.

L'examinateur est un petit bonhomme gras. Du Parti, natür. Il n'a pas l'air commode et me demande si j'ai lu « La Révolution et ses Conséquences Sociales » de Pradet. Affirmatif, bien sûr. Si je peux lui expliquer la position de Pradet sur les motivations objectives de la Conscience Sociale. Affirmatif. Je suis bien tombé, j'ai relu ce chapitre il y a quinze jours. Pendant que j'explique, je suis interrompu quatre fois de suite par des coups de phone de Compagnons qui recommandent un de leurs protégés sans-parti. Si tout va bien, d'ici deux trois ans je pourrai moi aussi me faire pistonner par mon Chef. Les quatre fois, cela marche tout seul, l'examinateur dit simplement que c'est d'accord. J'arrive quand même à finir mon exposé, mais le Compagnon n'a pas dû m'entendre complètement, il me fait reprendre des points que j'ai traités correctement. Positif. Il a l'air content. Il tamponne et signe mon certificat d'examen de conscience sociale, et le garde entre les mains en me disant qu'il est Commissaire du Groupe Pradet de lutte contre l'Allergie.

Il est du Parti : je ne peux pas lui donner moins de cent lourds. Mais il est réglo : quand je lui montre mon reçu de la quête d'hier, il me rend dix lourds. Vive Pradet.

A la sortie, certificat en poche, contrôle : deux flics, trois chemises vertes du Parti, et deux types en civil visiblement de l'Europol. Carte d'identité. Pendant le contrôle, une des chemises vertes me tape de dix lourds pour les œuvres de reclassement social du Parti.

Ensuite, j'ai juste le temps de snacker avant de retourner au bureau. Le snack me coûte cinq lourds, deux tickets de pain, un de viande, et un ticket ZB de denrées-diverses. A la sortie, deux costauds du Parti demandent aux bons citoyens leur ticket XA pour les enfants des colonies de vacances. Dans le ruisseau, saigne et se plaint un imbécile qui avait déjà acheté et mangé les cent grammes de chocovo auxquels le ticket donnait droit depuis ce matin. Pauvre idiot, il aurait bien dû le savoir. Je donne mon ticket avec enthousiasme, natür. Vive Pradet.

Je sors. Sur le trottoir, je ne puis m'empêcher de murmurer : « Quel emmerdeur, Pradet... » Une main se pose sur mon épaule. Ça y est, j'y ai droit, c'est l'Europol ou la Polipo, natür. Je serai ce soir dans un Camp. Non : le type me chuchote : « Tu es fou, Camarade ! Tu vas te faire coincer ! » Je lui dis que je ne comprends pas. C'est peut-être un Provoc. Il me demande si je suis des leurs. Négatif. Puis si je n'en ai pas marre du régime. Silence prudent. Il me glisse alors qu'il n'est pas un Provoc, mais un militant du Parti de la Liberté, que je n'ai qu'à être à vingt et une trente devant le tableau des résultats sportifs à Fransoir, et à suivre de loin le type qui aura un plexicoat gris, deux numéros de Fransoir sous le bras, et qui dira à la cantonade qu'il a

acheté pour trois cents lourds de Bons de l'Economie Planifiée. Puis mon bonhomme saute dans un trolley qui démarre.

Je rentre au bureau, très ému. C'est vrai que j'en ai marre de Pradet. C'est vrai que cela me déplaît de consacrer la moitié de mon traitement aux quêtes du Parti et aux contributions volontaires. C'est vrai qu'il y a six ans — depuis la révolution de Pradet — que je n'ai jamais mangé de chocolat. Six ans que pour partir en week-end à cent kilomètres de chez moi, j'ai besoin d'un passeport visé au départ et à l'arrivée. Six fois que je demande une autorisation annuelle de travail. Six ans que je passe mes dix jours de congé dans un camp d'Aide Sociale Volontaire, à remuer de la terre le jour et à entendre des sermons le soir. Six ans que je ne peux plus lire que des comics ou « La Révolution et ses Conséquences Sociales ». Six ans que la seule vue d'une chemise verte déclenche le réflexe : « Vive Pradet ! »

J'en ai marre. S'il y a quelque part des gens qui luttent pour la Liberté, le Chocolat, les Vacances, le Nescafé, le livre de poche, le droit de couper le viso quand on veut et la pêche à la ligne, eh bien, j'en suis !

Sur les talons de l'homme en plexicoat, je descends un escalier obscur. La journée a passé très vite. Le Brief de Pradet a duré une heure. J'ai été inopiné par un contrôle : heureusement, mon viso marchait et j'étais devant.

A la porte de la cave, deux types en combinaison de travail me demandent, en s'excusant, ma carte d'identité : « Tu comprends, Camarade, il faut dépister les Provocs. » Puis ils me fouillent. Positif : je peux entrer.

Au moment où j'entre, cinquante hommes, le poing tendu, en saluent un autre en criant : « Vive Gomez ! »



Vision de l'Eden

(The sight of Eden)

par HOWARD FAST

La science-fiction pour Howard Fast est un tremplin et un prétexte. On peut être enclin à se méfier des écrivains porteurs de messages. Avouons pourtant que celui de Fast, qui concerne une certaine vision de l'homme, a un sens qui ne peut laisser indifférent. On en jugera une nouvelle fois avec la présente nouvelle (1).



ILS étaient en orbite, leur voyage prenait fin. Ils avaient traversé le vide, sauté toutes les distances du temps et de l'imagination, franchi l'infranchissable et connu les sept feux de l'enfer. Ils étaient encore sains d'esprit, bien qu'ayant frôlé les frontières de toutes les folies. Ils pouvaient sourire, bien qu'ayant connu tous les abîmes de la douleur morale et de la dépression proche du suicide. Et ils étaient en vie, bien qu'ayant défié toutes les variétés de mort que l'espace illimité peut inventer.

Ils avaient passé par des peurs et des terreurs indescriptibles, et ils étaient maintenant capables de les évoquer. Ils étaient sept, trois femmes et quatre hommes, qui avaient été enfermés dans cet astronef pendant cinq années interminables. Ils étaient à un nombre incalculable d'années-lumière de la Terre ; ils avaient conduit leur navire à travers les étranges courbures et les surprises de l'espace, ils avaient opéré des ravages dans tous les calculs et toute la géométrie des hommes, et s'étaient élancés à travers le vide jusque là où les étoiles sont concentrées comme des grappes de raisin sur des vignes d'automne. Ils avaient accompli le but qu'ils s'étaient fixé, que personne des habitants de la Terre n'avait atteint avant eux. Et maintenant ils étaient silencieusement en orbite autour d'une planète aussi bleue, aussi verte et aussi charmante que celle qu'ils avaient laissée derrière eux.

Cela donnait à penser et c'était un sujet d'orgueil. Cela leur donnait une sensation d'eux-mêmes qui était unique en son genre. Cela les faisait s'entre-regarder d'une façon particulière, dans le carré où ils étaient assis. Ils avaient réussi !

Aussi, tous les mots que l'on pouvait prononcer étaient-ils superflus ;

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le nœud* » (n° 70) ; « *Ad vitam æternam* » (n° 72) ; « *Aux Produits Martiens* » (n° 75) ; « *Les premiers hommes* » (n° 84) ; « *Caton le Martien* » (n° 88).

pendant cinq ans, tous les mots avaient été dits, toutes les réactions avaient été enregistrées, toutes les larmes avaient été versées. Il ne restait plus maintenant que ce fait : la planète au-dessous d'eux, baignée de soleil, balayée d'air, lacée de rivières, de lacs et de lagunes. C'était la preuve de l'univers, tout ce pour quoi ils avaient risqué leur vie et leur raison — la preuve que la vie n'était pas limitée à la Terre et au Système Solaire, mais faisait partie de la logique de l'univers. Cette preuve, c'était cette planète un peu plus grande que la Terre, d'une densité peut-être un peu plus faible, à l'atmosphère respirable basée sur le cycle azote-oxygène, bien irriguée et possédant une végétation abondante. Sa révolution sur son axe était de trente heures ; son année, selon leurs calculs approximatifs, était de quatre cent quinze jours. Son soleil était du type solaire, d'un peu plus de 1.450.000 kilomètres de diamètre, et présentement éloigné de 180 millions de kilomètres de la planète qu'il réchauffait. Il y avait onze autres planètes dans le système ; mais il fallait commencer par celle-ci, les dix autres pouvaient attendre.

Leur propre temps orbital était de cinq heures seize minutes, et depuis qu'ils étaient entrés en orbite pour étudier la planète, leur astronef avait fait neuf révolutions. C'était leur dernière réunion dans le carré pour échanger les points de vue. Elle devait être brève ; ensuite ils descendraient.

⁂

Briggs, le pilote et le capitaine tout autant que chacun était capitaine sur l'astronef, regarda tout le monde et dit : « Il ne nous reste plus grand chose à dire, à moins que quelqu'un ait une raison de ne pas descendre ? »

— « Toutes les raisons, » dit Frances Rhodes, la femme médecin. « Les parasites, les microbes, les virus, les radiations — et aucune de ces raisons n'est valable. » Elle sourit — elle était ravissante, comme ils l'étaient tous dans le rayonnement de leur exploit. « Nous descendrions s'ils avaient la peste, n'est-ce pas ? »

Ils seraient descendus même s'il y avait eu de la lave en fusion sous eux, parce qu'ils avaient supporté tout ce qu'il est possible de supporter en fait de claustration et avaient éprouvé le vide de l'espace jusqu'à la limite de la raison humaine.

— « Je n'ai pas peur des insectes, » dit Carrington, l'agronome. « Les maladies ne viennent pas d'eux. Les radiations non plus ne m'inquiètent pas. C'est autre chose. »

Gene Ling, pilote en second et Prix Nobel acquiesça de la tête. C'était une Eurasienne mince et fine, native de San Francisco. « Oui, autre chose. Il n'y a pas d'océans. »

— « Ni de déserts, » dit Carrington.

— « Pas de lumière dans les villes, la nuit, » dit Gluckman l'ingénieur.

— « Si ce sont des villes, » dit McCaffery, le navigateur.

— « Les nuits sont éclairées par les étoiles, » remarqua Briggs. « Peut-être dorment-ils la nuit. Ça doit être autre chose. Pourquoi oublions-nous à quel point cela doit être différent ? »

— « Ils doivent nous voir, » dit Laura Shawn, la biologiste. « Pourquoi ne nous appellent-ils pas, ne nous font-ils pas de signaux, ne montent-ils pas jusqu'à nous ? »

— « Qui ça, ils ? »

— « Au télescope, ça ressemble au royaume des fées, » dit timidement Phillips le deuxième mécanicien. « Je n'aime pas ça. »

— « Où avez-vous passé votre enfance, Phillips ? »

— « Je n'aime pas ça. »

— « Des armes ? » s'enquit Gluckman.

— « Je suppose, » dit Briggs avec gêne. « Des armes blanches en tout cas. »

— « Au royaume des fées ? » dit Laura Shawn en souriant.

Mais ce n'était ni aussi facile ni aussi agréable que ça en avait l'air, et si les choses continuaient ainsi, Briggs s'en rendit compte, cela pouvait dégénérer en panique. Ils n'avaient qu'une mince prise sur le réel, et la réunion, qui traînait en longueur, ne rimait à rien.

— « Nous descendons maintenant, » dit Briggs. « Rejoignez vos postes. »

Ils se sentirent soulagés et ne voulurent plus en parler. Ils gagnèrent leurs postes et l'astronef se laissa glisser sur son support électro-magnétique jusqu'à ce qu'il se fixât ur ses tenseurs antigravitationnels, à trente centimètres au-dessus de la surface de la planète. Alors ils ouvrirent les sas et sortirent.

***

L'air était doux comme du miel. Au soleil il faisait très bon, et à l'ombre il y avait vingt et un degrés. Ils avaient atterri sur une vaste prairie, deux cent cinquante hectares de prairie où l'herbe verte était coupée à deux centimètres et demi de hauteur, mais quand ils l'examinèrent, ils s'aperçurent qu'elle se repliait sur elle-même, se contrôlait et se conditionnait elle-même. Serpentant paresseusement à travers la prairie, une petite rivière allait son chemin, et ses rives étaient bordées de millions de fleurs rouges, bleues, jaunes et de toutes les couleurs. Des abeilles bourdonnaient parmi les fleurs qui remplissaient l'air de leur parfum, et ici et là dans la prairie, se trouvait un arbre lourd de fruits bleus ou dorés. A environ un kilomètre en aval, un pont translucide tendait son arche gracieuse.

Ils avaient passé cinq ans dans l'astronef ; aussi, tout d'abord, ne firent-ils que rester debout, à regarder autour d'eux et à respirer l'air. Puis quelques-uns d'entre eux s'assirent sur l'herbe. Tous pleurèrent un peu ; il fallait s'y attendre. S'ils avaient eu à faire face au danger ou à l'horreur ou à l'incroyable, leur réaction aurait été différente. Ce qui

les faisait pleurer, c'était cette beauté et cette paix presque insupportables. Après avoir pleuré, ils se sentirent mieux, mais la plupart s'étendirent sur l'herbe et écoutèrent la douce brise. Personne ne dit rien, car personne n'avait envie de rien dire. Une demi-heure passa, et Briggs déclara :

— « Nous ne pouvons pas nous contenter de rester ici. »

— « Pourquoi pas ? » demanda Laura Shawn.

Tous pensaient, et Briggs tout comme eux, que c'était un rêve ou une illusion ou qu'ils étaient morts. C'était une bulle qui allait exploser, pensaient-ils ; et Briggs dit :

— « Gluckman et Phillips, allez dans le navire et suivez-nous ! »

Alors les cinq autres partirent à pied, suivis par le grand astronef luisant qui glissait sur sa trame magnétique. Ils arrivèrent au pont translucide qui paraissait être fait en dentelle de cristal, et ils traversèrent la rivière. Un petit chemin, ou sentier, plein de lumière chatoyante et de couleur, menait à une colline basse qu'il franchissait. De l'autre côté de la colline, il y avait un jardin, et au milieu de ce jardin un bâtiment qui était comme un château au royaume des fées.

A mesure que, sous la conduite de Briggs, ils avançaient le long du sentier en lacets, le jardin semblait ouvrir d'innombrables bras de ravissement et d'émerveillement. Des fontaines s'y trouvaient. De l'une jaillissait de l'eau dorée, d'une autre de l'eau rose, d'une troisième, de l'eau verte, d'une quatrième un arc-en-ciel de couleurs — et il y avait des centaines de fontaines, ornées de bambins dansants et riants sculptés dans des pierres aux tons aussi différents qu'il y avait de nuances d'eaux. Il y avait des coins et des recoins pleins d'enchantements secrets. Il y avait, pour se reposer, des bancs qui étaient des merveilles de beauté et de confort. Il y avait des haies vertes, jaunes et bleues. Il y avait des lits de fleurs et de beaux oiseaux audacieux, et des fontaines d'eau à boire, pour étancher la soif des usagers du jardin.

Gene Ling se pencha pour boire à l'une d'elles. Ils la regardèrent faire, mais ne tentèrent pas de l'en empêcher.

— « C'est de l'eau, » dit-elle. « Pure comme une source. »

Alors ils burent tous. Ça leur était égal. Leurs défenses s'effondraient trop vite.

Gluckman vint garer l'astronef devant le bâtiment, et tous les sept entrèrent dans celui-ci. Comme ils entraient, une musique s'éleva et ils s'arrêtèrent, inquiets.

— « C'est automatique, » devina McCaffery. « Relais ou cellule photo-électrique. »

Leur sursaut momentané ne put résister à la musique — un flot de sons vibrants, remplis d'accents de bienvenue, de confiance et de joie pure — qui les remplit d'une sensation d'innocence et de pureté. Où qu'ils allassent dans le bâtiment, la musique les accompagnait. Ils entrèrent dans une salle de concert assez grande pour contenir mille personnes, mais vide, tapissée d'un grand écran argenté à une extrémité.

Ils errèrent le long de couloirs vides, décorés de peintures murales colorées et pleines de maîtrise, représentant des enfants nus en train de jouer. Ils visitèrent des chambres pleines de lits où la musique leur donna aussitôt envie de dormir, et il y avait d'autres pièces, salles à manger, salles de jeu, salles de classe — toutes reconnaissables et toutes différentes. Dans chaque cas, ils avaient la sensation que c'était ainsi que cela devait être, et dans chaque cas, les souvenirs terrestres qui leurs servaient de points de comparaisons devenaient grossiers et laids. Ils sortirent et retournèrent à l'astronef.



Ses hublots de visibilité ouverts, l'astronef se déplaçait à la surface de la planète, à une trentaine de mètres du sol. Ils virent des jardins aussi beaux et même plus beaux que celui qu'ils avaient visité. Ils virent des forêts d'arbres vieux et magnifiques, aux sentiers colorés. Ils virent d'imposants amphithéâtres où cent mille personnes auraient pu s'asseoir, et ils en virent de plus petits. Des bâtiments de verre et d'albâtre, de pierre rose et de pierre violette, de cristal vert. Ils virent des groupes de bâtiments qui leur rappelèrent l'Acropole de l'Athènes antique, si toutefois les Athéniens avaient eu un millénaire de plus pour travailler à l'accomplissement de quelque ultime beauté. Ils virent des lacs où des bateaux étaient amarrés dans des bassins, prês à servir, mais c'étaient de petits bateaux de plaisance. Ils virent des pavillons de bains — ou ce qu'ils prirent pour tels — des terrains de jeu, des charmilles, des tonnelles, tous les ouvrages de beauté et de charme qu'ils eussent jamais imaginés et mille autres qu'ils n'avaient jamais imaginés.

Mais nulle part ils ne virent un homme, une femme ou un enfant.



Après la tombée du jour, leur dîner terminé, ils s'assirent et bavardèrent. Leur conversation tourna en rond, ils étaient pleins d'appréhension et de conjectures. Ils étaient allés trop loin ; l'espace les avait enveloppés, et bien que leur astronef fût suspendu à trois cents mètres en l'air au-dessus d'une planète aussi grande que la Terre, ils crurent avoir franchi les limites du néant.

— « Imaginez une seconde, » dit Carrington, « que tous nos rêves aient pris forme. »

— « Tous les souvenirs et les souhaits de nos enfances, » dit Frances Rhodes.

— « Pris forme, » répéta Carrington. « Qui sait en quoi consiste la texture de l'espace et quels sont ses pouvoirs ? »

— « Ses pouvoirs sont étranges, » convint Gene Ling, la femme médecin.

— « Ou ce qu'est la pensée, » insista Carrington. « Une planète

comme celle-ci, c'est un royaume des fées — c'est la substance des rêves — de tous les rêves que nous avons emportés avec nous, toutes nos nostalgies et tous nos désirs et cette planète est modelée sur nos pensées. »

— « Qui est-ce qui a dit : nous ferons un jardin de la terre ? »

— « Oh ! je ne coupe pas dans tout ça, » dit Briggs, plus rudement qu'il n'était nécessaire, parce qu'il se sentait attiré par la folie de leurs théories. « Je ne marche pas une seconde ! C'est du galimatias métaphysique, et vous vous y complaisez tous. On ne construit pas une planète par la pensée. »

— « Qu'en savez-vous ? » demanda rêveusement Laura Shawn.

— « Ce que j'en sais ? Je le sais. Je connais la substance des rêves et la substance de la matière, et ce ne sont pas les mêmes ! »

— « Et si nous attrapons une courbe de l'espace et passons de demain à hier — est-ce réel ? » demanda Gene Ling.

— « Cette planète est réelle, » insista Briggs.

— « Sans habitants ? »

— « Ni villes ? »

— « Et l'industrie ? On ne construit pas des palais avec de l'air, Briggs. Où est l'industrie ? »

— « Qui s'occupe des cultures ? » dit Carrington, l'agronome, qui se cassait la tête sur ce problème. « Qui entretient un million de massifs de fleurs ? Qui engraisse le sol ? Qui plante ? Qui taille les haies ? »

— « Et qui peint des enfants terrestres sur les murs ? Et qui taille les statues d'enfants terrestres ? »

— « Pourquoi seraient-ils des enfants terrestres ? » dit Briggs lentement et avec entêtement. « Pourquoi l'homme serait-il un phénomène uniquement terrestre ? Un accident concernant une planète sur un milliard ? Le soleil est-il un accident ? »

Carrington dit : « Je pourrais jurer sur tout ce que nous avons de plus sacré que ces massifs de fleurs ont été entretenus pas plus tard qu'hier. Où sont les gens aujourd'hui ? »

— « Si aujourd'hui existe... »

— « Ça suffit, » coupa brutalement Briggs. « Nous n'avons vu qu'un tout petit coin de ce monde. Demain nous en verrons davantage. Huit heures de sommeil ne feront de mal à aucun d'entre nous, et peut-être cela balaiera-t-il un peu les toiles d'araignées métaphysiques. »

Le lendemain arriva et l'astronef, à trois cents mètres d'altitude, les emmena à travers la planète à une vitesse de croisière de huit cents kilomètres-heure. Ils s'assirent devant les hublots d'observation et contemplèrent des jardins et des lacs, des rivières ondulantes et des palais. Ils la contemplèrent, cette beauté radieuse, jusqu'à ce que son abondance luxuriante devînt intolérable, puis ce fut le coucher du soleil. Mais ils ne virent personne. Ce monde était vide.

Cette nuit-là, ils bavardèrent de nouveau ; et quand ils eurent

bavardé jusqu'aux confins de la folie, Briggs leur ordonna de se taire et de dormir. Mais il se rendait compte qu'il était lui-même au bord de la folie.

Le troisième jour, l'astronef vint se poser au bord d'un lac dont les rives étaient parsemées de maisons d'agrément et de lieux de rêve. Ils ne trouvaient pas d'autres mots pour désigner ces constructions. Phillips et Gluckman restèrent au navire ; Briggs conduisit les autres à un bassin qui paraissait sculpté dans de l'albâtre, et il choisit un bateau amarré là, qui était assez grand pour les contenir tous. Comme ils prenaient place à bord, l'étrange musique lancinante de la planète sortit du bateau, balayant leurs soucis et leurs craintes, et Briggs vit qu'ils souriaient à quelque plénitude intérieure.

— « Nous pourrions rester ici, » fit paresseusement Laura Shawn.

Briggs comprit ce qu'elle voulait dire. Cinq années dans l'astronef avaient révélé tous leurs secrets, tous leurs souvenirs. Laura Shawn était un produit de la pauvreté, du malheur et finalement du divorce. Ses triomphes scientifiques avaient laissé derrière elle un chapelet d'échecs affectifs. Elle n'avait jamais été heureuse auparavant, et Briggs se demanda si aucun d'eux l'avait jamais été. Cependant ils étaient heureux maintenant — y compris lui-même, en dépit de sa lutte pour conserver au fond de soi une forteresse de scepticisme et de doute raisonnable. Le doute était une malédiction ici.

Le bateau possédait un gouvernail et une manette de propulsion. Il n'y avait pas trace d'hélice ; le bateau glissait sur l'eau par sa propre force interne ; mais ce fait n'était pas inquétant puisque leur propre astronef voguait sur les ondes de magnétisme et d'énergie qui emplissent l'univers. Cette planète était-elle plus merveilleuse ou plus étrange que le lacis des forces qui tiennent l'univers ? Et si jamais une explication était fournie, Briggs était certain qu'elle serait simple et même évidente.

Cependant il conduisait le bateau à travers le lac, et quand ils longèrent le rivage, un bâtiment après l'autre les accueillait en musique et les invitait à participer au plaisir particulier qu'il dispensait. Il enfila un canal bordé de grands arbres fleuris et parvint dans un autre lac dont l'eau était si pure qu'ils voyaient tous les rochers dorés, rouges et pourpres du fond, et ici et là des poissons dorés et argentés nageant ou détalant brusquement. Puis ils pénétrèrent dans une rivière serpentante, tranquille, charmante et bucolique — et lorsqu'ils eurent parcouru environ quinze cents mètres de son cours, ils virent l'homme.

Il se tenait sur un quai de pierre rose et translucide entouré d'un cercle de bancs ouvragés, et il leur fit un geste de la main d'un air de quasi-indifférence. « Est-il aussi une création de notre esprit ? » demanda Briggs d'un ton caustique en pilotant le bateau vers le bassin. Ils voguèrent jusqu'au débarcadère et l'homme les aida à sortir du bateau et à prendre pied sur les marches d'accès au quai. C'était un homme grand et bien bâti, aimable et souriant ; ses cheveux bruns étaient coupés dans le style des pages des anciennes époques de la

Terre. Il paraissait d'un âge moyen indéterminé et il portait une robe d'un étoffe bleu clair, ceinturée à la taille.

— « Je vous prie d'être mes hôtes, mettez-vous à votre aise, » leur dit-il d'une voix chaude et bien timbrée, en un anglais très pur. « Je suis désolé de ces trois jours d'égarement pour vous, mais j'avais des choses à faire. Si vous voulez vous asseoir ici, nous pourrons nous détendre un moment et parler de certains de nos problèmes communs. »

Ses quatre compagnons restant sans voix, Briggs ne put qu'articuler : « Ça alors, c'est à n'en pas croire ses oreilles ! »

***

— « Appelez-moi Smith, » dit l'homme. « Je ne possède pas de nom au sens où vous l'entendez. Smith sera plus facile pour vous. Non, vous ne rêvez pas. Je suis réel. Vous êtes réels. Cet endroit est réel. Il n'y a rien à craindre, croyez-moi. Asseyez-vous donc. »

Ils s'assirent sur les bancs translucides. Il répondit à la question qu'ils se posaient mentalement :

« Non, je ne suis pas un Homme de la Terre. Seulement un homme. »

— « Alors vous lisez dans nos pensées ? » se demanda Frances Rhodes, sans dire un mot.

— « Je lis dans vos pensées, » convint Smith. « C'est une des raisons pour lesquelles je parle si facilement votre langue. »

— « Et l'autre raison ? » pensa McCaffery.

— « Nous avons écouté vos signaux radio pendant de nombreuses années — de très nombreuses années. J'étudie l'anglais. »

— « Et cette planète ? » chuchota Briggs. « Vivez-vous seul ici ? »

— « Personne ne vit ici, » dit Smith en souriant, « excepté les gardiens. Et lorsque nous avons appris que vous alliez atterrir, nous leur avons demandé de s'en aller provisoirement. »

— « Au nom du Ciel, » s'écria Carrington, « quel est cet endroit ? »

— « Simplement ce qu'il paraît être. » Smith sourit et hocha la tête. « Il n'y a pas de mystère, croyez-moi. Qu'est-ce qu'il paraît être ? »

— « Un jardin, » dit lentement Laura Shawn, « le jardin de tous mes rêves. »

— « Alors vous rêvez bien, Miss Shawn, » reprit Smith. « Vous avez des endroits comme celui-ci sur votre planète — des parcs, des terrains de jeux. Ceci est un parc, un terrain de jeux pour les enfants. C'est pourquoi personne n'y habite. C'est un endroit où les enfants viennent jouer et s'instruire un peu sur la vie et la beauté — voyez-vous, dans notre culture, ces deux choses ne sont pas séparées. »

— « Quels enfants ? »

— « Les enfants de la galaxie, » dit Smith en levant une main vers le ciel. « Il y a un grand nombre d'enfants — un grand nombre de terrains de jeux et de parcs semblables à celui-ci. Aujourd'hui il est

vide ; demain il y aura cinq millions d'enfants — ils vont et viennent, comme ils le font dans vos propres parcs... »

— « Nos propres parcs, » pensa Briggs avec amertume.

— « Non, je ne me moque pas, Pilote Briggs. J'essaie de répondre à vos questions et à vos pensées — et de relier ces choses avec ce que vous connaissez et comprenez. »

— « Voulez-vous dire que la galaxie est habitée... par des hommes ? » demanda Briggs.

— « Et pourquoi pas par des hommes ? Croyez-vous vraiment que l'homme est un accident arrivé à une planète sur un milliard ? Partout où il y a de la vie, l'homme arrive à son heure — et il vit actuellement sur plus d'un demi-million de planètes, dans notre seule galaxie. Et il crée des endroits comme celui-ci pour ses enfants. »

— « Et vous, qui êtes-vous ? » dit Carrington. « Pourquoi êtes-vous tout seul ici ? »

— « En quels termes me décririez-vous ? » s'interrogea Smith. « Nous n'avons pas ce que vous appelez gouvernement. Nous n'avons pas de nations. Je pourrais dire de moi que je suis un administrateur — nous en avons un assez grand nombre. Et l'on m'a envoyé ici pour vous accueillir et vous parler. Il y a longtemps que nous vous observons, que nous vous suivons — oui, il y a longtemps que nous observons la Terre aussi. »

— « Parlez-nous... » dit doucement Frances Rhodes.

— « Oui. »

— « De quoi ? » demanda Briggs.

— « De votre maladie, » répondit tristement Smith.

Une heure s'était écoulée. Ils étaient assis en silence, ils regardaient Smith, et il les regardait ; enfin Briggs dit :

— « Pour l'amour du Ciel, n'ayez pas pitié de nous. Nous ne voulons pas de pitié — pas plus de la vôtre que de celle de quelque autre race de surhommes. »

— « Ce n'est pas de la pitié, » leur dit Smith. « Nous ne connaissons pas la pitié — cela fait partie de vous, pas de nous. Le mot tristesse conviendrait mieux. »

— « Epargnez-nous aussi cela, » dit Gene Ling.

Carrington se refusa à se laisser déranger dans son propre raisonnement par la rage ou l'impatience. Il se sentit poussé à prouver à Smith qu'il était capable de raisonner sans passion et il dit calmement et fermement :

— « Voyez-vous, Smith, vous nous demandez beaucoup lorsque vous nous demandez d'admettre notre propre folie. Vous avez remarqué, avec beaucoup de justesse à mon avis, que nous étions égocentriques et antiscientifiques dans notre croyance que l'homme était limité par la nature à une seule planète obscure aux confins de la galaxie. Je tiens qu'il est aussi peu scientifique de votre part de maintenir que, de toutes les races humaines sur toutes les planètes, seuls les habitants

de la Terre sont des malade mentaux, des instables émotionnels — oui, des fous, le mot que vous avez été assez bon de ne pas employer... »

— « Carrington, vous perdez votre temps, » dit Briggs avec aigreur. « Il lit nos pensées — il les lit toutes. »

— « Ce qui ne change rien à mes arguments, » dit Carrington à Smith. « Vous parlez de nos guerres, de l'histoire de nos massacres collectifs, de notre usage d'armes atomiques, de notre passé de meurtres et de destruction réciproque — mais ce sont les particularités et les erreurs prodigues inhérentes à notre développement... »

— « Ce sont les caractères spécifiques de votre développement, » répliqua Smith à contrecœur. « Il me déplaît de répéter qu'aucune autre race d'hommes dans tout l'univers ne s'adonne au meurtre en tant qu'activité principale et force de développement — mais je suis obligé de le faire. Sur Terre seulement... »

— « Mais nous ne sommes pas tous des assassins, » protesta Frances Rhode. « Je suis médecin. Puisque vous connaissez si bien la Terre, vous connaissez l'histoire de la médecine et de la guérison sur Terre. »

— « Un médecin qui porte un revolver dans un étui sur sa hanche, » dit Smith en haussant les épaules.

— « Seulement pour me protéger ! » s'écria-t-elle.

— « Vous protéger ? Contre qui, miss Rhodes ? »

— « Nous ne savions pas... »

— « Excusez-moi, » soupira Smith. « Excusez-moi. »

— « Je vous ai dit que c'était inutile, » aboya Briggs. « Il lit nos pensées. Il sait ! »

— « Oui, je sais, » acquiesça Smith.

— « Alors vous devez savoir que les gens comme nous ne sont pas des assassins, » insista Carrington, d'une voix toujours calme et contrôlée. « Nous sommes des savants. Nous sommes des gens civilisés. Vous dites que nous sommes encombrés de superstitions, de mensonges gigantesques, que nous aimons l'obscénité et la monstruosité. Vous dites qu'un demi-milliard de Terriens n'ont que le christianisme à la bouche, alors qu'aucun d'eux ne le met en pratique. Vous parlez des millions d'hommes que nous avons massacrés au nom de la liberté, de la fraternité et de Dieu. Vous parlez de notre avidité, de notre bassesse, de la perversion que nous apportons à l'amour, au sexe et à la beauté... Ne vous rendez-vous pas compte que nous savons tout cela, que les meilleurs et les plus courageux d'entre nous ont combattu toutes ces choses depuis des temps infinis ? »

— « Je m'en rends compte, » convint Smith.

— « Il lit nos pensées, » répéta Briggs avec obstination.

— « Nous sommes des savants, » poursuivit Carrington. « Nous avons construit cet astronef qui nous a amenés ici. Nous avons été enfermés dans sa coque pendant cinq années interminables — afin de conquérir les frontières de l'espace. Et maintenant que nous découvrons un univers d'hommes — d'hommes merveilleux et doués au-delà de

tout ce que nous pouvions rêver et imaginer, vous nous dites qu'il nous est fermé pour toujours — que nous devons vivre et mourir sur notre propre grain de poussière. »

— « Oui, je regrette qu'il doive en être ainsi, » dit Smith.

— « Tout sauf la pitié, » dit Laura Shawn.

Smith ouvrit sa robe, la laissa glisser au sol et se tint tout nu devant eux. Instinctivement les femmes détournèrent la tête. Les hommes réagirent par une expression d'incrédulité abasourdie. Smith ramassa sa robe et s'en revêtit de nouveau.

— « Vous voyez, » dit-il,

Les cinq personnages, hommes et femmes, le regardèrent avec stupeur.

« Dans tout l'univers, » dit Smith, « il n'existe qu'une race d'hommes qui considèrent leurs corps avec honte et mépris. Tous les autres se promènent nus, sans honte et avec orgueil. Seule la Terre a fait de l'image de l'homme une malédiction et une honte. Que puis-je dire d'autre ? »

— « Avez-vous l'intention de nous détruire ? » demanda Briggs durement.

Smith le regarda avec commisération. « Nous ne détruisons pas, Briggs. Nous ne tuons pas. »

— « Que ferez-vous alors ? »

— « Vous avez quelque chose que nous n'avons pas, » dit Smith doucement, gentiment. « Nous n'en avions aucun besoin, mais il vous fallait créer cette chose — sinon vous auriez péri de votre maladie. Vous savez ce que c'est. »

— « La conscience, » chuchota Gene Ling.

— « Oui — la conscience. Ce sera une aide. Retournez à votre astronef et étudiez l'itinéraire de votre retour chez vous. Ensuite vous devrez prendre la décision d'oublier. Lorsque vous l'aurez prise, nous vous aiderons... »

— « Si nous la prenons, » dit Briggs.

— « Si vous la prenez, » acquiesça Smith.

— « Laissez-nous quelque espoir, » le pria Laura Shawn. « Ne nous renvoyez pas comme ça. Nous sommes venus — nous étions les premiers... »

— « Vous n'étiez pas les premiers, » dit Smith, sur un ton d'une tristesse désespérante. « D'autres vinrent de la Terre, mais chaque fois ils se détruisirent les uns les autres, et avec eux la découverte qu'ils avaient faite. Vous n'êtes pas les premiers et vous ne serez pas les derniers... »

— « Pouvons-nous espérer ? » demanda Laura Shawn.

— « Tous les hommes espèrent, » dit Smith. « Je ne sais rien de plus. »

***

L'astronef tournoyait autour de la belle planète et les sept Terriens étaient assis dans le carré. On avait mis Gluckman et Phillips au courant de la rencontre, et tout le monde en avait discuté jusqu'au silence de la fatigue. Seul Briggs n'avait rien dit jusque-là, et il prit la parole :

— « Pourquoi ne pouvons-nous pas nous rappeler qu'il lit nos pensées ? Il savait. »

— « Je suis égoïste, » chuchota Laura Shawn à travers ses larmes. « C'est plus facile de renoncer à tout ce que cela pourrait apporter à l'humanité que de renoncer à mes souvenirs personnels. »

— « Les souvenirs de trois jours d'enfance ? » dit Briggs amèrement. « Au diable ! Au diable cette maudite utopie ! Au diable les étoiles ! Nous créerons une atmosphère sur Mars et nous évacuerons le gaz vénéneux de Vénus ! Au diable cet homme et ses jardins ! Nous avons un travail à faire ! Alors mets le cap sur la Terre, McCaffery — et les autres au lit ! Demain un autre jour commence ! »

Telle était la vertu de Briggs ; car, plus que tous les autres, il savait combien Smith avait raison, et il pleura pour son propre compte sur son oreiller pendant des heures, avant de trouver le sommeil. Au matin il allait mieux. Entre temps, l'astronef avait fait cent cinquante millions de kilomètres en direction de la Terre, et cela faisait plaisir à Briggs.

Comme les autres, il ne se rappelait qu'un désert de soleils brûlants et, dans toute la galaxie, d'autres planètes que celles du Système Solaire. Comme les autres, il savait qu'il revenait à un endroit unique et précieux dans sa singularité — la Terre, seul habitat de l'homme.

(Traduit par François Valorbe.)



Projet Information

par MICHEL DEMUTH

Michel Demuth est peut-être le jeune auteur français qui a su le mieux s'adapter aux canevas de la S.F. américaine, tout en gardant sa personnalité. Dans ce récit volontairement statique, axé sur le choc des idées, il nous montre un futur où les problèmes politiques ne peuvent plus être résolus par la guerre ou la violence, mais par des remèdes essentiellement « subversifs ». (1)



I

« NE me faites pas rire, » dit Mantheim, « cette fille n'a rien d'attirant. Et même, plus je la regarde, plus j'éprouve le besoin de repartir au plus vite. »

— « Vous êtes méchant, » remarqua Bantz, « stupidement et délibérément méchant. Peut-être êtes-vous malade, après tout ? »

— « Laissez-moi tranquille et surtout, taisez-vous, Bantz ! Le seul homme malade à bord, ce n'est ni moi ni vous, mais ce pauvre gosse de Mac Jarral qui s'entête à courir après un laideron alors que n'importe quel taxi pourrait le mener à Furlay où il dénicherait une dizaine de beautés en moins d'une minute. »

— « Bien renseigné, à ce que je vois ! »

Le sourire de Bantz, sur sa face rude et brutale d'ordinaire, annonçait la fin de la conversation. Lorsque Bantz ne parlait plus sérieusement, n'argumentait plus, il était inutile de vouloir poursuivre. Mantheim se leva et le chprip se replia sous lui avec un soupir d'ennui profond.

— « Bantz, rafraîchissez-moi la mémoire. Cet animal qui fait office de siège n'était pas là à notre dernière escale, n'est-ce pas ? »

— « Non, mon vieux... Cela s'appelle un chprip. Probablement les gars de la *Mouette* 2 l'ont-ils rapporté de S Carène ? »

Mantheim grogna en faisant quelques pas sur le givre-sol de l'astroport.

— « Les types de la *Mouette* 2 se prennent toujours pour une équipe de zoologues. »

Bantz ne répondit pas. Il regardait s'éloigner la fille que Mantheim avait si violemment critiquée. La silhouette dégingandée du jeune Mac

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La ville entrevue* » (n° 77) ; « *La pluie de l'après-midi* » (numéro spécial 1960).

Jarral courait derrière, traînant la lourde valise réglementaire. Après tout, le gosse pourrait se payer du bon temps avec cette fille. Et puis, comme disait Mantheim, rien ne l'empêchait d'en trouver d'autres qui seraient de vraies beautés.

— « Bon... Je m'en vais, » dit Mantheim.

Il était entré dans le sas-magasin et en ressortit. A présent, il tenait d'une main ferme sa valise personnelle sur laquelle une dédicace amoureuse était toujours aussi visible, depuis neuf ans.

— « Bonjour chez vous, » grommela Bantz.

Mantheim s'éloigna, les yeux fixés sur les deux silhouettes de Mac Jarral et de sa conquête qui, maintenant, marchaient côte à côte. Le soir tombait et Bantz se retrouvait seul. Du moins, les quelques jeunots qui s'apprêtaient encore dans leurs cabines ne pouvaient-ils représenter une compagnie appréciable. Bantz s'assit sur l'escalier d'accès du sas et contempla le port.

Les bâtiments de contrôle, en bordure du terrain, étaient toujours trop loin à chaque escale. Mais en fait, le commandant seul était responsable, qui posait sa nef au centre du port, sous de fallacieux prétextes d'isolement. « L'ennui, » pensa Bantz, « c'est que le commandant, cette fois, c'est moi ! » Il se vota un reproche. Le soleil sombrait sur la gauche, derrière la ligne de collines que l'on distinguait à peine. Vu du port l'endroit semblait bucolique et vert, sans doute plein de sources murmurantes et de coins à pique-nique. En réalité, il existait là-bas quelques maisons destinées aux navigateurs à Terre que l'administration n'avait pas encore réussi à éliminer. « Toujours cette bonne vieille pourriture ! » songea Bantz. C'était une réflexion qu'il se faisait toujours, à chaque retour à Furlay-Port. Et, pour la confirmer, il n'était besoin que de vagabonder dans les rues de la cité, de jeter un coup d'œil aux journaux-magiques ou d'acheter une des babioles effroyablement vicieuses que vendaient tous les magasins. « Je vais dormir... Je m'en fous ! » pensa Bantz. Mais il se mentait honteusement. Il se redressa, s'étira et rentra dans le vaisseau avec l'intention vague de se refaire un visage humain.

***

A l'intérieur du sas-magasin, deux radios se réglaient leurs dettes. Leurs visages rouges et leurs cols froissés révélaient qu'ils n'avaient pas seulement eu recours à des arguments oraux pour en arriver à un point d'entente. Bantz détestait voir les jeunes jouer et, surtout, perdre bêtement un argent bien utile pour passer quelques heures à Furlay. Il n'était malheureusement plus commandant depuis que la nef avait touché le port.

— « Garlaud et Zetrieff ! Rengainez ce pognon. »

— « Tout de suite, Bantz ! »

— « Il ne me reste pas grand'chose, » se paignit Zetrieff.

Son compagnon l'entraîna au dehors :

— « Aucune importance, vieux... A Furlay, aujourd'hui, tout est pour rien ! »

Zetrieff ne parut guère convaincu. Il prit tout de même sa valise et sortit avec un signe amical à l'adresse de Bantz. Le vaisseau était tout à coup silencieux, silencieux et vide. Les cales semblaient s'être agrandies jusqu'à emplir toute la coque, de la proue aux moteurs, du dôme de vision au train à patins.

Seul entre les parois lisses des coursives, Bantz gagna sa cabine. Il referma la porte, préservant ainsi pour quelques minutes l'illusion d'une intimité entourée de vie. Sa valise était encore au pied de sa couchette, ouverte. Il y ajouta une liasse de Valeurs : l'argent était toujours nécessaire, même lorsqu'on était trop vieux pour s'amuser en ville. C'est en se considérant dans le miroir-à-volonté qu'il aperçut le bout de plastique qui dépassait d'une des poches à éclipse du haut de son uniforme. Il le saisit et le déroula. Maintenant, il se souvenait de ce dont il s'agissait. Une heure avant l'arrivée, ce message était tombé du Circuit-Courte-Distance, le C. C. D. Il n'avait pas eu le temps d'en prendre connaissance parce que la rupture d'orbite est toujours une manœuvre difficile pour un vaisseau de fort tonnage. Il lut, les sourcils froncés machinalement, les lèvres pincées :

« *Administration Portuaire. Furlay-Port.* 14 *h.* 43. *Le Régent serait désireux de rencontrer Paul Bantz pour une conversation importante.* »

Il jeta le plastique d'un geste vif. Le sol de la cabine s'ouvrit au point précis de la chute et engloutit le message.

Que pouvait vouloir le Régent à un homme de l'Information ? D'ordinaire, les convocations étaient réservées aux types des Comestibles, des Minéraux ou des Nefs-Zoos... Cette pensée en amena une autre dans l'esprit de Bantz. Il sourit en se remémorant le chprip. Mantheim n'aimait pas les créatures nouvelles, surtout lorsqu'elles étaient importées sur Terre. A ce propos, il y avait gros à parier que les hommes de la *Mouette* 2 étaient responsables de l'introduction de ce siège-vivant.

Bantz renonça au minimum de toilette, ferma sa valise et quitta la cabine. Dans la coursive, il trouva Harvaï Hortaz, la honte du vaisseau. Hortaz était le meilleur des hommes quand il se trouvait devant les trieuses-répartisseuses du courrier, mais à chaque escale...

— « Commandant... » Il attrapa le col de Bantz et le serra. « Commandant, j'ai pas une Valeur à donner à ces voleurs de Furlay. Ce serait bien moche de croupir ici pendant que... »

— « Ça va, Hortaz ! » Bantz le fit lâcher prise. Il avait posé sa valise. Il l'ouvrit et en retira la liasse de Valeurs. « Quarante-cinq ! » dit-il en tendant quelques coupures à Hortaz. « De quoi boire jusqu'à l'aube ! »

L'autre en resta sidéré, oscillant au milieu de la coursive. Les lumières du port, entrant par un hublot, posaient sur ses joues en sueur des reflets presque tragiques. Bantz reprit sa valise et quitta définitivement

la nef. Il était à peu près certain que Hortaz ne réussirait pas à franchir le sas. « De toute manière, » songea-t-il, « il est assez saoul comme cela ! »

II

Il n'avait pas pensé aller directement chez le Régent. Pourtant, quand il eut laissé derrière lui les locaux administratifs, la solitude lui pesa terriblement. Dans le soir, un orage menaçait. Le vent s'était levé, balayant le terrain et la campagne environnante en longues rafales froides. La pluie ne tombait pas encore, mais la route de Furlay était luisante comme si elle eût été nappée d'eau. Bantz remarqua sans étonnement que le nombre des villas avait presque doublé depuis leur dernière escale. Les couleurs étaient revenues à la mode, la phosphorescence nocturne aussi. Toits et murs irradiaient des jaunes soufrés et des verts menthe sur les ténèbres des arbres.

« Furlay ? » se demanda Bantz. A droite, il distingua la file des taxis en attente. « Furlay ? » répéta-t-il intérieurement.

Il fit quelques pas, ouvrit le cockpit du premier véhicule et jeta sa valise. Il monta en lançant une adresse de Principale Avenue Bleue où il se souvenait d'un club de navigateurs à peu près correct.

Le taxi grimpa à la verticale et c'était là une sensation bien plus émouvante que l'écrasement au départ d'une nef.

— « Beau pays, Cardamone ? »

Bantz sursauta, toucha machinalement dans l'ombre la poignée de sa valise. Présence familière.

— « Moche, » dit-il, « très moche. »

Le pilote grogna en virant au-dessus du lac artificiel de Furlay.

— « Vos jeunes gars avaient l'air plus enthousiastes, » dit-il.

— « Ça se peut. C'était, pour la plupart, un premier voyage. »

— « On dit pourtant que la Région des Epices est riche en mondes habitables. »

— « Certainement. C'est pour ça que le Cardamone est moche. Aneth, Coriandre, Curcuma et Paprika sont des paradis. »

Il n'avait pas réellement envie de parler, pas encore du moins. Cela viendrait vers l'aube, ou à dix heures du matin, quand il se représenterait au vaisseau. Il fut reconnaissant au pilote de ne plus poser de questions. Ces gens de la Terre, comme ceux de Barège ou d'Haineaux, s'excitaient pour les mondes lointains que touchaient les vaisseaux de l'Information. C'était compréhensible, certes. Mais pour un navigateur de retour, la Terre était la seule chose digne de provoquer l'excitation.

La nuit était noire et les étoiles relativement rares. Au sol, pourtant, un bouillon de lumières entrait en ébullition. Des tourbillons de couleurs pastel s'accrochaient aux rampes des palais. Sur les fleuves d'encerclement, les bateaux-pastilles faisaient des disques multicolores.

Tout cela, aux yeux et à l'esprit du navigateur, forgeait un hypnoti-

que tourment. Bantz regardait là pour éviter de voir ailleurs et les comparaisons et les images qui lui venaient parlaient de soleils énormes, de croissants planétaires, d'orbes jaunes ou blancs, de condensations nébulaires.

Le Palais du Régent, maître de l'Administration portuaire. Bantz entrevit les terrasses blanches, les murs crayeux et les minuscules terrains particuliers.

— « Descendez ici, » lança-t-il au pilote.

Sans l'avoir voulu, sous le coup d'une inspiration subite, Bantz se retrouva donc sur le carré de givre-sol d'un terrain, près d'une porte-fenêtre ouvrant sur un immense bureau éclairé de mauve.

Il paya négligemment le taxi, ramassa sa valise et chercha quelqu'un des yeux, tandis que l'appareil se renvolait vers le ciel tissé de projecteurs.

— « Monsieur ? »

La porte elle-même parlait. Bantz songea qu'il aurait pu au moins se rappeler ce détail : le Palais était un nid de circuits à cristaux et de robots en tous genres.

— « Paul Bantz, » dit-il. « J'ai une convocation. »

— « Veuillez me la donner. »

Machinalement, il tâta son uniforme de sa main libre.

— « C'est que... Je ne l'ai plus. Du moins, je n'ai plus le message, mais... »

— « Entrez... Je viens de sélectionner votre nom dans mes instructions secrètes. »

La porte se replia en multiples panneaux, se fondit dans la paroi et nul n'eût pu jurer qu'elle avait existé la seconde auparavant. Le bureau était trop grand et pas assez meublé. L'impression de luxe procurée par le mauve de l'éclairage était détruite par l'effet de solitude.

« Je ne suis pas gâté, » pensa Bantz, « il aurait dû prévoir de la compagnie. » De fait, ce qu'il souhaitait vint aussitôt. Mais ce ne fut pas, en fait de compagnie, celle qu'il désirait. Deux portes apparurent par miracle dans un mur et livrèrent passage à cinq hommes graves et mûrs avant de se refermer.

— « Asseyez-vous... utilisez ce chprip ! »

La voix reflétait une nuance d'impatience et de hâte. Bantz fut une seconde avant de réaliser que l'on s'adressait à lui. Il regarda à ses pieds, découvrit un chprip à la peau veinée de gris et de jaune. Il s'assit en s'estimant ridicule. L'animal se moula, se déforma, prit l'apparence et la consistance d'un siège confortable.

— « Etonnant, » dit l'un des cinq hommes. Il fixa Bantz. « L'équipage de la *Mouette* 2 nous a rapporté cela de S Carène IV. »

— « Je l'aurais juré, » dit Bantz.

— « Comment ? »

— « Oh... Euh... Rien. »

Cette apparition et cet accueil avaient quelque chose de saugre-

nu. Les cinq hommes prirent tous un chprip pour s'asseoir en demi-cercle, face à Bantz, et celui-ci maudit de tout son cœur les mercantis de la *Mouette* 2. Ces natifs de S Carène IV allaient faire d'ici peu l'objet d'un tel commerce que la discipline devrait se durcir dans chaque vaisseau.

— « Je suis le nouveau Régent, » annonça un des interlocuteurs de Bantz.

Automatiquement, il se pencha en avant pour saluer. Le chprip frémit faiblement sous son postérieur. Le Régent ne se distinguait de ses quatre compagnons que par ses yeux d'un noir profond et son maintien, légèrement plus noble, moins accablé.

« Mon nom, » reprit le Régent, « est Charles de Mallox. »

D'un signe de tête, Bantz montra qu'il avait compris. La particule et le X à la fin du nom indiquaient un natif de Haineaux. C'est-à-dire qu'il fallait s'attendre à un caractère d'aigle, mêlant une intelligence très haute à des passions plus basses.

« Monsieur Bantz, vous étiez, à ce voyage, commandant de la nef *Cormoran* 1, n'est-ce pas ? »

— « C'est exact, Très Honoré. »

— « Et votre tâche, en tant que vaisseau de l'Information, était, comme à l'accoutumée, de distribuer à une planète colonisée les nouvelles, le courrier venu de la Terre... Ou d'ailleurs. »

Bantz se contenta d'approuver du menton. Le préambule en guise de mise au point du Régent l'inquiétait énormément. Rapidement, il repassa en esprit les événements principaux du voyage, aller et retour. Un seul méritait que l'on s'y arrêtât : Harvaï Hortaz avait tenté, quelques heures après le départ de Cardamone, de s'emparer d'une unité monoplace pour atteindre, avait-il dit, Dujang, un petit satellite de Paprika où l'alcool de fruits existait en véritables lacs. « Simple délire d'ivrogne, » pensa Bantz.

« Monsieur Bantz... Avez-vous jamais noté des réactions dans les populations à la suite de l'apport du courrier ? »

— « Si, souvent... Mais cela fait partie de notre métier. Nous recevons nous-mêmes notre courrier et certains des jeunots ont parfois des crises de désespoir ou de colère. »

— « Ah... » Charles de Mallox se caressa le menton. Il considérait Bantz de ses yeux sombres, entre ses paupières plissées.

— « Et à l'échelle planétaire ? »

Cette fois, c'était un des quatre hommes qui avait parlé. La voix était cassante et décidée.

Bantz eut envie d'apporter la contradiction à ce grave comité, de montrer qu'il n'était pas homme à se laisser intimider par une inquisition démodée.

— « Echelle planétaire ? Vous voulez parler, je suppose, des sociétés ? »

— « Si vous préférez, oui. »

— « C'est que cela a de l'importance. Les sociétés ont des réactions tout à fait différentes... Cardamone est une planète, bien sûr. Cardamone ou Epsilon de la Colombe II... Mais c'est surtout un monde. Huit continents, quelques archipels, des pôles froids, des équateurs brûlants en été mais paradisiaques en hiver. Et, entre été et hiver, ou du moins leurs équivalents, six autres saisons diversifiées dont une se caractérise par l'irruption de tous les volcans du Continent Deux, appelé aussi Carsthersland. Eh bien, pour prendre un exemple, les gens du Carsthersland ont un caractère placide, stoïque. Jamais je n'ai vu une femme de ce pays en train de pleurer ou de rire. Les catastrophes ont éteint leurs émotions, car, lorsque ce ne sont pas les volcans, ce sont les insectes carnivores ou les boues à vie ralentie. »

— « Nous savons tout cela, » dit lentement le Régent. « En fait, nous voudrions, en commençant par ce préambule, vous amener à une considération générale de l'ensemble des planètes colonisées. Une telle visualisation est nécessaire pour la conversation que nous aurons ensuite... »

Bantz réfléchit rapidement, évoqua les hommes du *Cormoran I* dispersés aux quatre coins de Furlay, Mantheim en train de se battre dans quelque bouge, Hortaz écroulé dans le sas. Et ce drôle de Mac Jarral avec sa conquête dont les pionniers de San Artheno eux-mêmes n'auraient pas voulu ! Et lui, il était là, dans le Palais du Régent, affrontant un comité d'hommes ennuyeux, de ces gens qui traduisaient l'Univers en graphiques et en catalogues. Avaient-ils le droit de lui demander de leur sacrifier une nuit d'escale ? L'obligeraient-ils à le faire s'il refusait ? Le retiendraient-ils s'il partait ? Il comprit alors que cela ne signifiait rien, qu'il n'y avait pas de problème. Qu'avait-il fait d'autre à chaque escale ? Il ne lui appartenait pas d'aller se mêler aux bandes de jeunes voyous que devenaient pour une nuit les équipages de l'Information lâchés sur la cité.

« Peut-être, » dit le Régent, « vous demandez-vous pour quelle raison nous avons fait appel à vous spécialement ? »

Bantz approuva poliment, bien que la phrase fît écho à son dialogue intérieur avec la brutalité d'une gifle.

« Vous êtes l'homme le plus âgé de l'équipage, » expliquait lentement Charles de Mallox, « et même de tous les équipages de l'Information. Bien sûr, il eut été naïf de notre part de conclure immédiatement que vous êtes le plus sage et le plus expérimenté. A la vérité, tant de facteurs se trouvaient réunis dans le problème qu'il a fallu de longs mois de travail et l'aide de quelques Complexes Electroniques. Finalement, notre présomption a été vérifiée. Nous ne croyons pas abuser de votre temps en vous accaparant pour cette nuit, car nos rapports mentionnent que... »

— « Vous avez tout à fait raison, » dit Bantz.

Légèrement choqué d'avoir été coupé, le Régent toussota puis se leva.

— « Eh bien... Passons dans une autre pièce. Notre exposé demande un matériel assez important et il vaut mieux nous installer dans une salle spéciale. »

Les quatre hommes se levèrent et suivirent Bantz et le Régent.

III

« Tout à fait spéciale ! » songea Bantz en considérant la salle. Celle-ci était comme un puits de pénombre. Les parois étaient creusées d'innombrables cavernes où des sièges apparaissaient, prolifération parasite qui avait quelque chose d'incohérent. Mais le Régent fit un geste et une triple rampe de lumière dissipa tout ce que l'endroit recélait de mystère. Tout en bas, près du complexe appareil de projection, une silhouette se redressa et secoua une paire de courtes ailes d'un gris poussiéreux.

— « Oh ! excusez-nous ! » dit le Régent. Il refit un geste et la lumière baissa légèrement jusqu'à un degré crépusculaire. L'indigène de Brugère put quitter la salle. En passant près des hommes, il fit cliqueter ses écailles en signe de reconnaissance, mais ses ailes tremblantes témoignaient de son irritation. Cette race vivait en troglodyte, dans les Cavernes Profondes au nord de Brugère.

— « Ils craignent la lumière à un point extraordinaire, » murmura Charles de Mallox à Bantz, « mais ce sont d'excellents assistants. »

Bantz se mit sur ses gardes. Le Régent cherchait à engager une conversation amicale, à bâtons rompus, sans barrière hiérarchique, et cela ne présageait rien de bon.

Cependant, la seconde d'après, il jugea qu'il s'était trompé. Le Régent, en effet, ne prononça plus un mot. En revanche, un des quatre hommes quitta son siège, descendit jusqu'à l'appareil et y opéra divers réglages. Il revint enfin et la lumière s'éteignit totalement. Au centre de la salle et en contrebas par rapport aux assistants, un nuage lumineux se forma. Bantz ne broncha pas. Il reconnaissait là l'apparition classique qui précédait la diffusion d'un stéréo-enregistrement.

« Ce que nous allons voir, » dit la voix du Régent, « nous a été rapporté de Lavalette II, dans les Groupes Primaires du Lièvre. »

Bantz n'avait jamais touché un monde dans les parages de la Constellation du Lièvre. Son intérêt s'en trouva quelque peu rehaussé. La vision s'ouvrit sur une ville. C'était là un port de type classique, adapté toutefois aux conditions locales. Le tour d'horizon en images confirma cette impression à Bantz. Les immeubles étaient tous, à quelques exceptions près, montés sur flotteurs et pilotis.

« Terrain mouvant, » commenta le Régent. « Cette boue se déplace au hasard des pluies et il est impossible de prévoir, paraît-il, où se trouveront les endroits secs et stables la semaine suivante. Ici, nous sommes à Louis-Port, une ville secondaire de Lavalette II. »

Tout à coup, la vue plongea sur le centre de l'agglomération et s'agrandit jusqu'à montrer une foule d'hommes et de femmes aux visages grimaçants. Des visages qui ne témoignaient ni de la douleur ni de la frayeur, mais une fureur arrivée à son paroxysme. Des mains brandissaient des armes blanches, des bouches s'ouvraient pour crier. Bantz songea que l'absence de son était un bienfait. Il devait monter de cette cité une épouvantable clameur. La scène la suggérait tout comme elle démontrait la raison de ce déchaînement. Des hommes en tenue de Gardes Gouvernementaux fuyaient devant une horde de femmes échevelées et sauvages.

« Voici une révolution, » dit le Régent, « une terrible révolution comme il s'en produit couramment ici, sur Terre, et sur les mondes proches... Mais jamais dans des secteurs aussi éloignés que les Groupes Primaires du Lièvre ! Ces gens désirent rejeter la tutelle du gouvernement de la Terre. »

Du coup, Bantz faillit éclater de rire. La tutelle de la Terre ! A des dizaines d'années-lumière ! C'était vraiment du plus haut comique si l'on considérait que le gouvernement terrestre perdait toute influence au-delà de Haineaux. Bantz, cette fois, se décida à parler, à dire un peu de leur fait à ces hauts personnages qui n'étaient pas du tout au courant de la réalité du cosmos.

— « La tutelle de la Terre ! » s'écria-t-il. « A cette distance ! »

Il n'aurait pas pu trouver plus insultant que cette courte phrase chargée de mépris et d'amusement. Pourtant, la voix du Régent, lorsqu'il répondit, ne montrait nulle émotion :

— « C'est ce que s'imaginent les colons de Lavalette II... En vérité, la tutelle n'est que dans leurs esprits. Ils s'en apercevront très vite lorsqu'ils auront exécuté les quelques Gardes qui étaient en garnison au port. De toute manière, cette crise de violences, cette poussée de nationalisme inattendue, a une cause, un point de départ. Et ce point, Monsieur Bantz, c'est l'Information.



Ainsi, de Mallox était arrivé au but. Bantz ne suivit plus que d'un œil distrait les scènes brutales venues de la Constellation du Lièvre. Le vrai problème était celui-ci : que venait faire l'Information dans une révolution ?

La projection cessa net (« Comme si, » pensa Bantz, « un révolutionnaire avait repéré et détruit la machine qui filmait »).

— « Des explications sont maintenant nécessaires, » dit le Régent.

La lumière revint. Les quatre hommes graves clignaient des yeux avec affectation. L'un se palpa le menton d'un air songeur, et les autres l'imitèrent aussitôt.

« Vous vous interrogez sans doute, » commença le Régent, « sur le rapport que peut avoir l'Information avec des événements aussi graves

qu'une révolution, surtout dans le secteur du Lièvre qui est, il faut bien le dire, un des moins perméables à notre colonisation... Eh bien, Monsieur Bantz, le rapport est direct ! Je veux dire que l'Information, seule, est responsable de ces accidents. »

— « Je ne comprends pas, » dit Bantz.

— « C'est pourtant simple. Vous m'avez dit vous-même, il y a quelques minutes, que les nouvelles ont une influence sur le comportement des hommes. Un de mes aides... » (il tourna la tête vers les quatre hommes imperturbables) « vous a demandé si vous aviez noté des effets à l'échelle planétaire. Vous avez alors rectifié en mettant au point la définition des sociétés et des mondes, mais sans répondre à la question. Je vous redemande donc à mon tour : Avez-vous jamais noté des influences des informations sur un groupe de colonisation ? »

Bantz réfléchit. Il ne pensait pas que deMallox lui tendît un piège quelconque. Néanmoins, il formula précautionneusement sa réponse.

— « C'est évident, » dit-il, « autrement les humains ne seraient pas les humains. Si vous transmettez à un groupe une nouvelle partie de la Terre en annonçant, par exemple, que tous les colons sont des nationalistes abâtardis, il y a de fortes chances pour que vous obteniez une vague de mécontentement. »

— « Répétez ce mot ! » lança soudain le Régent, l'index tendu vers Bantz.

— « Quel mot ? »

— « *Il y a de fortes chances pour que ?...* »

— « Vous obteniez une vague de mécontentement. »

— « Voilà, » triompha de Mallox, « voilà ce que je voulais vous faire dire ! Le mot est *obtenir,* Monsieur Bantz ! »

— « Ecoutez, Très Honoré, je ne... »

— « Mais si, vous comprenez. Nos renseignements sont formels sur ce point : vous êtes homme à saisir d'emblée la tâche que nous attendons de vous. »

— « Quelle tâche ? » L'impatience montait en chaudes bouffées au travers de Bantz. Ce comité prétentieux commençait à l'agacer sérieusement.

— « La révolution dont vous avez vu quelques images, nous voulions l'*obtenir !* Le gouverneur de Lavalette II ne donnait pas satisfaction, nous avons résolu de le changer pour quelqu'un de plus ferme, de plus autoritaire. Pour cela et pour la première fois, nous avons utilisé un procédé dont nous commençons seulement à saisir l'importance capitale. Il s'agit d'agir *à distance* par la voie de l'*Information.* »

— « Quoi ? » rugit Bentz. « En somme, vous voulez *mentir* ? »

Il s'était dressé. Le Régent le considéra une seconde et, dans ses yeux sombres, il y avait quelque chose comme une certaine satisfaction.

— « Asseyez-vous, Bantz, » dit-il enfin, « et gardez votre calme. »

Ce fut sans doute parce que de Mallox n'avait pas dit « Monsieur », comme précédemment, que ses paroles portèrent. Bantz se rassit, légè-

rement douché. Pour la première fois depuis son entrée dans le palais, il réalisait qu'il avait affaire au Régent lui-même. Et peu importait si cet homme ne devait plus occuper ce poste à la prochaine escale du *Cormoran I* !

— « Je m'excuse, » dit Bantz.

— « La principale condition est que vous m'écoutiez en conservant la plénitude de vos facultés. Ne me faites pas croire que les machines ont pu se tromper en vous choisissant ; elles ne le peuvent pas. »

— « Je vous écoute, » dit lentement Bantz.

IV

La lumière fut à nouveau remplacée, d'abord par la pénombre mystérieuse, puis par l'obscurité totale. L'appareil de projection se remit en action mais, cette fois, pour déployer le merveilleux spectacle d'une carte-stéréo d'un secteur de la Galaxie. En fait, Bantz identifia très vite la région représentée : il s'agissait des Alentours Terrestres, ainsi naïvement nommés par les responsables du Service Cartographique.

Les Alentours Terrestres, alors que dans l'abîme de plus de trente années-lumière couvert par la carte, existaient des déserts nébuleux où nul vaisseau ne s'était encore aventuré. Au large de Haineaux, par exemple, dans le système d'une étoile double, des fibrilles vivantes, à cycle carbonné, proliféraient en accord avec les flux de rayonnements des soleils voisins. Pas un laboratoire n'en était venu à bout et il arrivait à de riches sophistiqués, sur Haineaux même, de trouver quelques fibrilles grises dans leur jardin et de s'en effrayer. Les Alentours Terrestres !...

— « Je suppose, » dit de Mallox, « que vous reconnaissez les positions stellaires. »

— « Très bien, très bien, » acquiesça Bantz avec un rien d'impatience.

Il sentit que le Régent dévoilait quelque tableau de manipulation dans le noir, poussait une manette. En effet, la carte fut parcourue d'une vague chromatique. Les soleils qui avaient brillé, jusqu'ici, avec leurs teintes naturelles, devenaient uniformément rouge.

— « Colonisation humaine, » commenta le Régent.

De-ci, de-là, quelques systèmes restèrent inchangés, les Irréductibles auxquels Bantz avait songé, les cercles d'effroi, discrètement isolés désormais. Mais, dans l'ensemble, l'expansion des hommes, considérée ainsi, transcrite en schémas stricts, avait quelque chose de réellement impressionnant.

« Maintenant, » reprit le Régent, « surveillez bien la carte, Bantz. Ce que vous allez voir ne risque pas d'être dévoilé au public, pour des raisons de... disons, de prestige. »

Intéressé, Bantz se redressa. C'était extrêmement curieux, mais

il avait l'impression d'être seul avec de Mallox dans la salle. Les quatre autres hommes étaient trop semblables dans leur physique et leur impassibilité pour qu'on leur accordât plus d'importance qu'à des statues.

La carte changeait encore de couleurs, revenait à la distribution individuelle, par teintes naturelles. Le soleil de Haineaux, Groombridge 1.618, était un joyau orangé et superbe.

« Je vais vous citer, » reprit le Régent, « les divers systèmes de gouvernement en usage sur les quelques mondes existant dans les Alentours Terrestres. Pour commencer, prenons le système 1 : démocratique et parlementaire.

La majorité des systèmes vira au blanc terne, huit en tout se détachèrent en bleu clair.

« Brugère, Gironde, Yniac, 61 Cygni, Ross 780, Raphaël, Noël et Fangre ! Voyons maintenant le système 2 : démocratique et dictatorial. »

Théas, Aprefer et Yaetchouk apparurent en bleu sombre.

« 3 : Dictatorial tout court. »

Jétix, Jérémie et Duranno virèrent au marron.

« 4 : Monarchique ancien. »

Haineaux seul flamba en jaune d'or.

« 5 : Monarchique moderne. »

Rivarol Alpha et Rivarol Bêta.

« 6 : Industrialiste, capitaliste. »

Fongus, Chrô et Baumann-Levy.

« 7 : Communiste. »

Durer, Mogzov, Ulm et Aerion.

« 8 : Anarchique. »

La Terre, seule, demeura, confondue avec son soleil en un gris navrant.

Il y eut un long, très long silence, puis dans le noir le Régent dit enfin :

« Cette liste, Bantz, est loin, très loin, d'être exhaustive. Le nombre énorme de planètes non-appelées correspond à la rubrique des « Divers » où les systèmes gouvernementaux rivalisent d'originalité, de démence et d'exotisme... Tout cela pour dire ceci : la période historique que nous traversons en ce moment, Bantz, a été nommée par nous : Unité Stellaire ! Vous rendez-vous compte de l'énormité du fait ? Un essaim, un nuage de mondes à exploiter, gouvernés par un nombre incalculable de doctrines, et arbitrairement et vaniteusement réunis sous la bannière de la Terre. La Terre : un monde qui croule sous les luttes, les spectacles, les inventions, les comités, les palais et la richesse ! »

La lumière revint sans transition. Derrière Bantz et le Régent, les quatre hommes n'avaient pas bronché. Leurs yeux seuls vivaient, et leurs mains, qu'ils crispaient parfois contre leur visage gras.

« Oui, » dit de Mallox, « un superbe gâchis ! Par exemple, Bantz, vous parlez en ce moment au Régent de Furlay-Port, chef incontesté

du meilleur terrain d'atterrissage pour les nefs astrales. Mais je ne suis élu que pour trois mois et ce, depuis huit jours ! Quant à mon pouvoir, il est loin d'être incontesté. Ne parlons pas de Furlay-Port. S'il est considéré comme le meilleur des terrains, c'est tout bonnement parce qu'il est le *seul* praticable ! »

Bantz sursauta. Il se rendit compte qu'il ouvrait des yeux ahuris. Parmi les paroles véhémentes du Régent, les dernières le touchaient plus que les autres. Car enfin, le port était la seule réalité stable pour un navigateur de l'Information ! L'état de délabrement de la Terre était connu depuis longtemps.

— « Excusez-moi, Très Honoré, mais prétendez-vous que les autres terrains, comme Haleen ou France, sont détruits ? »

— « Je n'ai pas dit cela ! Et ne m'appelez pas Très Honoré, soyons sérieux ! Haleen et France sont aux mains de Falvard... Mais vous ne le connaissez pas. Il se prétend le Maître de la Félicité Universelle. Il sait qu'il ment, et ses adeptes le savent aussi, mais cela leur donne une excellente raison pour détruire et piller. Tunbar-Port et Alexandre-du-Triomphe ont été pris sous les eaux quand le Doyen Juriste a ordonné à ses hommes de faire sauter les digues géantes de l'Antarctide... Si je poursuis le bilan, vous vous apercevrez, Bantz, que Furlay-Port est quasi isolé du reste de la Terre. »

— « Le Conseil commande toujours, n'est-ce pas ? »

— « Oui, heureusement. Pourquoi ? »

— « Il n'a qu'à lever une armée pour écraser le Doyen Juriste. Cela devait d'ailleurs être fait il y a quatre mois, quand le *Cormoran I* a fait escale... Un Aide-conseiller m'en avait parlé. Le même traitement devrait être appliqué à ce... ce Falvard. »

De Mallox soupira. Son épais visage était couvert de sueur, mais ses yeux brillaient intensément.

— « Comme vous le remarquez, » murmura-t-il, « la croisade contre le Doyen Juriste aurait dû être levée il y a quatre mois. Mais vous raisonnez en navigateur. Heureux hommes que ceux de l'Espace, qui échappent à nos problèmes ! Pour aller écraser le Doyen Juriste, il fallait des hommes... Nous ne les avons pas trouvés. »

— « Pas d'hommes dans Furlay ? » s'écria Bantz, incrédule.

— « Si... Mais aussi trop de jolies filles, de drogue et de plaisirs d'une haute technique. Ils tuent le mâle guerrier dont nous aurions eu grand besoin. »

— « Et les machines ? »

— « C'est le plus drôle et le plus sinistre de l'histoire... Nous nous sommes aperçus, quand nous en avons fait le compte, qu'elles avaient été en grande partie vendues par le Conseil lui-même au Doyen Juriste, précisément. C'est avec ces machines, d'ailleurs, qu'il a occupé tout le Pacifique. »

Dégoûté, Bantz hocha la tête.

— « Tout cela est criminel, » dit-il.

— « Voici où nous en sommes, pourtant. Le Conseil m'a mandaté pour mettre en pratique ce procédé d'action à distance par l'Information, et je suis là, essayant de vous convaincre, bien que les Cerveaux aient prouvé que vous étiez l'homme de la situation et que vous accepteriez. »

Le fond de la scène frappa Bantz comme un coup. Un Régent du port lui exposait son problème, à lui, simple navigateur de l'Information. Il livrait les traits et les prolongements de la situation comme s'il se fût agi d'une partie de cartes. La Terre avait besoin de secours à un tel point qu'elle brisait toutes les hiérarchies et les voies de l'habitude pour ne plus conserver que l'action, pure, immédiate et urgente.

« Dans le fond, » pensa Bantz, « rien n'est perdu, puisqu'il se trouve encore des hommes capables de renverser les choses établies et mauvaises pour d'autres, nouvelles et bonnes. »

V

Ils avaient quitté la salle, suivi des corridors étroits et étonnamment froids réservés aux Brugèriens, et, en sortant, Bantz fut surpris de voir la nuit si noire. Elle était comme un abîme entre l'enchevêtrement de toits du palais et la vasque de lumière de Furlay. Pourtant, le Régent posa le pied sur une dalle et la lumière parut sourdre du sol lui-même. Une seconde surpris, Bantz reconnut que l'on avait placé là le curieux sable qui recouvrait un monde du système 7 d'Ophiuchus et qui était capable d'activités électriques. Ils s'avancèrent parmi les jungles en réduction des jardins floraux. Ceux-ci avaient une réputation bien affirmée de beauté sans égale. En fait, Bantz fut quelque peu déçu, à cause sans doute de cette réputation même. Il y avait plus merveilleux sur certains mondes australs et même dans les archipels tropicaux de Coriandre.

— « Je ne fais pas un mystère de notre but, » dit le Régent. « Nous allons rendre visite au complexe électronique qui a été attaché récemment à ce Projet Information. »

Bantz se retourna et vit que les quatre hommes étaient toujours là. Il aurait pourtant juré qu'ils s'étaient éloignés dès la sortie du palais. Leur similitude extérieure lui procurait maintenant une irritation certaine. Tout en dépassant un buisson bleu nuit de glaphirs de Jétix, il se demanda si le Régent éprouvait le même sentiment à l'égard de ses aides. Auquel cas ce devait être insupportable.

« Nous arrivons, » dit de Mallox.

En effet, ils abandonnaient les jardins pour descendre, par un escalier antique et ouvragé, jusqu'au niveau d'une terrasse. Là, de petits bassins artificiels, pleins d'une eau colorée en jaune citron, n'étaient séparés que par de minces bandes de sable lumigène. Bantz identifia l'eau comme un élément de Théas, où les océans jaunes abritaient des cités d'une ancienneté fantastique.

La terrasse semblait finir brutalement, au bord du sombre précipice de la nuit. Mais il n'en était rien. En approchant, Bantz vit que des conifères couvraient la pente et que tout en bas, un des fleuves d'encerclement décrivait une boucle noire. Des bateaux-pastilles se groupaient en essaims colorés, tanguant et dérivant parmi les reflets qu'ils faisaient naître. Sur la rive, une auberge-vagabonde descendait, portée par ses patins de sustentation. Il y avait de fortes chances pour qu'un ou deux hommes du *Cormoran I* s'y trouvent, déjà saouls et bons pour réembarquer.

Tout à coup, le tapis d'aiguilles qui couvrait la pente grésilla. Une ombre jaillit et trébucha dans son élan. Une arme brilla dans sa main. Immédiatement, Bantz sauta et se trouva aux côtés du Régent. Il empoigna un bras de l'agresseur et le tordit d'un geste sec, coléreux. L'autre gémit, tenta de résister, et son arme tomba dans l'ombre avec un bruit mat.

— « Est-ce assez comme cela ? » grinça Bantz.

Il n'y eut pas de réponse, mais l'absence de résistance suffisait. Le Régent tira l'homme et le détailla dans l'étrange lumière venue du sable et de la cité, tout en bas.

— « C'est bien un homme ! » dit-il.

Il y avait un tel accent de surprise dans sa voix que Bantz demanda :

— « Que vouliez-vous qu'il soit ? »

— « D'habitude, il emploie des robots humanoïdes pareils aux nôtres. »

— « Qui, *il* ? »

— « Le Doyen Juriste !... Nous ne pouvons l'attaquer, mais lui pousse l'audace, depuis quelque temps, jusqu'à lâcher des agresseurs dans le Palais. »

— « Voulez-vous dire que ce n'est pas la première fois que... ? »

— « Qu'un tel accident m'arrive ? Non, bien sûr, cela fait trois fois. »

Bantz souffla. La situation lui échappait un peu. La Terre avait beau être ce qu'elle était, il était malaisé de concevoir des agressions dans le Palais même... Et lui, Paul Bantz, que faisait-il dans ce nœud d'intrigues ?

« Emmenons-le avec nous, dit le Régent en désignant l'homme. « Il faudrait aussi récupérer son arme. »

Bantz descendit prudemment entre les conifères, ses pieds glissant sur les aiguilles. La vision était splendide, d'où il était. D'une part la terrasse illuminée par le sable, avec les bassins d'eau parcourus de reflets et, plus haut, les jardins. D'autre part, la cité déployée en contrebas, le dessin et le jeu fascinant des couleurs, des véhicules géants, des bâtiments à éclipses et des foules sombres.

L'arme n'était qu'un pistolet thermique de petit modèle. Bantz le ramassa et regagna la terrasse comme à regret. Les quatre aides impassibles étaient accourus et deux d'entre eux maintenaient l'agresseur,

tandis que les autres échangeaient quelques paroles rapides avec de Mallox.

— « A propos, » dit celui-ci à Bantz qui lui confiait l'arme, « autant vous renseigner tout de suite au sujet de ces quatre messieurs... »

Avec une expression malicieuse, il tendit la main, frappa la poitrine du plus proche de ses aides. A la surprise de Bantz, la cavité pulmonaire s'ouvrit et bascula, dévoilant des chaînons de cristaux qui se mirent à luire.

— « Nous employons beaucoup ces modèles humanoïdes. » De Mallox referma la cage thoracique. « Malheureusement, le Doyen Juriste en possède deux fois plus que nous. Ceux-ci sont réservés aux tâches intellectuelles et ils forment, à vrai dire, les prolongements mobiles du Complexe que nous allons voir maintenant. »

— « La ressemblance avec des humains est frappante, » dit Bantz, « mais... »

— « Mais ? »

— « Vous devriez veiller à différencier leur apparence et leurs jeux de physionomie. »

⁂

Le Complexe du Projet Information s'étendait en grande partie sous le sol. Bantz avait déjà visité un bon nombre de machines à penser, cerveaux, chaînons ou simples computeurs. Mais celle-ci ressemblait à un astronef. Des coursives menaient aux pièces où l'on commandait les opérations et recevait les résultats. Des hublots s'ouvraient sur des cadrans, des puits s'enfonçaient aux étages extrêmes où l'on pouvait entrevoir, entre deux aspirateurs de poussière, les cristaux, organes vitaux du Complexe.

La température ambiante était assez basse et ce pour deux raisons, comme l'expliqua de Mallox :

1° la machine était ainsi mieux protégée ; 2° les assistants étaient, pour la plupart, des Brugèriens.

— « Ils adorent toutes les réalisations techniques, » dit le Régent. « Pourtant, leur race n'a jamais produit la plus élémentaire poulie ! »

Au même moment, ils rencontrèrent trois indigènes, étendus sur le sol de métal. Ils étaient en hibernation-courte, employant un moment de liberté à relaxer leur corps chétif. Leurs ailes étaient repliées, leurs crêtes inclinées, sans vie. Bantz et le Régent se contentèrent de les enjamber.

« Voici le sanctuaire, Bantz ! »

Ils pénétrèrent dans une salle très basse et très longue. Une sourde rumeur y était perceptible. Des niches étaient alignées contre les parois et, à intervalles réguliers, des feuillets souples s'y déposaient. De Mallox en prit un, au hasard, et le tendit à Bantz.

— « Une partie du plan pour les Mondes des Epices, » dit-il. « Vous en revenez justement et vous comprendrez mieux... »

Bantz saisit le feuillet.

— « Tout ce qui arrive ici, » demanda-t-il, « concerne la Région des Epices ? »

— « Exactement... Le Complexe ne travaille que sur un seul problème à la fois, mais il va très vite. Nous lui avons fourni toutes les données sur les mondes comme Coriandre, Paprika, Aneth, Basilic et Cardamone. Puis nous lui avons indiqué ce que nous désirions obtenir à leur sujet. A présent, il nous donne les moyens d'y parvenir, tout en nous renseignant sur les inconvénients possibles ainsi que sur les marges d'erreur. Les cerveaux électroniques existent depuis plus de trois siècles, mais leur principe demeure le même, bien que leurs possibilités soient plus étendues grâce aux cristaux. »

Bantz lut quelques lignes du feuillet :

IMPULSION MOTRICE A UNE COLONISATION INTENSIFIEE — SUITE — LA CULTURE SE DEVELOPPERA DANS LES ZONES SPECIALISEES DE CARDAMONE ET BASILIC SI LES COLONS DE CES ZONES ONT CONNAISSANCE D'UN BESOIN PARMI LES POPULATIONS DES AUTRES MONDES ET DE LA TERRE... SUITE —

— « Mais cela est faux, » s'écria-t-il. « Nous regorgeons de denrées. »

— « Bien sûr... » De Mallox souriait. « Mais il est vrai, pourtant, que les mondes de la Région des Epices n'ont pas assez étendu leur colonisation, pas assez poursuivi l'effort de culture et d'extraction des minerais. On peut même dire qu'il s'est produit une espèce de régression néfaste aux populations. »

— « Mais pas à la Terre, » dit Bantz. « Cardamone a demandé l'aide du gouvernement. »

— « Nous nous moquons de la Terre ! » Les yeux du Régent brillaient d'excitation. « Cardamone devra se débrouiller par elle-même ! C'est notre but : forcer les gens des planètes à prendre conscience de leurs responsabilités, de leurs ressources, de leur grandeur. »

— « Et... pour cela, vous comptez leur mentir... »

— « C'est évident, Bantz ! Je vous l'ai expliqué : l'Information ! Il est possible d'agir à distance sur les sociétés des mondes lointains si l'on possède, toutefois, une notion suffisante de la psychologie locale. »

Le Régent s'approcha d'une niche d'arrivée des résultats et, d'une main machinale, fouilla dans le tas de feuillets.

« Ne parlez pas de mensonges, Bantz ; il n'y a ici qu'une optique particulière des éternels problèmes du monde, et peu importe qu'il y ait actuellement, dans ce monde, des dizaines et des dizaines de planètes. Lorsque la Terre était seule, isolée dans l'espace, ses dirigeants avaient affaire à peu près aux mêmes questions et les résolvaient de cette manière. »

— « Par la fausse Information ? »

— « Pas totalement, non. Ils utilisaient volontiers la violence et la provocation. Mais un groupe se servait de la fausse Information ou de

l'Information modifiée pour conserver ses partisans. Il se plaçait au-dessus de l'individu et disait : moi seul, gouvernement, ai le droit de juger de ce qui est bon ou de ce qui est néfaste pour mon groupe ! Si les Informations venues de l'extérieur, d'autres groupes, présentaient quelque danger pour la psychologie intérieure, alors le gouvernement modifiait ou supprimait ces Informations. »

— « C'était tout à fait arbitraire. »

— « Non, si l'on considère que le but de toute société est une évolution vers le mieux-être, mais *en groupe*. Chaque individu, pris séparément, ne désire pas faire la guerre, être mêlé à d'autres individus, mais si le gouvernement décidait que la violence à l'égard d'un autre groupe était nécessaire, il prenait, réquisitionnait tous ces individus sans s'occuper de leurs opinions diverses. »

Bantz ne dit rien. Il réfléchissait et des images lui revenaient du passé. Au cours de tous ses voyages de soleil en soleil, dans les nefs de l'Information, il lui était arrivé de contempler bien des spectacles, spectacles beaux, laids, étrangers ou hermétiques. Mais il y en avait eu qui l'avaient dressé contre la réalité. Il se souvenait d'avoir pensé, très souvent : « C'est malheureux de voir cela ! Il y a tant de choses à accomplir ici ! » Oui, il avait pensé cela, ou comme cela, sur des mondes de Iota Cassiopée, de 40 Gémeaux, de la Croix du Sud, sur Yaletz et Hunnekar, sur Fabrice et Thong-Yen. Et il avait souhaité que quelqu'un, quelqu'un de plus fort que lui, Paul Bantz, navigateur, prît les mesures nécessaires pour inciter, par exemple, les ruines humaines de Yaletz à quitter leurs hamacs et à cueillir les tonnes de fruits dont leurs voisins de Lurial avaient tant besoin.

Il était certain, bien sûr, que les gouvernements, coercitifs par leur état même, avaient abusé de ces droits à obliger l'individu à agir. Mais là encore, d'une certaine façon, le résultat avait été bon, et même meilleur, car les révolutions avaient soufflé leur vent d'action, de rapidité et de réflexions constructives.

Bantz se tourna vers le Régent, dans le bruit murmurant du Complexe au travail.

— « Que faut-il faire ? » demanda-t-il.

— « Venez... » (de Mallox tendit le bras) « nous allons étudier la question de votre prochain voyage. »

VI

Le matin était venu. Dans le ciel pâle, un cargo des Comestibles montait vers le seuil de l'Espace, en route pour Yaetchouk. Les bassins d'eau citrine semblaient fumer, mais ce n'était là que l'effet de la brume de chaleur qui annonçait une chaude journée. Sur les fleures d'encerclement, les bateaux-pastilles avaient une allure presque terne et les villas

des alentours, sans leur phosphorescence, n'étaient que des cubes aux tons pastel.

Bantz et le Régent se tenaient au sommet d'une tour, non loin des jardins floraux, dominant la terrasse des bassins.

— « Je pense à quelque chose, » dit Bantz. « Qu'avez-vous fait de votre agresseur d'hier ? »

— « Le Conseil, à l'heure qu'il est, doit s'en occuper. »

— « Exécution ? »

— « Non pas. Les vies humaines ne méritent pas d'être gâchées, en ce moment, Bantz. A mon avis, l'homme d'hier soir sera utilisé comme agent par le Conseil lui-même. Peut-être nous rendra-t-il de grands services, peut-être, qui sait, fera-t-il prendre le Doyen Juriste ? »

Bantz grogna. Même après une nuit passée sur ce sujet, le Projet Information le surprenait encore par ses extensions générales, ses applications et ses ressources.

— « Une dernière question, » dit-il enfin, « une question décisive. »

— « Dites ! »

— « La Terre... Qu'en faites-vous dans tout cela ? Car enfin, vous allez pousser telle planète à la révolte, vous l'avez même déjà fait pour Lavalette II ; vous allez instituer un nouveau gouvernement sur telle autre, supprimer la monarchie sur Haineaux et Rivarol Bêta... Ma mission est d'apporter une fausse nouvelle aux colons des parages de la Balance de manière que ceux-ci fassent la paix avec les indigènes. Mais tout cela nuit à la Terre, en fin de compte, si cela profite à la race humaine dans son ensemble. »

Le Régent avait suivi jusqu'au bout le vol fumeux du cargo partant pour Yaetchouk. Il considéra ensuite Furlay et les fleuves d'encerclement, puis fixa Bantz.

— « Eh bien, quel autre but voyez-vous ? »

— « Mais vous êtes le Régent ! »

— « Soit... J'agis donc mandaté par le Conseil *pour le bien de la race humaine !* Il serait ridicule de tenter de préserver cette boule qui n'a aucun caractère particulier sinon d'avoir donné naissance à l'homme, et encore nul ne peut le prouver fermement. Notre société est la plus anarchique de toutes, nous sombrons dans une divagation de doctrines et d'idéologies. Quel intérêt aurions-nous, selon vous, à tenter de préserver, de sauver plutôt le Doyen Juriste que les fermiers de 50 Balance Alpha ? »

— « Aucun... Sauf que, en reprenant votre argument, le Doyen Juriste est un homme, au même titre que les fermiers. »

— « Nous ne pouvons pas *tout* sauver, Bantz. Soyez raisonnable et admettez qu'entre majorité et minorité, il est logique de choisir la première ! La technique de l'Information, si vaste qu'elle soit, et à quelque point que nous la développions, ne suffira pas à agir au mieux de tous ces mondes éparpillés dans l'espace. Nous avons peu d'hommes à envoyer comme vous, et nous ne réussirons pas à en rassembler suffi-

samment. Cependant, dès maintenant, nous pouvons faire en sorte de guider, oh ! bien faiblement, l'évolution des hommes en milieu stellaire. Jusqu'ici, nous nous sommes contenté de lancer des multitudes de vaisseaux à l'assaut des terres encore vierges, d'y répandre nos colons et de laisser croître nos erreurs en nous imaginant sottement être le centre d'un empire galactique... Fiction imbécile, Bantz ! Irréalisable parce que non adaptée à la réalité toute crue !

» A présent, nous allons tenter de voir correctement ce cosmos, avant qu'il se dérobe sous nos pas. Le Projet Information constitue notre premier moment de lucidité... Exploitons-le pleinement, car il n'y en aura peut-être aucun autre. »

Le Régent se tut tout à coup. Là-bas, du côté du port, un nouvel astronef quittait le sol dans un bruit de tonnerre. Le fracas formidable fut remplacé, tandis que le vaisseau ventru fendait le ciel, par le chuintement des tuyères de seconde impulsion. Haut, à la verticale de Furlay, les rayons du soleil crépitèrent sur le métal de la coque, transformèrent la traînée de condensation en une écharpe de feu.

« C'est l'heure des cargos Comestibles, » dit de Mallox, « ensuite ce sera votre tour, à l'Information, dans l'après-midi les Zoologiques, vers le soir les Ecologiques, cette nuit, les Patrouilleurs Policiers... » (il fixa Bantz en grimaçant) « les dérisoires Patrouilleurs Policiers qui n'ont pas été capables d'arrêter trois nefs pirates au large de la Lune, il y a un mois ! »

— « Vous êtes presque défaitiste, » dit doucement Bantz.

— « Non ! Seulement lucide... Et peut-être un peu sévère : les Policiers nous seront sans doute utiles, un de ces jours. »

— « Je vais m'en aller et j'agirai selon vos ordres, mais... Ne croyez-vous pas que c'est une bien lourde tâche pour un homme seul, comme moi ? »

— « Ce n'est qu'un essai, Bantz... D'ici peu, vous ne serez plus seul. Il faut que nous attachions au Projet Information tous les navigateurs assez expérimentés, ceux des Comestibles comme les Ecologiques ! »

— « Ceux qui refuseront ? »

— « Nous les licencierons, Bantz. Je sais qu'il y en aura, que vous autres, gens de l'espace, êtes portés à l'indépendance, mais nous serons fermes car c'est le moment ou jamais de l'être.

» Lorsque vous arriverez au port, les nouvelles y seront. Il y aura les vraies, les officielles et les privées, et puis les fausses et celles qui sont légèrement modifiées dans le sens voulu. »

— « Je ne sais pas, » dit lentement Bantz, « si vous vous rendez compte de l'ampleur de la tâche que vous entreprenez... Votre successeur la continuera-t-il seulement ? »

— « Tous ceux, parmi les membres du Conseil, qui n'étaient pas favorables au Projet ont été limogés ! » Le ton du Régent était catégorique.

Il y eut un cliquetis puis un souffle d'air tiède. L'escalator magnétique apparut sur la plate-forme et les quatre aides imperturbables en

sortirent. Bantz ne put s'empêcher de fixer leurs poitrines semblables où se dissimulait le jeu compliqué des cristaux.

— « Un taxi attend Monsieur Bantz ! » dit l'un.

Le Régent soupira, sourit, puis poussa Bantz vers la cabine de l'escalator.

VII

Il allait se diriger directement vers les bâtiments administratifs, ayant repris sa petite valise d'escale, quand il aperçut une silhouette familière. « N'est-ce pas ce grand déguingandé de Mac Jarral ? », s'interrogea-t-il. Il obliqua sur sa droite et louvoya entre un amoncellement de caisses de « Survita » destiné à un cargo en partance. Quelques pas plus loin, il s'arrêta. D'où il se trouvait, il pouvait fort bien observer la scène. Il lui vint à l'esprit qu'il faisait preuve, en cet instant, de beaucoup d'indiscrétion. La vie privée de Mac Jarral ne le regardait nullement ! Mais la fille que le jeune navigateur tenait entre ses bras était si jolie !... Mille fois plus, en tout cas, que celle dont Mantheim s'était moqué, la veille au soir. Un moment encore, Bantz détailla la beauté rousse et détourna enfin les yeux quand Mac Jarral se pencha vers elle. Il revint sur ses pas, songeur et amusé. Le gosse ne s'était pas mal débrouillé.

— « Hello, Bantz ! »

Il se retourna et découvrit Archibald Angus, le doyen des hommes du *Faucon I*. Angus était gros et gras, avec d'affreuses cicatrices sur la joue droite et le haut du nez. Mais c'était quelqu'un de très compréhensif. Bantz se demanda une seconde s'il parlerait de son problème, de l'Information et de toutes les questions qu'il retournait dans sa tête... Mais il ne le fit pas car Angus brandit sous ses yeux un feuillet et dit : « Je n'y comprends rien, Paul ! J'arrive à peine et je trouve un message de convocation au palais. Moi... discuter avec le Régent ! »

— « C'est un très chic type, » fit gravement Bantz, « tu lui donneras le bonjour de ma part ! »

— « Hein ? Que veux-tu dire, Paul ? »

— « Rien, Archie... Il t'expliquera lui-même. »

— « Tu es sacrément mystérieux, parfois. » Le navigateur secoua la tête pour appuyer ses paroles et changea la conversation. « Tu es commandant, pour ce voyage, Paul ? »

— « Non, je l'ai été pour Coriandre. »

— « Cela n'empêche pas... Les gars m'ont élu trois fois de suite, il n'y a pas longtemps. Et Jarrolade, de la *Mouette 2*, l'a été six fois, à ce qu'on dit. »

— « Il vaudrait mieux qu'il ne le soit pas plus, Archie. Il s'est encore permis de ramener des bestioles... »

— « Ah ! ces chprips de S Carène IV ! Je ne suis pas contre, Paul, pas contre du tout ! Très pratique pour s'asseoir ! Dis, qu'est-ce que tu as, aujourd'hui ? Irritable en diable !... »

— « C'est possible, Archie, très possible... »

Ils se serrèrent la main et s'éloignèrent, l'un vers une escale, l'autre vers un départ. Leur conversation avait été du modèle standard ou presque, ils la répéteraient lorsqu'ils se rencontreraient sur Duranno ou sur Aprefer, et Archibald Angus ne se souviendrait plus de la remarque qu'il venait de faire.

« Il est vrai, » songea Bantz, « que d'ici là, il fera partie du Projet Information ! »

De l'autre côté des bâtiments administratifs, il trouva Mantheim. Ou plutôt, ce fut Mantheim qui le trouva car il se jeta presque sur lui, marchant d'un pas incertain.

— « Bonne nuit ? » fit Bantz.

Il entraîna son camarade en affectant de ne pas remarquer certaine trace bleue sur une pommette et l'odeur d'alcool écœurante.

« Quand je pense, » dit-il, « que tu dois être commandant à ce voyage, enfin tu *devais* l'être... »



Bantz dénicha Harvaï Hortaz à l'infirmerie du bord. Le docteur Anzhed s'apprêtait à soumettre l'ivrogne à un traitement ultra-rapide de désintoxication.

— « Où l'a-t-on trouvé ? » demanda Bantz.

— « Sur le terrain... Un remorqueur à marchandises a failli lui passer dessus... A propos, vous pouvez récupérer les 45 Valeurs que vous lui aviez prêtées ? »

— « Comment savez-vous cela, toubib ? »

— « Il ne cessait de répéter dans son délire que vous étiez le type le plus chic de l'univers. »

Bantz rit, examina le visage un peu pâle d'Hortaz. Il quitta l'infirmerie. Dans le corridor, Mac Jarral se tenait devant un hublot, le front collé au plastique comme s'il eût voulu s'y river.

— « Déjà à bord, Mac Jarral ? »

— « Oui, Commandant. »

— « Commandant ? »

— « Vous l'êtes encore. Vote à l'unanimité. »

— « Si c'est bien vrai, alors... Je vous laisse encore dix minutes de liberté. Fichez le camp de cette nef, mon vieux, rattrapez votre conquête. »

Radieux, Mac Jarral bredouilla un remerciement. Il allait s'élancer quand Bantz lui mit la main sur l'épaule.

« Mac Jarral... »

— « Oui, Commandant ? »

— « Entre nous... Elle est beaucoup mieux que celle d'hier. »

— « Celle d'hier, c'était une de mes sœurs, Commandant. Elles sont quatre et résident toutes à Furlay. Je ne peux vraiment pas les empêcher de venir m'attendre... »

— « Hmm... Je m'excuse, Mac Jarral, mais... sont-elles toutes... ? »

— « Toutes aussi laides ? Oui, Commandant. Heureusement, elles s'y prennent à tour de rôle. »

Le jeune navigateur disparut au bout de la coursive.

⁂

Dans les dix minutes de répit avant le départ, Bantz coinça Garlaud et Zetrieff alors qu'ils s'apprêtaient à introduire à bord une série de cages-gigognes.

— « Ecoutez, vous deux, » dit-il, « si je vous prends à essayer de capturer une bestiole pour la ramener sur Terre, comme ces petits malins de la *Mouette 2* et leurs chprips... je vous abandonne sur sa planète natale ! »

L'horloge de la nef — « Le cœur », comme l'appelait Mantheim — se mit à égrener les dernières secondes. On ferma le sas sur Mac Jarral. Bantz gagna son poste, tout en haut du vaisseau.

Il y eut le tonnerre habituel au départ, puis le crépuscule correspondant à l'ascension rapide. La nuit de l'espace, enfin, poudrée, ouatée des nuages de soleils. Le *Cormoran I* accrocha les jaunes rayons du soleil de la Terre, puis s'orienta sur un axe dirigé vers la constellation de la Balance.

Bantz put quitter les pupitres, les écrans et les micros pour descendre aux cales où l'on triait déjà les micro-lettres, les rubans stéréo et les informations officielles.

— « Commandant ! » Harvaï Hortaz se précipita vers Bantz. « Commandant ! Vous ne savez pas ? »

— « Quoi donc, Harvaï ? »

— « Le gouvernement veut aider les indigènes de 50 Balance Alpha contre les fermiers-colons ! Ça ne tient pas debout, Commandant ! Dites, vous ne trouvez pas ? »

Bantz soupira, eut envie de faire une quelconque plaisanterie. Finalement, il s'assit, regarda Hortaz et dit :

— « Ecoute-moi bien, Harvaï... Si les fermiers apprennent cela, et ils vont l'apprendre puisque nous allons leur porter les nouvelles, ils comprendront que leur intérêt est de laisser désormais les indigènes en paix, et même de s'allier avec eux. Comprends-tu ? Quand ils ne passeront plus leur temps à traquer les indigènes, ils pourront cultiver et étendre leurs territoires... »

— « Pas bête du tout, » fit Hortaz.

— « Maintenant... » Bantz prit son élan. « Que dirais-tu si cette information était fausse ? »

Le navigateur prit une expression stupide. Bantz se dirigea vers la porte.

« Je reviendrai, » dit-il.

Il sortit. Le Régent l'avait bien dit : le Projet Information n'en était qu'à sa période d'essai...

Une bonne blague

par ROLAND TOPOR

Troisième irruption de Topor dans nos pages (1). *Ce jeune homme apporte avec lui un sens de l'humour, et un certain goût de l'outré, qui rendent un son à part. Et en même temps, ses contes sont pleins d'une paradoxale fraîcheur. Il nous repose de bien des auteurs sérieux.*



21 février

Aujourd'hui Harold Vance est mort. Me voilà donc promu chef de laboratoire. Je ne sais si je dois m'en réjouir ou m'en désoler, car arriverai-je, sans la lucide intelligence de mon Maître, à venir à bout des obstacles qu'il me faudra franchir pour arriver au but ? En attendant, bien que non encore nommé officiellement, je reçois de nombreuses félicitations pour mon ascension à ce nouveau poste. Il est vrai qu'à 38 ans, un large avenir s'ouvre devant moi.

22 février — dimanche

Curieuse nouvelle. Mon Maître a voulu que je continue ses recherches et ses travaux, mais il a tenu à ce que mes expériences s'effectuent sur son propre cerveau. Nous avons donc dû l'extraire du corps avant l'enterrement.

La cérémonie s'est déroulée très simplement. Pas de famille puisque Vance était seul au monde, juste quelques confrères éminents, un ou deux élèves fanatiques, les anciens disciples et un envoyé du ministre. Petit discours très banal : « Sommité de la science moderne... Grande probité professionnelle... Gentillesse envers les étudiants... Audaces raisonnables... Perte irréparable. »

En revenant, les collègues me faisaient la tête : ils doivent être jaloux.

23 février

Placé le cerveau de Vance dans un bocal en silicium. Commencé à le préparer. Rayons, irrigation et température. Le train-train habituel, les prémices de la bataille.

Maintenant, avant l'épreuve décisive, je commence à douter. Vance me sortirait sans doute sa phrase favorite : « L'erreur est plus positive que le doute. » Mais je me demande s'il parlerait encore ainsi, sachant

(1) Voir n° 85 : « *L'amour fou* », et n° 89 : « *Le coût de la vie* ».

que cette fois, c'est lui le cobaye. Enfin l'heure n'est plus aux suppositions. Pour la première fois aucun problème matériel ne se pose à moi dans l'accomplissement d'une tâche, le Maître ayant veillé à ce que même l'acquisition d'un cerveau humain soit épargnée. En avant donc, et hardiment.

24 février

Ce matin, avant de partir pour le laboratoire, j'ai reçu ma nomination officielle. Désormais je suis le successeur de Harold Vance en titre et en fait. Si je réussis, c'est la gloire ; si j'échoue, la honte.

Arrivé à pied d'œuvre, immédiatement soumis le cerveau aux tests RVA. Résultats satisfaisants. Débuté l'exposition aux radiations émulsives, après quoi premier bain de sang. Le catalyseur entrera en fonction demain.

25 février

Tout se passe normalement et comme prévu. Pas de surprise, simplement apparition de mousses condensées sur les parois. Placé le catalyseur et créé une zone magnétique intense dans le bocal. Maintenant il n'y a plus qu'à attendre. L'irrigateur de sang fonctionnera au moment voulu. Après-demain seulement, je saurai en regardant le voyant rouge de la petite caisse de plomb si mes efforts ont été vains ou non.

27 février

Victoire. Le voyant rouge clignotait. J'ai aussitôt enfoncé les fiches des électrodes et l'oscillographe a commencé à graver sa longue trace dentée. Nul doute, il *pense !*

28 février

Toute la nuit, je suis resté au laboratoire. Ce cerveau humain, le cerveau de mon illustre et défunt Maître, pensant dans sa cage, démuni de ses moyens habituels d'expression, me fascinait. Je me surprenais à quitter l'oscillographe des yeux pour ne contempler que la « chose » apparaissant vaguement derrière les parois du bocal, comme si j'y pouvais découvrir un signe tangible du travail secret qu'elle effectuait. Hallucinant. J'ai décidé de changer de bocal pour en prendre un plus transparent, de cristalex ; il n'y en a pas au labo, mais je paierai la dépense de ma poche.

28 février — le soir

J'étais éreinté, mais le petit somme que je me suis octroyé était bien trop fertile en cauchemars pour me reposer. Mis le dispositif II, et employé la soirée à étudier le comportement du cerveau d'après les courbes enregistrées par mes appareils : il est absolument normal. N'est-il pas affolant de constater que mon Maître raisonne exactement de la même façon, ainsi réduit à sa plus simple expression, que quand il

possédait un corps de 78 kilos à sa disposition ? Je n'arrive pas à m'y faire et pourtant, penché sur les capricieuses lignes imprimées sur le papier millimétré, je suis bien obligé de constater qu'« il » *imagine*, qu'« il » *se rappelle* et qu' «il » *ressent*. Quoi ? je l'ignore, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'« il » ne souffre pas.

Avant de rentrer chez moi, j'ai visité tous les bars qu'il y avait sur mon chemin et je me suis saoulé au maximum.

1er mars

GDB. La seule idée de me retrouver avec la matière grise de Harold me donne la nausée.

Comme c'est dimanche, je passe la journée à lire des romans à l'eau de rose que j'ai découverts en renversant un amoncellement de bouquins à coups de pied.

2 mars

En reprenant mes observations, ce matin, je me suis posé tout un lot de questions incongrues :

A-t-il envie de se gratter ?

A-t-il froid aux pieds ?

A-t-il peur de ne pas être élégant ?

Veut-il faire le bel esprit devant les dames ?

Et enfin, que pense-t-il de moi ? Car il sait que je suis ici en train de procéder à cette expérience, il le sait puisque c'est lui, cette masse molle dans un bocal, qui en a exprimé le désir au temps où il était au complet.

Il me vient une autre idée étrange : autant d'ordres que donne cette volonté, autant d'ordres qui ne sont pas obéis. Ma main, viens ici ! La main ne vient pas car elle est ailleurs. Mon pied, mets-toi là ! Le pied ne se met pas car il est actuellement à quelques kilomètres, enterré sous de la bonne terre grasse. Mes yeux, ouvrez-vous ! Les yeux sont déjà en train de se liquéfier, là-bas, sous une croix. Le professeur Harold Vance, pour la première fois de sa vie, si je puis dire, est rigoureusement et systématiquement désobéi.

Cela me fait plaisir pendant un certain temps, mais l'énigme accapare de nouveau mon attention : que pense-t-il de moi ?

De son vivant, je n'étais jamais parvenu à le savoir. Certes il m'estimait, ma position présente le prouve, il avait confiance en mes capacités professionnelles, mais il ne quittait jamais un sourire ironique en me parlant. Il semblait continuellement sous-entendre que les propos qu'il me tenait avaient été mis à ma portée, car, sans cette bienveillante opération, je n'en aurais pas compris le premier mot. « Alors, tu as compris ? Ça n'a pas été trop difficile ? Tu m'as suivi ? » Rien de plus exaspérant.

Et maintenant, il est là, cogitant les mêmes réflexions, j'en suis sûr ;

seulement, dorénavant, je ne peux pas les lire sur son visage. Sa physionomie ? Un bocal. Et dedans, quelqu'un se fichant de moi.

Je suis certain qu'il se fiche de moi. Je crois même pouvoir le discerner sur les montagnes linéaires dessinées par la pointe de l'oscillographe. Il pense exprès à des choses farfelues pour me dérouter : des objets bizarres, des histoires grivoises, des aventures imaginaires. Il prend plaisir à jouer à l'insaisissable, à faire le mystérieux afin de me prouver que je suis un incapable.

Je suis parti en claquant la porte.

3 mars

J'étais tellement excédé tout à l'heure que j'ai perdu la tête. Je me suis laissé aller à insulter le bocal. Une assistante qui est entrée à ce moment m'a regardée avec des yeux ronds. J'ai dû lui fournir un tas d'explications embrouillées pour qu'elle s'en aille.

Ça ne va pas. Je vais arrêter quelque temps : de toute façon, il ne s'envolera pas !

9 mars

Je suis revenu. Naturellement, « il » est là, aussi impassible, aussi troublant, aussi irritant qu'avant. De temps en temps, il fouille sa mémoire, c'est très net ; parfois il réfléchit intensément, je me demande bien à quoi. N'aurait-il pas confiance en moi et ferait-il des observations lui-même sur son comportement ? Quelles conclusions en tire-t-il ? Naturellement il lui est plus facile qu'à moi de s'examiner. Cette incertitude me tuera.

10 mars

Je ne pouvais plus le supporter. J'ai fait appel à Peter Galeith et, avec mon aide, il a monté un vibroradiophone de son idée sur le bocal. Je mets le contact. Vance va-t-il me parler ? Des grésillements, d'abord, et puis quelque chose d'autre, des borborygmes incompréhensibles, des grognements de bête préhistorique, et plus rien, sauf des grésillements.

Je me tourne vers Galeith.

— « Que se passe-t-il ? Le système vocal n'a-t-il pas fonctionné ? »

Il hausse les épaules.

— « Si, je n'y comprends rien. L'appareil est au point, je pourrais en mettre ma main au feu. »

Je l'ai laissé partir, cela vaut mieux. Moi j'ai compris, j'ai deviné l'incroyable vérité : mon Maître me fait marcher.

C'est exprès qu'il m'a fait nommer son remplaçant, c'est exprès qu'il a voulu que je fasse revivre son cerveau, afin de continuer de penser et, ce faisant, pouvoir se payer ma tête, comme par le passé. Il a combiné la farce posthume la plus extraordinaire qui se puisse concevoir, car il peut en rire mort. Il a voulu mon échec, mon déshonneur, ma honte. Il a voulu m'enliser dans les sables mouvants d'une fausse

piste, en m'entraînant toujours plus loin dans une erreur devenant vérité, puisqu'il était le sujet de l'expérience.

Et tout ça pour une histoire de femme que je croyais oubliée !

J'ai hurlé de rage et de colère impuissante. Je l'ai insulté, je l'ai traîné moralement dans la boue ; mais en m'enfuyant, j'ai cru l'entendre rire.

11 mars

Je suis revenu au laboratoire comme le criminel revient une dernière fois sur les lieux où il va commettre son forfait.

— « Ah ! vous riez, Monsieur Vance. Ah ! vous vous moquez de moi. Eh bien, amusez-vous à votre aise, rira bien qui rira le dernier. Moi aussi j'ai l'humeur folichonne, Harold. D'abord, je m'octroie un peu de vacances. Bye-bye, Maître.

1er avril

Bien sûr, j'ai choisi cette date prédestinée.

Je me penche sur le parcours de l'aiguille enregistreuse de l'oscillographe. Le temps est au beau, il paraît ? Fort bien. Je vais vous inviter à une petite fête, très cher Maître.

Et d'abord, un cocktail. Je sors un flacon de whisky de ma poche.

— « A la santé d'Esther. »

Je bois une longue gorgée, puis, comme il est d'usage, j'en verse un peu dans le bocal au cerveau. Aussitôt la pointe encrée se met curieusement à zigzaguer.

« Diable, ne supporteriez-vous pas la boisson, honorable professeur ? Voyons, un petit coup de cognac, cela ne se refuse pas. »

Je sors une bouteille de cognac, je bois, je lui en offre. A en juger par l'oscillographe, il doit en être au stade où l'on raconte sa vie, car la mémoire marche à plein rendement.

« Un peu de rhum ? »

Je sors une bouteille de rhum, je bois, je lui en offre.

« Un peu de gin ? »

Je sors une bouteille de gin, je bois, je lui en offre.

« Un peu de vodka ? Cul sec ! »

Je sors une bouteille de vodka, je bois, je lui en offre.

« Un peu de... »

Mais le voyant rouge s'est éteint, l'aiguille s'est arrêtée.

Je ricane.

« Oh ! le petit vilain qui s'est saoulé à mort. »

Alors je gratte une allumette que je jette dans le bocal et le tout brûle joliment. Flambé !



ONZE AUTEURS AMÉRICAINS
ET SIX AUTEURS ANGLAIS
vous donnent rendez-vous
au sommaire du
NUMÉRO SPÉCIAL 1961 DE



où vous lirez entre autres :

ON DEMANDE POETE...
par Alfred Bester

A L'AUBE DU GRAND SOIR
par Robert Bloch

BERGER DES PROFONDEURS
par Arthur C. Clarke

AVENEMENT SUR LA CHAINE DOUZE
par C. M. Kornbluth

DANS LES SIECLES DES SIECLES
par Henry Kuttner

L'UNIVERS EST A EUX
par Fritz Leiber

DANSE MACABRE
par Richard Matheson

MEDECIN DE CAMPAGNE
par William Morrison

FACTICE
par Jack Williamson

etc., etc.

Chronique Littéraire

Bandes dessinées et science-fiction

L'âge d'or en France (1934-1940)

par Pierre Strinati

Les jeunes lecteurs des « comics » d'aujourd'hui ne peuvent imaginer ce que fut la grande période des bandes dessinées de l'avant-guerre. Ces « comics » étaient presque uniquement publiés dans des hebdomadaires illustrés pour enfants. La plupart de ceux-ci ont maintenant disparu ; s'ils subsistent, ce n'est que sous une forme décadente. Les principaux de ces journaux avaient pour titres : « *Journal de Mickey* », « *Robinson* », « *Hop-là* », « *Aventures* », « *Jumbo* », « *Hurrah* », « *L'Aventureux* », « *Junior* », « *L'As* »... Ils contenaient des pages imprimées en noir et blanc ou en couleurs ; les dessins étaient très souvent remarquables et généralement de grand format. Il y avait dans la plupart de ces récits une naïveté, mais aussi une poésie que l'on ne retrouve plus dans les « comics » actuels. La majorité des bandes dessinées étaient d'origine américaine, mais certaines étaient l'œuvre de dessinateurs européens.

La science-fiction avait une grande part dans ces récits illustrés et il est certain que beaucoup de lecteurs et même d'auteurs actuels de science-fiction ont été influencés dans leur jeunesse par ces remarquables « comics ». Une documentation complète sur le sujet est très difficile à se prcourer actuellement. Je ne traiterai donc que des journaux dont j'ai pu consulter récemment des collections. Certains hebdomadaires tels que « *L'Aventureux* », « *L'Audacieux* », « *Pierrot* », « *Toto* », seront pour cette raison laissés de côté dans l'énumération qui va suivre.

« Le Journal de Mickey ».

Le premier numéro du « *Journal de Mickey* » a été publié le 21 octobre 1934 ; cette date marque le début de ce que l'on peut nommer « l'Age d'Or ».

« *Luc Bradefer* » fit son apparition dans ce journal en 1936. Cette bande dessinée, très importante au point de vue science-fiction, était l'œuvre d'un dessinateur américain, Clarence Gray. Une seule aventure de ce héros fut publiée dans « *Le Journal de Mickey* » car, en 1936 toujours, « *Luc Bradefer* » fut repris par un autre hebdomadaire appartenant au même groupe d'éditions : « *Robinson* ». L'unique aventure narrée dans « *Le Journal de Mickey* » avait pour thème la découverte d'une région tempérée aux environs du pôle Nord ; cette région était peuplée par des Vikings.

En 1936 ont également commencé à être publiées les aventures de « *Richard le Téméraire* ». Cette bande était d'origine américaine ; elle fut régulièrement publiée dans « *Le Journal de Mickey* » jusqu'en 1940. Les dessins, soignés et d'assez grandes dimensions, étaient signés Lyman Young. Les aventures de « *Richard le Téméraire* » se déroulaient

dans une Afrique de fantaisie, mais elles n'avaient que peu de relations avec la science-fiction. Ce fut cependant le cas lors d'expéditions dans des régions inconnues, telle la Terre de Gobi-Gooba.

Les aventures de « *Bernard Tempête* » ont fait leur apparition au début de 1938. Les dessins médiocres et dépourvus de style étaient dus à Leon A. Beroth. La première aventure illustrée était d'un grand intérêt ; il s'agissait de la lutte de Bernard Tempête contre un savant fou ayant découvert une substance échappant à la pesanteur. Les armes secrètes abondaient tout au long de ce récit : rayons paralysant les moteurs à explosion, station cosmique située à 100 kms d'altitude, gaz toxiques, piqures annihilant la volonté... Dans une aventure ultérieure, Bernard Tempête eut à lutter contre un savant ayant inventé des ondes sonores provoquant la paralysie. En septembre 1939, débuta un nouvel épisode ; le dessinateur n'était plus le même ; les dessins étaient plus soignés, mais les rapports avec la science-fiction se limitaient à l'invention d'un sous-marin de poche.

« *Cora* » est apparue dans le même numéro que « *Bernard Tempête* ». Les dessins possédaient un style très particulier ; jamais signés, ils étaient vraisemblablement d'origine américaine. Au cours de ses aventures, Cora avait l'occasion de découvrir au Guatemala une citée habitée par des Mayas et, dans les Andes, un peuple inconnu possédant une civilisation avancée.

« Robinson ».

Fondé en 1936. Même éditeur que « *Le Journal de Mickey* ».

Dès les premiers numéros, on trouve trois bandes dessinées en rapport avec le fantastique et la science-fiction : « *Guy l'Eclair* », « *Mandrake roi de la Magie* », « *Jean Bolide* ».

« *Guy l'Eclair* », créé en Amérique par Alex Raymond, mérite une attention particulière, car il s'agit de la plus remarquable bande dessinée de S.F. qui ait été publiée en France. On ne peut mieux caractériser les aventures de « *Guy l'Eclair* » qu'en leur appliquant le terme d'épopée interplanétaire. Ce long récit fut interrompu en 1940 sans avoir atteint son dénouement. Les dessins, d'abord de petites dimensions, devinrent bientôt de vastes compositions atteignant un réalisme et une puissance de suggestion exceptionnels dans le domaine des bandes dessinées. Chacun de ces petits tableaux avait tout pour faire rêver : civilisations extra-terrestres, avions-fusées, animaux étranges et même pin-ups ! L'histoire de « *Guy l'Eclair* » était à la fois simple et compliquée. Cette épopée débutait par l'arrivée de trois Terriens : Guy l'Eclair, sa fiancée (éternelle) Camille et le Professeur Zarkof, sur la planète Mongo. Cet astre imaginaire était habité par des peuples très divers. Une lutte s'engageait entre Guy l'Eclair et le tyran Ming qui voulait soumettre toute la planète. Le récit publié dans « *Robinson* » était formé par divers épisodes de cette lutte inégale. Batailles, trahisons, fuites se succédaient sans cesse. De cette guerre sans fin au milieu de paysages et de peuples étranges, naissait une poésie empreinte de romantisme. Guy l'Eclair était un héros de l'avenir, mais tout en lui rappelait l'esprit chevaleresque et sa lutte était un peu celle de Robin des Bois. Lors des premiers lancements de satellites artificiels, beaucoup de personnes ont été émerveillées en constatant que, plusieurs années auparavant, Hergé avait dessiné des fusées et décrit un voyage interplanétaire dans « *Objectif Lune* » et dans « *On a marché sur la Lune* ». Sans vouloir apporter la moindre restriction au fait que les albums de « *Tintin* » sont d'excellente qualité, il faut cependant remarquer que Hergé a dessiné les albums en question après le lancement des fusées V 2 et après la publication du célèbre ouvrage « *The conquest of space* ». En revanche, Alex

Raymond a commencé à publier la version américaine de son récit interplanétaire vers 1935, à une époque où presque personne ne croyait aux fusées géantes et à l'astronautique.

Le personnage de « *Mandrake* » et ses pouvoirs exceptionnels se rattachent directement au fantastique. Mais certaines aventures de ce héros sont à classer dans le domaine de la science-fiction. On peut citer parmi celles-ci : le voyage dans la cité des petits hommes ; une remarquable expédition dans le monde à X dimensions peuplé par des hommes de métal, des hommes-arbres et des hommes de cristal ; un voyage en fusée vers la Lune avec visite de la face cachée et découverte de descendants des Atlantes ; une expédition à la recherche de l'Eldorado. Les dessins, excellents, étaient dus au dessinateur américain Phil Davis. On trouve dans « *Mandrake* » moins de minutie et de souci de réalisme que dans « *Guy l'Eclair* », mais il y a en revanche plus de fantaisie et certains épisodes sont nettement humoristiques.

La troisième bande dessinée de science-fiction qui figura dans « *Robinson* » dès les premiers numéros est « *Jean Bolide* ». Les dessins du début étaient très médiocres et non signés. Un autre dessinateur, meilleur mais toujours anonyme, a pris le relais en 1938. Quant aux récits, ils n'étaient guère variés ; il s'agissait toujours de luttes contre des gangsters ou des pirates de l'air. L'une des dernières aventures présentait davantage d'intérêt : Jean Bolide découvrait une cité mystérieuse peuplée par des Egyptiens de l'époque pharaonique et il devait lutter contre un bandit ayant établi sa base sur un satellite artificiel. Il semble que cette bande dessinée, comme toutes les précédentes, soit d'origine américaine.

Après avoir débuté dans « *Le Journal de Mickey* », les aventures de « *Luc Bradefer* », comme on l'a dit plus haut, ont figuré dans « *Robinson* » jusqu'en 1940. Ces aventures étaient très variées et seules certaines avaient un rapport avec la science-fiction. Le thème des armes nouvelles fut illustré dans deux récits : la lutte contre un conquérant et la création d'une armée de robots. L'une des meilleures idées de « *Luc Bradefer* » est une extraordinaire exploration à travers les atomes formant la matière d'une pièce de monnaie. Un grand nombre d'idées originales et d'excellents dessins contribuent à placer cette séquence à un très haut niveau dans le domaine des bandes dessinées.

En mai 1940, une nouvelle bande dessinée a fait son apparition dans « *Robinson* » ; il s'agit de « *Korgan le Magicien de la forêt morte* ». L'aventure inachevée relatait la lutte contre un savant possédant des pouvoirs extraordinaires. Cette bande était vraisemblablement d'origine italienne.

« Hop-là ».

Fondé en 1937. Même éditeur que « *Le Journal de Mickey* » et « *Robinson* ».

Les récits de science-fiction furent peu nombreux dans cet hebdomadaire. En dehors de « *Mandrake* », dont les aventures étaient publiées en même temps par « *Robinson* » et par « *Hop-là* », il n'y a à retenir que les aventures de « *Diane détective* ». Les dessins n'étaient pas signés ; quant à l'héroïne de ces récits, elle correspondait à la « Cora » du « *Journal de Mickey* ». Le plus important épisode de « *Diane détective* » était consacré à un long et remarquable voyage à travers le système solaire.

« Jumbo ».

Fondé en 1935.

Cet hebdomadaire était spécialisé dans les aventures policières et du Far-West. Il n'a donc pas une grande importance au point de vue science-fiction. Il n'y a guère à signaler que la découverte de peuplades inconnues,

thème qui figure dans des épisodes d'« *Alain la Foudre* » et dans « *La Patrouille de l'Ivoire* ». Il est à remarquer que la dernière série mentionnée correspond au « *Richard le Téméraire* » du « *Journal de Mickey* ».

« Aventures ».

Fondé en 1936. Même éditeur que « *Jumbo* ».

« *Princesse Thanit* » est une bande dessinée qui fut publiée dans « *Aventures* » au début de 1939 ; elle fut malheureusement interrompue après une quarantaine de numéros. Il est probable qu'elle était l'œuvre d'un dessinateur français. Il s'agissait d'une étrange aventure dans un monde fantastique. Une princesse égyptienne était ramenée à la vie par un professeur ; un prêtre s'emparait de la princesse ; pour la retrouver, le professeur et son neveu devaient pénétrer dans le domaine des ombres et lutter contre des monstres terrifiants.

C'est également au cours de l'année 1939 que « *Yordi* », le superman venu de la planète Crypton, fit son apparition dans « *Aventures* ». Les exploits de ce surhomme n'étaient pas intéressants, car sa force n'avait aucune limite et aucun moyen ne pouvait le détruire; dans ces conditions, il n'était pas possible de suivre avec intérêt ses aventures : le lecteur savait d'avance qu'il ne pouvait rien lui arriver de fâcheux !

Il faut encore signaler la présence dans « *Aventures* » de la série « *Raoul et Gaston* ». Il s'agissait (encore une fois !) de la bande intitulée « *Richard le Téméraire* » dans « *Le Journal de Mickey* ».

« Junior ».

Fondé en 1936.

Le thème du surhomme était magnifiquement représenté dans « *Junior* » par le « *Tarzan* » illustré par Hogarth. Les dessins étaient remarquablement composés et ils étaient reproduits dans un très grand format.

La série « *J.J. Ardent, athlète* » réalisée par le dessinateur français Pellos était de bonne qualité. L'un des épisodes évoquait la « fabrication » d'un monstre mi-homme, mi-anthropoïde.

« L'As ».

Fondé en 1937. Même éditeur que « *Junior* ».

« *L'As* » a publié diverses bandes dessinées se rapportant à la science-fiction. Parmi les « comics » américains, il faut citer tout d'abord un « *Tarzan* » dû à Rex Maxon. Les récits étaient intéressants, mais les illustrations étaient nettement inférieures à celles de Hogarth.

« *Buck Rogers* » a commencé à être publié en juin 1939. Cette bande due à Dick Calkins a le grand mérite d'être le premier « comics » américain à thème interplanétaire ; elle était en effet antérieure à « *Guy l'Eclair* » (« *Flash Gordon* » dans la version américaine). En dehors de ce fait elle ne présente pas d'intérêt. Les dessins étaient médiocres, les récits peu intéressants et les dialogues puérils.

Les bandes d'origine française se caractérisaient par le fait qu'elles étaient consacrées à un récit particulier ayant un commencement et une fin. Elles se présentaient comme des romans illustrés et non pas comme des séries d'épisodes narrant les aventures de quelques héros éternels. Certains de ces récits illustrés sont à signaler :

C'est notamment le cas de « *Urnaghur* », dû à un dessinateur anonyme et publié à partir de 1938. Dans ce récit se retrouvaient plusieurs thèmes classiques : pouvoirs magiques, êtres invisibles, robots, animaux mystérieux, cités perdues dans la jungle.

Deux autres bandes dessinées sont encore à noter. « *Dans l'Empire des Incas* » ne présentait guère d'intérêt. En revanche, « *L'Ennemi du Monde* », dû à Luc Bornert, apportait quelques éléments nouveaux au thème de la

lutte contre le savant créateur de monstres.

« Hurrah ».

Fondé en 1935.

Ce journal n'a possédé qu'une bande dessinée digne d'intérêt : « *Brick Bradford* ». L'auteur des dessins était Clarence Gray et le héros correspondait au « Luc Bradefer » de « *Mickey* » et de « *Robinson* ». Après avoir accompli diverses expéditions sur terre et sous terre, Brick Bradford était entraîné dans un interminable voyage à travers le temps. Ce long récit était illustré avec beaucoup de talent et d'imagination. Ce fut l'un des chefs d'œuvre de « l'Age d'Or ».



Parvenu au terme de cette énumération, il me faut signaler que j'ai volontairement omis de parler de certaines bandes à caractère humoristique (« *Mickey* », « *Popeye* », « *Pépé Dynamite* », etc.). Par goût personnel, mais aussi pour limiter la présente étude, je n'ai retenu que les « comics » mettant en scène des personnages humains représentés dans un style non caricatural.

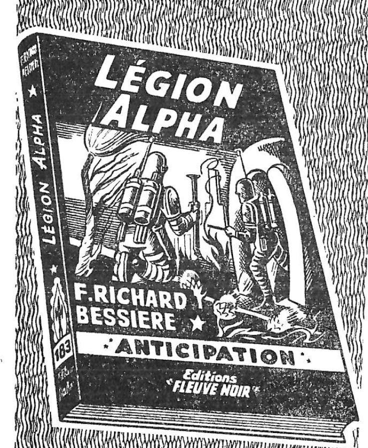
ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **La ligne : 2 NF.** (3 lignes gratuites et remise de 10 % pour tous nos abonnés.)

RECHERCHE les AVENTURES D'ARSENE LUPIN édition du CLUB DU LIVRE POLICIER. Mlle MARTIN, 50, rue de Moscou, LE TOUQUET (P.-de-C.).

■ Prix Jules Verne 1961

Le Prix Jules Verne 1961, décerné à un roman de science-fiction français, a été attribué le 14 juin au roman de Jérôme Sériel : « *Le sub-espace* » (collection « Le Rayon Fantastique », Hachette). Nous rendrons compte prochainement de cet ouvrage.


LÉGION ALPHA
F. RICHARD BESSIERE
ANTICIPATION
Editions "FLEUVE NOIR"
183


MESSAGE des VIBRANTS
MAURICE LIMAT
ANTICIPATION
Editions "FLEUVE NOIR"
184

Revue des Livres

Ici, on désintègre !

par JACQUES BERGIER, DEMÈTRE IOAKIMIDIS, GÉRARD KLEIN, PIERRE STRINATI et JACQUES VAN HERP

LE LIVRE DU MOIS

QUATRE PAS DANS L'ETRANGE (« Rayon Fantastique », Hachette).

« Paralittérature. Sous-produit des comics américains. Néant intellectuel. Menace flagrante contre la culture. » L'arsenal des détracteurs de la S.F. n'a pas varié depuis plus de dix ans. Nous savons bien qu'il n'y a pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre ; nous espérons cependant que la nouvelle anthologie de G.H. Gallet dissipera quelques tenaces hostilités, que nous voulons croire dues à une non moins tenace ignorance.

Voici un échantillonnage de la S.F. européenne « classique » — deux auteurs français : J.H. Rosny et Jules Verne, un anglais : Rudyard Kipling, et un tchèque : Karel Capek. Gallet a joué la difficulté en ne choisissant que des textes écrits entre 1905 et 1920. Rien ne vieillit plus vite en effet qu'un ouvrage de S.F. Les préoccupations des auteurs, leurs espoirs, leurs craintes, sont presque toujours étroitement dépendants de leur époque. Rien de tel ici ; le contenu des œuvres n'a pas vieilli, la pensée reste toujours aussi actuelle, et les problèmes soulevés nous intéressent toujours au premier chef.

Le classement des nouvelles suit fort bien l'échelle des valeurs : deux nouvelles hors pair : « *La force mystérieuse* » de J.H. Rosny, « *L'éternel Adam* » de Jules Verne ; une œuvre intéressante : « *Par la malle de nuit* » de Kipling ; et une pièce de théâtre : « *R.U.R.* » de Capek, riche de fond, déplorable de facture, mais importante.

« *La force mystérieuse* » n'est pas vainement dédiée à J. Perrin et à E. Borel ; c'est bien réellement une œuvre de S.F., où la partie scientifique n'est pas un vain placage, mais forme la trame même du récit, tout en étant d'une précision et d'une logique sans pareilles. Du reste c'est le point commun de tous les auteurs présentés : cette probité littéraire et scientifique, le souci de créer un réel merveilleux scientifique, c'est-à-dire parfaitement logique, si les postulats de base restent parfois contestables.

Dans « *La force mystérieuse* » un torrent d'énergie balaye la Terre, bouleverse les lois physiques, mais de façon parfaitement cohérente. Pas un fait, fût-ce le plus minime, qui ne trouve sa place dans l'ensemble de la construction. D'abord les phénomènes lumineux sont affectés, puis les foules deviennent orageuses, les émeutes éclatent, on se bat, on se tue sans savoir pourquoi, chacun étant emporté par un vent de folie. Le stade suivant est celui de la dépression : un à un les rayons inférieurs du spectre disparaissent, il est impossible de produire du

feu, de l'électricité, de la lumière. Les hommes succombent à des crises cardiaques, les survivants tombent en léthargie. Puis, comme elles avaient disparu, les couleurs réapparaissent, un à un les phénomènes s'effacent, et c'est le retour à la vie d'une humanité décimée.

Regrettons que nous n'ayons là qu'un texte tronqué, tronqué il est vrai par Rosny lui-même pour son recueil « *Les autres vies, les autres mondes* ». Ainsi élagué, le sujet gagne en force, en mystère, mais des questions restent en suspens : quelle est cette « force mystérieuse », que se passa-t-il au juste ? C'est à cela que répondait la seconde partie du roman, tout en offrant de nombreux et merveilleux prolongements. Mais la dernière édition de la « *Force* » remonte à plus de vingt ans...

« *L'éternel Adam* » est une œuvre peu ou pas connue de Jules Verne, récit de cataclysme également : les continents disparaissent, une nouvelle terre surgit, que peuplent les survivants et où la vie renaîtra. Mais qu'on ne croie pas à un récit du genre « *Ile mystérieuse* » où, à force d'ingéniosité, les naufragés vont recréer tout ce qu'ils ont perdu : ils retourneront à l'état sauvage, il faudra des millénaires pour qu'une nouvelle civilisation renaisse. Entre 1905 et 1914, ce thème était en passe de devenir un poncif. Que ce soit avec « *La cité rebâtie* », « *L'homme qui vient* », « *Le second déluge* », « *Le nuage pourpre* », d'autres encore, les auteurs usent tous du même point de départ : d'un frémissement d'épaules, la nature anéantit l'œuvre des hommes. Mais « *L'éternel Adam* » l'emporte sur toutes ces œuvres, tant par sa construction, par ses résonances profondes, que par son pessimisme total. Nous ne sommes pas d'accord avec Gallet quand il écrit, parlant de Verne : « *Son robuste optimisme subsiste, puisqu'il croit à un éternel recommencement.* » Optimiste, cette pensée que, sans cesse et à jamais, l'humanité devra reprendre son œuvre, que, sans cesse et à jamais, un frémissement du sol réduira tout à néant, qu'il faudra sans cesse reprendre la même route, et toujours en vain ? Qu'est alors une pensée pessimiste ? Du reste l'auteur écrit lui-même : « *C'est nier l'avenir, c'est proclamer que notre effort est vain, et que tout progrès est aussi précaire et aussi peu assuré qu'une bulle d'écume à la surface des flots.* »

Mais où Jules Verne va plus loin que ceux qui reprirent après lui le même thème, c'est dans l'exposé des motifs de la régression humaine. Chez les auteurs contemporains que l'on dit pessimistes, cette régression est le fait d'une guerre, d'un massacre des « lettrés », d'une volonté arrêtée de détruire l'esprit, de la seule survivance de masses abruties par une civilisation matérialiste. Il est toujours permis de supposer que, si les conditions avaient été autres, les hommes un peu plus sages, les foules un peu plus instruites, il en eût été tout autrement.

Jules Verne au contraire, sans élever la voix, sans grands mots, presque sans y toucher, affirme paisiblement que les survivants retourneront inéluctablement, et par un processus naturel, à l'état sauvage. Au départ il met tous les atouts du côté des survivants : pas de dissensions dans leur groupe, un chef particulièrement énergique et avisé, deux savants, deux hommes plus cultivés qu'on ne l'est d'ordinaire, plus un lot de techniciens divers : mécaniciens, matelots, etc. Et pourtant tout l'héritage du passé se perd. D'une part du fait que le support de nos connaissances, le papier, reste fragile et voué à la destruction rapide. Mais aussi parce que l'homme est la victime non de ses passions, non de ses folies, mais de sa nature même : les besoins essentiels l'empêchent de songer à autre chose qu'à survivre. « *La conservation de notre vie matérielle a été, depuis l'origine, elle est encore,*

notre unique souci. Comme au début nous employons notre temps à chercher notre nourriture, et, le soir, nous tombons épuisés. » Voilà pourquoi les cerveaux sont restés en friche : il faut vivre, il faut manger, la raison sommeille quand la faim serre les ventres...

« *Par la malle de nuit* » devrait être lu et médité par tous ceux qui rêvent de construire des univers parallèles, où l'histoire, la science et la technique ont suivi d'autres voies. Kipling propose l'image d'un monde où la seule navigation aérienne est celle des dirigeables. Pas d'intrigue, le simple récit d'un trajet de Grande-Bretagne en Amérique. Mais rien de flou ni de vague, une précision, une cohérence parfaites. Et bien avisé fut le critique qui, jadis, rapprocha l'art de Heinlein de celui de Kipling. C'est la même perfection dans la S.F., le même travail d'ingénieur.

« *R.U.R.* » méritait d'être exhumé. C'était le prototype de l'œuvre citée partout mais proprement inaccessible. Et c'est l'occasion de dissiper un malentendu. Capek a bien créé le mot « robot ». Mais il s'agit chez lui non pas d'automates, mais d'humains créés artificiellement, surgis des éprouvettes et des machines de laboratoire. Leur révolte n'est pas celle de machines devenues pensantes, elle est née de leur désir de s'égaler aux hommes, à ces inférieurs qui ne travaillent pas. Et s'il tuent, s'ils massacrent, c'est afin de se conformer à l'image qu'ils se firent des hommes en étudiant leur histoire. Bient que le mot machine revienne en leit-motiv, ce sont des êtres de chair et de sang, capables de souffrir, possédant un cerveau pareil à celui des hommes ; seulement il leur manque une âme.

Depuis, « robot » prit un autre sens, au point qu'il y a une dizaine d'années, la Radio Suisse, donnant « *R.U.R.* », commit le non-sens de conférer une voix métallique aux « robots » de Capek, faisant de la pièce une révolte d'automates. Alors qu'il s'agit de bien autre chose. Ce que raille l'auteur, ce n'est pas le machinisme, c'est la foi en la toute puissance de la raison, la croyance aveugle en le progrès scientifique. Et il le proclame ouvertement : de même que « robot » vient d'un mot slave signifiant « esclave », leur créateur se nomme Rossum, qui vient de *rezum* ou « raison », de là en français Rézon...

Finalement les robots triomphent ; il ne reste plus qu'un seul homme vivant sur Terre, Alquist, l'architecte. Mais la formule de fabrication a été détruite. Des machines, ne sortent que des morceaux de chair morte, et dans vingt ans la race des robots s'éteindra comme s'est éteinte celle des hommes. Heureusement un couple se forme : Primus et Hélène, qui ont enfin une âme, qui découvrent l'amour, qui seront l'Adam et l'Eve d'une nouvelle ère.

Rien dans ce thème de la révolte aveugle de machines pensantes. Il s'agit avant tout d'un conte philosophique voulant nous apprendre que rien de grand ne se crée sans amour, que l'homme n'est qu'un singe de Dieu, que l'idéal prométhéen ne débouche que sur des avortements lamentables... La devise « *Eritis sicut dii* » reste aussi mensongère qu'aux premiers âges ; l'homme ne sera jamais un dieu...

Mais, littéralement, la forme n'est pas à la hauteur de la pensée de l'auteur. La meilleure partie, la plus alerte, la plus féroce aussi, reste le prologue. Par exemple la scène où la jeune femme, venue s'inquiéter du sort des robots, confond le lot des ingénieurs de la R.U.R. avec leurs produits de fabrication. Dans les actes suivants, tout se gâte : les personnages humains ne sont que des pantins indiscernables, creux, des lèvres de qui sortent d'emphatiques tirades. Et l'action, du Grand Guignol, avec tous les effets du théâtre d'horreur, comme l'apparition sur scène du robot que l'on vient de dis-

séquer vivant dans l'espoir de retrouver le secret de la vie... Ce n'est plus l'auteur de « *La Krakatite* », de « *La fabrique d'absolu* » ou de « *La guerre des salamandres* » qui tient la plume, mais un élève de 3e ayant trop lu Rousseau et André de Lorde.

Sans doute est-ce une œuvre de jeunesse — Capek avait 30 ans — et nous savons aussi, depuis Marivaux et « *Les petits hommes ou l'île de la raison* », que le conte philosophique s'accorde mal des feux de la rampe. Mais Capek fut également scénariste et dialoguiste de « *La grande solution* », film tchèque de 1938, entaché des mêmes défauts. Disons que, chez lui, le dramaturge n'était pas à la hauteur du romancier. Il y a un reproche plus grave, et nous nous étonnons que l'auteur ne s'en soit pas rendu compte. La fin est totalement absurde. Page 152-3, nous apprenons que les robots sont privés de tout ce qui est inutile : amygdale, appendice, nombril, glandes sexuelles ; page 233, les robots répètent qu'ils n'ont pas même la ressource d'imiter les bêtes... Alors ?... Capek, emporté par l'aspect philosophique de son œuvre, a sans doute oublié ces détails techniques du problème. Si du moins nous n'avions pas de plus grave reproche à faire à tant d'auteurs contemporains...

Mais « *R.U.R.* » reste malgré tout une œuvre importante, digne de figurer dans cette anthologie, car enfermant une pensée riche, que l'on peut accepter, discuter ou repousser, mais non pas dédaigner.

Jacques Van Herp.

SCIENCE-FICTION

TOUT DOIT DISPARAITRE LE 5 MAI, par **Pierre Véry** (Denoël, « Présence du Futur »).

Ce volume de nouvelles a été achevé par Pierre Véry peu avant sa mort, survenue en octobre dernier. Il s'ouvre sur une amicale préface de Marcel Aymé, et contient en outre, avant le début du premier récit, des « *Considérations (qui ont le mérite d'être brèves) sur un genre littéraire dit science-fiction.* » Dans celles-ci, l'auteur pose une équation fantaisiste :

E = MC² + Abracadabra = S.F. (et inversement)

qu'on jugera peut-être amusante, mais qui ne signifie pas grand-chose. Les physiciens y reconnaîtront, revue et augmentée, l'expression liant matière et énergie ; les mathématiciens, auxquels un axiome élémentaire révèle que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles, pourraient en tirer le droit d'écrire que, à en croire Pierre Véry,

Energie = Science-fiction (???).

A remarquer aussi la *Définition justificative* que l'on trouve sur la même page : « *L'enfant pris de peur dans le noir siffle pour se rassurer. Pris au piège du Continuum Espace-Temps, l'homme, pour se rassurer, se raconte des histoires de peur.* » Il semblerait donc que, pour Pierre Véry, la science-fiction ait été uniquement issue d'une crainte (et non d'un espoir, d'une spéculation intellectuelle, d'un désir de simplement inventer une histoire, ou d'une interrogation). Cela explique la couleur en général sombre de ces récits.

Pierre Véry se montre ici pessimiste et assez désabusé ; son pessimisme prend d'ailleurs des aspects différents : ricanant dans « *Le yoreille* » (1), mélancolique dans « *L'étoile jaune* »,

(1) Publié originellement dans « *Fiction* » N° 78.

appuyé dans « *Hideux Tipset* », vaguement attendri dans « *Tout doit disparaître le 5 mai* ». Tous ces récits ont cependant en commun une morale — celle selon laquelle la science ne nous rendra pas plus heureux, au contraire. Sans être neuve, cette idée n'a rien de contestable en elle-même, et elle motive, par exemple, les « *Chroniques martiennes* ». Là s'arrête cependant la ressemblance entre le chef-d'œuvre de Ray Bradbury et le présent recueil.

De toutes les nouvelles rassemblées ici, c'est probablement « *La planète d'honneur de l'univers* » qui correspond le mieux à ce qu'attend l'amateur de science-fiction : il y a là une utilisation inattendue du thème de la présence d'extra-terrestres parmi nous, ainsi qu'un effet de chute ménagé avec beaucoup d'adresse. « *L'étoile jaune* », où un jeune astronaute juif meurt enseveli dans la poussière lunaire, tend à être un récit émouvant ; il le serait davantage si l'intention « triste » de tout le récit était moins apparente. On ne peut s'empêcher de remarquer, en outre, deux incongruités échappées de la plume de Pierre Véry ; l'une scientifique (la Terre présentant son dernier quartier aux astronautes, alors qu'il manque deux heures au lever du soleil) et l'autre chronologique : David Goldberg, le jeune israélite, est né en 1935, et sa fiancée serait morte à dix-neuf ans, apparemment au cours des massacres dont ses coreligionnaires furent victimes...

En s'essayant à la science-fiction — ou à ce qu'il désignait ainsi — Pierre Véry semble avoir acquis une certaine lourdeur de trait qui étonnera ceux qui ont aimé ses anciens romans, et en particulier son inoubliable « *Pays sans étoiles* ». Pourquoi a-t-il choisi de traiter sur un ton grandguignolesque l'aventure de l'espionne invisible dont on ne voit pas « *Le visage* » ? A quoi sert cet humour appuyé dans « *Hideux Tipset* », cette insistance sur les détails fastidieux dans « *Les linottes de la Voie Lactée* », sinon à dissimuler autant que possible la minceur de la substance ?

Certes, l'incontestable talent du conteur reste présent : on le reconnaît dans l'histoire de cet ancien bourreau qui est obsédé par l'idée que « *Tout doit disparaître le 5 mai* » ; dans la triste aventure de ce jeune noir qui se tue pour ne pas être lynché, et qui finit par trouver le bonheur parmi « *Le peuple peint* » sur un papier qui tapissait la chambre de son enfance ; dans « *Ils...* », où le thème de la menace inexprimable est traité de façon convaincante. Et aussi, ainsi qu'il a été dit précédemment, dans « *La planète d'honneur de l'univers.* »

Cela ne suffit cependant pas à faire de ce recueil une véritable réussite. Dans la collection « *Présence du futur* », il souffre de voisiner avec le très beau « *Cantique pour Leibowitz* ».

Demètre Ioakimidis.

SUR LA PLANETE ORANGE, par **Leonid Onochko** (Hachette, « Rayon Fantastique »).

Dans le numéro d'avril 1956 de « *The magazine of Fantasy and Science Fiction* », Anthony Boucher concluait la chronique d'un livre d'Ivan Efremov par la remarque suivante : « *Quelle que soit la place que les Russes occupent par rapport à la nôtre dans le domaine scientifique, ils ont une bonne quarantaine d'années de retard en ce qui concerne la science-fiction.* » Le présent roman — le premier ouvrage traduit du russe dans le « *Rayon Fantastique* » — n'apporte aucune raison particulière de reviser un tel jugement.

L'édition française ne donne nulle indication sur l'année de parution de l'original. A en juger par diverses allusions à des théories scientifiques, et par la mention du nom de Hitler parmi les

tyrans, il doit s'agir d'un roman relativement récent. Or, l'intrigue possède un caractère linéaire et simpliste qui évoque la science-fiction anglo-saxonne d'il y a une bonne quarantaine d'années.

De quoi s'agit-il ? De trois astronautes russes qui atteignent les premiers la planète orange — Vénus — et des aventures dont ils sont les héros : exploration des restes d'une civilisation jadis florissante ; capture, pour l'un d'eux, par un peuple primitif ; découverte d'une race ayant réalisé une sorte de société idéale ; capture, pour un autre membre du trio, par les ennemis de ladite race ; évasion ; conflit au sein de la société idéale ; retour des trois astronautes à leur planète natale.

Nous avons donc affaire avant tout à un space-opera (la structure sociale des Vénusiens n'est qu'esquissée de façon sommaire), avec des protagonistes conventionnels. Les trois explorateurs russes représentent en effet, à quelques variantes près, des types que l'on rencontre, sous des noms et des drapeaux différents, dans nombre de récits : le Commandant énergique, impassible en apparence mais profondément attaché à ses amis, le Professeur un peu distrait et qui s'occupe de sa science aux moments les plus inattendus — inattendus pour ses camarades sinon pour le lecteur — et enfin le Pilote sensible, courageux, un peu Grand Enfant par son impétuosité, et dont une Indigène tombe amoureuse. Ainsi qu'on le voit, il n'y a rien là de très original et, vers 1920, Edgar Rice Burroughs a maintes fois tiré un parti étourdissant d'une trame analogue à celle-ci. Les mondes de l'auteur américain, en dépit des ressemblances qu'ils présentaient entre eux, possédaient un relief et des couleurs auprès desquels ceux de « *La planète orange* » paraissent assez monotones. De plus, Leonid Onochko — ou, peut-être, son traducteur français, Pierre Mazel — mène le récit selon un paisible *andante moderato*, et l'attention du lecteur ne se trouve pas irrésistiblement attirée.

La science-fiction, nous dit-on de plusieurs côtés, jouit d'une grande faveur auprès du public russe. Indirectement, ce roman peut expliquer en partie cette faveur : les trois explorateurs représentent différentes variétés du Savant, Héros de notre temps, peint en rose. Ils n'ont guère de faiblesses — sinon passagères — et sont largement pourvus de qualités telles que la loyauté, le courage, la persévérance et l'esprit de découverte. Ils constituent donc des sortes de projections idéalisées des jeunes lecteurs auxquels l'auteur s'adresse vraisemblablement. En même temps, ces personnalités idéalisées contribuent à attirer vers la science le public d'adolescents : l'accent est constamment mis sur le côté exaltant de l'aventure, sur l'émotion qu'il y a à découvrir du nouveau, ce qui ne peut manquer de susciter un écho favorable dans un pays où la recherche scientifique est l'objet de l'attention que l'on sait. Considéré sous cet angle, le roman de Leonid Onochko est intéressant, car il constitue une sorte de document. Mais, pour le lecteur un peu au courant de la science-fiction anglo-saxonne contemporaine, cette « *Planète orange* » ne s'élève pas au-dessus du niveau de la curiosité. Il ne semble guère probable que, dans la collection où elle paraît, les noms de Sturgeon, Asimov, van Vogt, Heinlein, Brown, Clarke ou même Carsac soient un jour oubliés au profit de celui d'Onochko.

Demètre Ioakimidis.

VULGARISATION SCIENTIFIQUE

L'HOMME DANS L'ESPACE, par **Albert Ducrocq** (Julliard).

Mon ami Albert Ducrocq doit disposer d'un appareil qui lui permet de contracter le temps. Comment expliquer autrement l'apparition de ce livre si vite après l'exploit de Gagarine ?

Car il ne s'agit nullement d'une improvisation hâtive. C'est un livre très sérieux, très complet et très clair. Beaucoup de choses y sont à retenir : et tout d'abord la part de l'inconnu qui nous entoure encore. C'est ainsi que Ducrocq a écrit, page 55 : « *Le* 4 *octobre* 1960, *faisant le point au seuil de l'an IV de l'ère spatiale, le professeur Sedov expliquait que, même en tenant compte de toutes les influences connues, y compris les corrections relativistes, l'observation du mouvement des satellites laisse apparaître un « résidu » inexplicable.* » Pour en avoir dit autant à la Radio, j'ai failli me faire expulser de l'Association des Ecrivains Scientifiques...

Un autre point à retenir du livre de Ducrocq, c'est que la navigation spatiale est un triomphe du radio-guidage au même titre que des fusées. Jamais un engin moderne ne voyage sur une orbite « libre », il est guidé avec une précision extraordinaire. Il faut aussi noter que la science-fiction se trouve de plus en plus dépassée. C'est sur le plan de l'information et non pas de l'anticipation que Ducrocq nous décrit, par exemple, les paquets d'instruments que l'on compte déposer sur la Lune : « *Parmi les instruments destinés à composer le paquet — dont la construction se poursuit actuellement à la division Aeroneutronic de la Ford Motor C° — nous avons déjà fait allusion à un séismographe ultra-résistant : sa masse ne sera que de l'ordre de 2 kg. L'émetteur est prévu pour rester en service plus d'un mois après l'alunissage. Parmi les instruments en préparation pour des expériences ultérieures, on relève un générateurs de neutrons afin de mesurer comment le sol lunaire réagira à leur impact et il est prévu que la matière lunaire pourrait être étudiée dans un micro-laboratoire ; il s'agirait de creuser un trou dans le sol de la Lune et d'en retirer en effet un échantillon qui serait analysé automatiquement et dont la composition pourrait être retransmise...* »

Jacques Bergier.

HISTOIRE NATURELLE DES SOTTISES par **Bergen Evans** (Plon).

C'est une singulière idée, mais un propos utile, que d'écrire une histoire naturelle des sottises. Les préjugés sont de tous les temps, le tout premier d'entre eux consistant à croire qu'on appartient à une époque qui n'en a pas. En fait, chaque siècle possède son lot de sottises couramment admises dont l'ensemble forme la « sagesse des nations ». Bergen Evans, avec une patience d'entomologiste, un soin jaloux de collectionneur, a pourchassé la bêtise au travers de trois mille ans d'histoire des cinq continents. Nul n'est épargné. L'ayant lu, on est presque amené à conclure que la sottise et le préjugé sont le privilège irréductible de l'homme, ce qui le différencie le plus évidemment de l'animal.

Il n'est pas si commode d'analyser le préjugé. A sa racine, on rencontre évidemment le principe d'autorité. Tout un chacun admet que les choses

« sont » d'une certaine façon parce qu'il l'a entendu dire : il est inutile de vérifier le « fait », puisque tout le monde sait que c'est la vérité. Mais pour que le préjugé s'érige en « vérité reconnue », il faut qu'il corresponde à certains traits de la société qui le caractérise. Bien des idées folles sont acceptées ; pourquoi celles-là et non d'autres ? Il existe, à n'en pas douter, une cohérence de la sottise, un univers particulier du préjugé qui est comme le moule en creux, le négatif d'une société. Seuls le psychologue et le sociologue peuvent hasarder des réponses à ces questions.

On pourrait faire à Bergen Evans le reproche de ne pas s'être élevé assez au-dessus de son sujet et de s'être contenté de rassembler sous des rubriques spécifiques, de façon empirique, un nombre énorme d'opinions erronées. Il fournit ou suggère très souvent des explications proprement sociologiques, mais son ouvrage manque du caractère historique qu'on aimerait lui trouver. Evans a pensé en naturaliste plutôt qu'en historien. Il pique sur sa planche côte à côte des spécimens de la stupidité humaine plus qu'il ne les relie ou qu'il ne montre leur évolution générale dans le temps. Les préjugés du XXe siècle ne sont certes pas ceux du Moyen-Age. La question est de savoir quelles sont les différences et ce qui les fonde. On peut noter par exemple au passage que notre temps prétendument rationnel est peut-être le plus grand forgeron de fausses vérités de tous les siècles, d'abord parce qu'il existe très peu de gens réellement cultivés eu égard à l'immensité des connaissances, et ensuite parce que l'extrême spécialisation des disciplines décourage la vérification et conduit plus que jamais, sous certaines réserves, à l'emploi du principe d'autorité. Il ne suffit pas qu'une chose soit écrite pour qu'elle soit vraie. Mais nous sommes tous, tous les jours, tentés ou contraints d'admettre le contraire.

Le mordant, le brillant et l'intérêt du livre de Bergen Evans proviennent, malgré ces restrictions, de son côté empirique. On peut le feuilleter, le lire dans tous les sens, il se révèle toujours aussi remarquablement passionnant. S'il était possible de rire de la stupidité humaine, et ce doit l'être, après tout, il faudrait bien convenir que l' « *Histoire naturelle des sottises* » est l'ouvrage le plus sinistrement humoristique de l'année.

Mais il a un autre poids. Le combat de l'intelligence contre la déraison qui naît de la paresse ne cesse jamais. Comme le dit, en conclusion de son livre, Evans lui-même : « *Aucune erreur n'est sans danger... Croire est le contraire de penser. Le refus d'admettre une opinion non justifiée est un élément de la religion de l'honnête homme. A ses yeux, faire appel à la foi aveugle, c'est avoir recours à la barbarie et à l'esclavage... L'homme civilisé a l'obligation morale d'être sceptique, d'exiger les lettres de créances de toutes les affirmations qui ont la prétention d'être des faits. Un homme honorable ne peut être intimidé par une hypothèse. Car à l'inventaire on s'aperçoit que toute tyrannie repose sur la fraude : elle ne peut s'établir qu'en faisant accepter des affirmations erronées. Quiconque abandonne un seul instant l'esprit de doute a, pendant cet instant, trahi l'humanité.* »

Gérard Klein.

NOTRE AMI LE SATELLITE, par Guido Martina (Hachette).

Il s'agit ici d'un ouvrage traduit de l'italien, et dans lequel notre ami le satellite est présenté à un public sans connaissances scientifiques particulières : il n'y a pas de mathématiques supérieures dans ces pages, et les dé-

monstrations rigoureuses s'y trouvent généralement remplacées par quelque comparaison évocatrice.

L'histoire de la conquête de l'espace par l'homme se trouve évoquée dans ces pages dans sa totalité — c'est-à-dire qu'on y parle également de la conquête de l'air, et que Dédale, Pilâtre de Rozier, Ader et les frères Wright sont l'objet d'un petit salut au passage. Quant aux étapes les plus récentes de cette conquête, elles sont décrites avec une précision honorable, et divers tableaux chronologiques permettent au lecteur de s'y retrouver dans l'abondance de Spoutniks, de Vanguards, de Luniks et d'Explorers qui accompagnent ou ont accompagné la Terre dans l'espace...

Une fois admis le choix des sujets traités dans le cadre de ce livre, il faut reconnaître qu'ils sont présentés avec passablement de clarté ; la traduction a été faite avec soin, et certaines illustrations possèdent une allure assez humorisitque, qui évoque par moments Walt Disney. Plusieurs des excellentes peintures « spatiales » de Rolf Klep et surtout de Chesley Bonnestell sont également reprises dans ce volume, dont la présentation est fort soignée (l'impression des couleurs est remarquablement réussie). Ces pages permettront sans doute à maint profane de clarifier ses idées sur la conquête de l'espace, et elles pourront également lui donner envie de se renseigner de façon plus complète sur ce problème d'actualité. Regrettons cependant le ton un peu prêcheur du récit.

Demètre Ioakimidis.

LES PROFONDEURS DE LA TERRE, par **Pierre Rousseau** (Encyclopédie par l'Image, Hachette).

Pierre Rousseau est un bon écrivain de vulgarisation scientifique et il prend généralement la peine de se documenter très soigneusement sur les sujets qu'il traite. En ce qui concerne le présent ouvrage, il semble qu'il n'a malheureusement pas eu le temps de le faire : les erreurs fourmillent en effet dans ce livre. En voici quelques-unes glanées dans le premier chapitre : la grotte du Mammouth n'est pas la plus grande du monde ; la grotte de Postumia est loin d'être la plus grande d'Europe ; le gouffre le plus profond du monde n'est ni celui de la Pierre Saint-Martin ni le Trou du Glaz ; le laboratoire de Moulis n'est pas le premier laboratoire biospéologique du monde...

A propos de biospéologie, le domaine si passionnant de la faune cavernicole aurait pu être mieux illustré que par la photo d'un spéléologue tenant à la main un lézard qui a tout l'air de sortir d'un magasin de farces et attrapes. Il est d'ailleurs à noter que, même s'il avait été réel, ce lézard eût fourni un très mauvais exemple de vertébré souterrain. Il n'existe aucun lézard cavernicole ; le milieu souterrain ne convient nullement aux reptiles. Certains batraciens s'en accommodant par contre fort bien, une photo de protée, par exemple, aurait été plus intéressante et plus didactique, quoique, évidemment, moins comique.

Pierre Strinati.

LES PROBLEMES DE LA VIE. ESSAI SUR LA PENSEE BIOLOGIQUE MODERNE, par **L. von Bertalanffy** (Gallimard).

Il faut généralement attendre l'apparition de traductions pour qu'un livre de biologie générale obtienne une large audience internationale. Les ouvrages de philosophie scientifique ne peuvent en effet être compris et assimilés

que par les personnes connaissant toutes les finesses de la langue originale. La présente traduction fera connaître aux lecteurs français le Prof. L. von Bertalanffy et sa « conception organismique ». Selon cette théorie la vie ne peut être ramenée à une série de phénomènes que l'on peut isoler ; l'être vivant, la cellule vivante doivent être étudiés en les considérant comme des systèmes formant un tout.

L'ouvrage de von Bertalanffy s'adresse à des lecteurs déjà familiarisés avec les problèmes biologiques ; sa lecture demande une certaine attention. L'abondante bibliographie accompagnant l'édition originale a heureusement été conservée.

M. Deutsch a entrepris un difficile travail en effectuant cette traduction ; il est fort bien parvenu à exprimer en français la pensée de l'auteur. Signalons enfin des erreurs typographiques à corriger lors d'un prochain tirage : les substantifs allemands conservés sous leur forme originale doivent posséder une majuscule comme lettre initiale (exemple : *G*estalt, *B*auplan, *U*mwelt, *F*ormenkreise...)

Pierre Strinati.



NOTES DE LECTURE

Il est souvent amusant, et parfois même utile, de chercher à préciser ce dont on parle. Puisque ces notes auront trait à la science-fiction principalement, il vaut la peine de déterminer d'abord ce que désigne ce terme, en confrontant quelque-unes des définitions proposées ; certaines de celles-ci sont dues à des auteurs spécialisés dans le genre.

En 1953 parut (1) un livre portant le titre de « *Modern science-fiction* » ; ce volume réunissait onze essais examinant divers aspects du sujet, et dont chacun était dû à un auteur différent. Il y avait parmi ces auteurs John W. Campbell, jr., le rédacteur en chef d'« *Astounding Science Fiction* » ; Anthony Boucher, qui, avec Francis J. McComas, dirigeait à l'époque la publication de « *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* » ; ainsi que plusieurs romanciers, dont Arthur C. Clarke, L. Sprague de Camp et Isaac Asimov.

Le Bon Docteur Asimov, au commencement de son étude de « *La science-fiction sociale* », se référait à une définition qu'il avait donnée lui-même, une année plus tôt : il y voyait « *le domaine littéraire qui traite de l'influence du progrès scientifique sur les êtres humains* ». Il est clair que le space-opera, par exemple, ne satisfait que dans certains cas à cette définition, aussi Isaac Asimov ajoutait-il que celle-ci se rapportait uniquement au sujet de son essai, la science-fiction *sociale*.

L. Sprague de Camp, qui compte parmi les spécialistes les plus érudits de la question — tout en étant lui-même l'auteur de nombreux récits où l'action, l'imagination et l'humour se combinent en un mélange parfois savoureux — plaça, lui aussi, une définition dans son étude : « *Tel que je l'emploie, le terme de* fiction imaginative *comprend le groupe de récits qui, dans la littérature occidentale contemporaine, sont non-réalistes, imaginatifs, fondés sur des suppositions contraires à l'expérience quotidienne, souvent franchement fantastiques, et fréquemment situés dans un cadre éloigné — dans le temps et dans l'espace — de celui de la vie courante. La fiction imaginative peut, à son tour, être divisée en* fantastique, *lequel comprend les récits fondés sur des hypothèses surnaturelles (esprits, magie, vie après la mort, etc) et* science-fiction, *cette dernière groupant les récits qui se basent sur des suppositions scientifiques ou pseudo-scientifiques (voyages à travers l'espace ou le temps, vies extra-terrestres, télépathie, robots, etc). Il existe des récits qui se classeraient entre ces deux groupes, ou qui combinent des attributs de l'un avec ceux de l'autre ; considéré dans sa totalité, le genre n'a pas de séparation très nette avec certaines œuvres historiques (satires, utopies, etc.)* ». A défaut de la brièveté, cette définition possède une incontestable clarté, et elle a l'avantage d'être indépendante du temps : selon les critères de Sprague de Camp, un roman tel que « *Vingt mille lieues sous les mers* » est de la science-fiction, puisqu'il se fonde sur une hypothèse (la navigation sous-marine) qui était contraire à l'expérience quotidienne au moment où l'ouvrage fut écrit.

Dans l'introduction qu'il a écrite pour son recueil de nouvelles « *Angels and spaceships* » (2), Fredric Brown insiste sur la différence qui sépare le fantastique de la science-fiction : « *Le fantastique traite de choses qui ne sont pas et qui ne peuvent pas être. La science-fiction traite de choses qui ne sont pas, mais qui pourront être un jour. La science-fiction se limite à des possibilités compatibles avec la logique.* » Il éclaire encore, plus loin, la distinction qu'il fait entre les deux genres : « *Cela ne veut pas dire qu'il est impossible d'écrire de la science-fiction sur des loups-garous, des vampires, ou n'importe quel autre personnage relevant du surnaturel : la chose est possible, et elle a été faite.*

La différence est la suivante : en science-fiction, on essaie d'expliquer que des loups-garous ou des vampires existent réellement, et aussi de dire ce qu'ils sont ; ils sont décrits de telle sorte qu'ils passent du domaine surnaturel à celui de la réalité ; ils sont expliqués de façon à cadrer avec le monde tel que nous le connaissons. En lisant du fantastique, nous mettons notre incrédulité en veilleuse pour accueillir le premier démon venu ; si ce démon apparaît dans un récit de science-fiction, il nous faut une explication de sa nature et de son existence — une explication qui pourrait être véridique. » Une bonne illustration de cette condition est fournie par l'intéressant roman de Jack Williamson « *Darker than you think* » qui vient d'être publié par Hachette au Rayon Fantastique — dans une traduction qui laisse malheureusement bien à désirer — sous le titre de « *Plus noir que vous ne pensez* ».

Quelques autres définitions méritent d'être au moins mentionnées en passant. Dans « *Adventures in tomorrow* » (3), Kendell Foster Crossen esquisse une histoire de la science-fiction, et en donne une définition simple et concise, mais qui a l'inconvénient de ranger dans le domaine du fantastique les récits à caractère « pseudo-scientifique » (4). Selon lui, la science-fiction est « *une exploration imaginative de tout fait, ou théorie, appartenant au domaine de la connaissance* ».

Avant de refermer pour aujourd'hui ce dossier terminologique, citons encore Judith Merrill : « *L'émerveillement — l'émerveillement pondéré, réfléchi, intentionnel — est à nouveau lâché sur cette terre. Et c'est ce que recouvre la désignation s-f, ce qu'est la science fiction...* » Ce n'est sans doute pas là une définition systématique, mais cela pourrait constituer une bonne description...

⁂

Ces lignes de Judith Merrill sont tirées de l'introduction qu'elle a écrite pour l'anthologie « *The year's best s-f: 5th annual edition* ». Ainsi que l'auront compris les lecteurs de « *Fiction* » connaissant la langue de Shakespeare, il s'agit là de la cinquième anthologie annuelle qu'édite cette lectrice infatigable, et dont le goût en la matière est généralement excellent.

L'habitude de réunir chaque année en volume les « meilleures » nouvelles des douze mois précédents n'est pas neuve, dans le domaine de la science-fiction. Elle se matérialisa pour la première fois en 1949, sous la forme d'une anthologie intitulée — sans grande originalité — « *The best science-fiction stories* », et dont les compilateurs étaient Everett F. Bleiler et T.E. Dikty (5). Leur choix était fait avec beaucoup de pénétration, et il en fut de même jusqu'en 1954, année qui marqua la scission de l'équipe. T.E. Dikty s'efforça de continuer seul l'entreprise, mais son goût était apparemment moins sûr que celui de son compère, et les anthologies qu'il présenta avec sa seule signature n'égalaient aucunement, quant à la classe, celles des années précédentes. Cela donna évidemment envie à d'autres personnes de choisir à leur tour les « meilleures » nouvelles de l'année, et il y eut au moins une tentative intéressante dans le domaine, celle d'August Derleth. Celui-ci publia en 1954 un recueil intitulé « *Portals of tomorrow* » (6), qui comprenait, en plus des nouvelles proprement dites — et choisies avec passablement de discernement — une liste imposante de tous les récits publiés — en livre ou dans des périodiques — au cours de l'année 1953. Ce volume était annoncé comme devant être le premier d'une entreprise annuelle. Malheureusement, le second et les suivants ne se montrèrent jamais.

En 1956, Judith Merrill publia la première de ses anthologies, et les suivantes apparurent régulièrement (7). Elles couvrent le domaine de la science-

fiction aussi bien que celui du fantastique, et comprennent, en plus d'un aperçu historique de l'année dans ce domaine littéraire, une liste de « mentions honorables ». Il est dommage que le public de langue française ait la réputation de bouder les anthologies, car cette série d'ouvrages est supérieure à beaucoup de romans de science-fiction ou dits de « science-fiction » dont on lui inflige la traduction...

Les lecteurs de « *Fiction* » connaissent déjà quelques-uns des meilleurs récits que présente ce livre : « *The man who lost the sea* » (8) de Theodore Sturgeon, ainsi que « *Flowers for Algernon* » (9) de Daniel Keyes, sont en effet deux des plus belles nouvelles de l'année 1959, que couvre ce volume ; mais ceux qui comprennent l'anglais prendront sans doute beaucoup de plaisir à découvrir « *Mariana* » de Fritz Leiber, « *The handler* » de Damon Knight ou « *What the left hand was doing* » de Darrel T. Langart. Judith Merrill possède un discernement que bien peu d'anthologistes peuvent égaler. Elle a, en outre, un rare éclectisme, lisant les magazines anglais aussi bien que les américains, inspectant des publications étrangères à notre domaine (comme « *Playboy* » ou « *The Saturday Evening Post* ») et accordant aux débutants prometteurs une place comparable à celle qui est réservée aux « vieux maîtres ». Décidément, si vous lisez l'anglais, et si vous vous limitez à une anthologie de science-fiction par an, voilà le livre à lire.

Demètre Ioakimidis

---

(1) Chez Coward-McCann, à New-York.
(2) Dutton, New-York - réédité en Bantam book sous le titre de ***Star Shine***.
(3) Greenberg, New-York.
(4) Dans le sens utilisé par L. Sprague de Camp, dans sa définition (voir plus haut).
(5) Frederick Fell, New-York.
(6) Rinehart, New-York - Toronto.
(7) Elles sont maintenant publiées par Simon and Schuster, New-York ; elles apparaissent également en format de poche (Dell Books).
(8) « *L'homme qui a perdu la mer* » (*Fiction*, n° 74).
(9) « *Des fleurs pour Algernon* » (*Fiction*, n° 69).

TRIBUNE LIBRE

Un appel des U.S.A.

Mr. Donald I. Seitz, 516 Seventh Ave. N.
St. Cloud, Minnesota, U.S.A.

Permettez-moi de vous saluer de la part des étudiants de notre collège de St-Jean dans le « Middle West » des Etats-Unis. Votre publication a été choisie comme la plus représentative d'une section de la presse française, dont nous sommes en train de faire une petite enquête dans le cadre de notre étude de la civilisation française. Donc j'ai l'honneur de vous écrire afin de vous proposer l'échange que voici :

Nous avons imaginé, nous autres collégiens, que certains de vos lecteurs (peut-être des étudiants) voudraient bien échanger des exemplaires de votre publication contre des exemplaires d'une publication américaine de même qualité. Si un tel projet vous intéresse, serait-il possible que vous le fassiez savoir à vos lecteurs ? (1)

* * *

Pas d'accord avec Louis Vax.

Illisible, Paris.

Je crains bien que vous ne réalisiez guère que « *Le tour d'écrou* » d'Henry James est la *meilleure* chose parue dans « *Fiction* » depuis son n° 1 ! Aussi pourquoi l'avoir fait suivre de ce commentaire *rabaissant* et ridiculement explicatif (fantômes créés par la libido d'une petite institutrice en mal d'amour !) de M. Louis Vax ? Le rappel de présentation était amplement suffisant. Pas réellement « fantastique », cette histoire ? Mais c'est le modèle même du conte fantastique, tel qu'on aimerait le lire très souvent dans « *Fiction* », même et surtout au détriment de puériles novelettes de S.F.



A propos du non-A.

M. Marcel Ollagnier, Paris.

Depuis plusieurs années, j'utilise les logiques non-A dans mon domaine professionnel, en l'occurence la conception des ensembles de calcul électronique. Leur utilité dans ce domaine est si grande qu'une nouvelle profession s'est créée : celle des logiciens.

J'ai lu avec intérêt l'article de F. Hoveyda sur ce sujet, et je pense que les précisions ci-jointes vous intéresseront.

Les premières recherches sur les logiques non-aristotéliciennes datent de l'époque où l'on s'aperçut que le raisonnement mathématique ne pouvait se ramener à une suite de syllogismes. Ce furent évidemment les mathématiciens qui se lancèrent sur ce sujet, et les premiers résultats intéressants furent obtenus par Boole au XVIII[e] siècle. Depuis, on a fait mieux (théorie des ensembles). Les limites entre les logiques non-aristotéliciennes et les mathématiques sont maintenant très difficiles à définir. En d'autres termes, on n'a plus affaire

(1) Nous souhaitons que nos lecteurs soient nombreux à répondre à l'appel de notre sympathique correspondant des U. S. A. (*N. D. L. R.*).

qu'à une seule science. Il existe plusieurs logiques non-aristotéliciennes, de même qu'il existe plusieurs géométries non-euclidiennes. Elles ont toutes entre elles un air de parenté.

La plupart des logiciens non-A ont remarqué que la diffusion de leurs doctrines permettraient d'améliorer les contacts humains, en tant que remède contre le sectarisme.

La grande originalité de Korzybski fut de généraliser ces notions à la sémantique, et surtout de remarquer qu'une meilleure connaissance des processus sémantique et logique du cerevau humain permettrait d'effectuer de véritables cures d'entretien et de dépannage logiques du système nerveux humain. Cette possibilité a d'ailleurs été entrevue par les psychanalystes. Malheureusement, ils ont abusé de l'emploi du principe d'identité cher à Aristote, en voulant tout ramener au refoulement sexuel. Cette erreur les a empêchés de constituer une science véritable. La méthode de Korzybski me paraît plus fructueuse.

J'estime qu'il serait utile de développer ces logiques dans le grand public, et j'approuve l'initiative de votre revue à ce sujet. C'est particulièrement utile à notre époque d'automatisation progressive. En effet, le non-A est non seulement la doctrine qui permet de comprendre et de concevoir des robots efficaces, mais encore la seule doctrine qui puisse nous donner le moyen de sauvegarder l'intégrité de notre personnalité au lieu de nous laisser asservir par les machines.

Remarque : Le petit livre de Boll dans la collection « *Que sais-je ?* », bien que très incomplet, a l'avantage d'être un livre d'introduction écrit en français et facile à lire. A conseiller aux lecteurs ayant l'esprit mathématique.

*
**

Plaidoyer pour l'Alchimie.

M. Guy Béatrice, Grenoble,

On a, certes, beaucoup écrit à propos de la parution de l'ouvrage de Louis Pauwels et Jacques Bergier, « *Le matin des magiciens* » ; cependant je tiens à dire ici mon étonnement et ma profonde déception à la lecture de cette phrase extraite d'une critique de Francis Carsac parue dans la Tribune Libre de « *Fiction* » n° 88 (p. 139-140) :

« *...au lieu de chercher « la vérité » dans le fatras des textes des alchimistes, qui n'étaient certes pas des imbéciles, mais manquaient des connaissances de base.* »

Qu'une telle opinion soit émise d'une manière aussi péremptoire par un quelconque « scientifique », professeur, ingénieur ou chercheur, ne me surprendrait nullement ; mais venant de la part d'un écrivain de science-fiction de la classe de Francis Carsac, de surcroît spécialiste d'anthropologie, cela me déconcerte pour le moins.

Au nom de quels faits, de quelles preuves et surtout — c'est la question que je me permets de lui poser — au nom de quelles recherches personnelles, Francis Carsac se juge-t-il en droit d'écrire cela ? On peut encore comprendre l'attitude d'un Agrippa de Nettesheim qui passa la plus grande partie de sa vie à la poursuite de la Pierre Philosophale et qui, après des années d'infructueuses recherches au Creuset, se crut habilité à nier la réalité de l'Alchimie ; du moins avait-il, quant à lui, fait preuve, véritablement, d'esprit scientifique.

Ainsi que l'écrit René Alleau dans les premières pages de son ouvrage « *Aspects de l'alchimie traditionnelle* » (Editions de Minuit, 1953), p. 22-23 :

« En ce qui concerne la seule Alchimie, un catalogue dressé au XVIIIe *siècle fixait approximativement à six mille, selon Borel et Lenglet-Dufresnoy, le nombre d'ouvrages publiés ou parus en France et connus à l'époque* (1). »

Une telle quantité d'ouvrages, auxquels s'ajoutent des milliers de manuscrits inédits dispersés aux quatre coins de la France, suffit à donner, je crois, un aperçu de l'importance que nombre de personnes et de chercheurs ont, ne serait-ce qu'en notre pays, accordée à l'Alchimie. Le fait même qu'en cette première moitié du XXe siècle se perpétue la lignée des « Philosophes par le Feu », ainsi qu'en a témoigné la parution des deux ouvrages de Fulcanelli, « *Le mystère des cathédrales* » (Schmit, 1926 ; réimpression, Omnium Littéraire, 1957) et « *Les demeures philosophales* » (Schmit, 1930 ; réimpression, Omnium Littéraire, 1960), écrits par un *authentique* alchimiste, tenu pour tel ne serait-ce que par une utilisation rigoureuse du langage propre à l'Alchimie et l'érudition historique et livresque (textes et manuscrits) dont il fait preuve, me paraît être un signe non moins certain de cette importance.

Si Francis Carsac — ainsi d'ailleurs que ceux qui, en notre siècle, nient en bloc la moindre ombre de réalité aux travaux alchimiques — avait lu sans préjugé « contre », en faisant abstraction autant que faire se peut de sa formation scientifique et du rationalisme étroit propre aux modes de pensée de l'époque, s'il avait étudié avec honnêteté, humilité et patience ne serait-ce que ces quelques ouvrages faciles à se procurer :

— René Alleau : *Aspects de l'Alchimie traditionnelle* (voir plus haut) ;

— Claude d'Ygé : *Nouvelle assemblée des philosophes chymiques* (Dervy-Livres, 1954) ;

— Claude d'Ygé : *Anthologie de la poésie hermétique* (Editions Montbrun, 1948) ;

— Fulcanelli : *Le mystère des cathédrales* (voir plus haut) ;

— Fulcanelli : *Les demeures philosophales* (voir plus haut) ;

— Eugène Canseliet : *Deux logis alchimiques* (Schemit, 1945) ;

— Frère Basile Valentin : *Les douze clefs de la philosophie* (Editions de Minuit, 1956)

auxquels on peut joindre les études et textes anciens commentés par Eugène Canseliet dans les revues « *La Tour St-Jacques* », « *Initiation et science* », « *Atlantis* » ..., nul doute qu'il n'eut été, je ne dis pas convaincu quant à la Vérité profonde de l'Alchimie, mais pour le moins profondément *troublé* et désireux de pousser plus avant.

Pour couper court à toute discussion, je tiens à préciser que je ne suis nullement alchimiste, adepte ou initié, mais que plus simplement, devant les extrêmes difficultés de compréhension même partielle que présentent certains Arts — dont l'Alchimie, je ne puis arriver à comprendre pourquoi ceux qui ont de par leurs travaux la possibilité de constater à chaque instant la complexité de l'Univers, sont en majorité le plus totalement dépourvus de cette humilité sincère que je tiens pour une des vertus les plus précieuses mais aussi les plus rares de ce siècle.

Il est vrai cependant qu'aujourd'hui, où l'on ne cesse de réclamer des preuves précises à étaler au grand jour, où chacun s'explique, se justifie et s'analyse, la simple idée qu'un homme puisse travailler seul et en silence pendant 30 ou 40 années plongé dans des textes apparemment incompréhensibles et surtout contradictoires, et qu'enfin parvenu au But Suprême il garde

(1) « *Un catalogue contemporain, celui de la collection Ferguson, compte plus de 20.000 titres.* » (Note faisant partie de la citation.)

le secret de la découverte pour lui, n'en parle pas, ne le monnaie pas et de ce fait disparaisse à jamais aux yeux du monde, donc de la postérité, suffit à servir de preuves pour dénoncer comme fausse l'Alchimie et comme charlatans ou dupes ceux qui s'y sont livrés.

L'infinie complexité des textes alchimiques, si elle tient au fait qu'il faut conserver à ceux qui, de par leurs qualités morales, en sont dignes un secret des plus dangereux, vient surtout de ce que nous sommes en présence d'un langage symbolique, souvent allégorique, qui doit rendre compte d'opérations réelles, de changements subtils dans la nature intime des Substances en présence tandis qu'à chaque étape se modifient par groupes les rapports des termes entre eux, ainsi que le sens même de ces termes. Il s'agit bien d'un langage propre mais, à la différence d'un langage scientifique moderne, d'un langage *poétique* essayant d'appréhender le réel et les opérations au Fourneau par l'analogie entre le plan Matériel et le plan Spirituel, le Macro et Microcosme, l'homme et l'univers arrivant à « *la soudaine apparition d'une série d'illuminations et d'un état particulier de la conscience : l'état d'éveil* », par « *la perturbation de l'équilibre du mécanisme logique de la conscience profane de l'état de veille* » (René Alleau). Ce langage ne se présente donc pas comme un ensemble Alphabet - Dictionnaire fixé par convention une fois pour toutes, mais bien comme une langue évoluant par termes variables suivant des séries qui vont servir à les définir entre eux dans le temps en relation intime avec les étapes successives des opérations du Grand-Œuvre.

Nous continuons à vivre sur une fausse apparence des choses où il convient de tout justifier, de tout expliquer, même ce qui ne se réduit pas à de simples mots et réclamerait l'emploi de nouvelles structures de pensée ; il est de bon ton de donner un (son) avis sur tout le plus brièvement, le plus simplement et le plus catégoriquement possible sans avoir pris le temps d'étudier sans complexe de supériorité ce dont il s'agit. On s'apercevra peut-être un jour que la patience obstinée a plus de poids sur la Matière que la force brutale, que la Nature offre à l'homme les moyens les plus simples de faire rendre son secret à la Nature et que l'Opérateur a plus d'importance que les outils qu'il emploie.

La science contemporaine ressemble encore trop à un vaste musée où l'on montre les minéraux sous vitrines, les plantes en herbiers, les animaux empaillés en s'écriant : « Voici la Nature, le Monde est là tout entier devant nous. » Il convient aujourd'hui d'abattre enfin les murs, de sortir au grand jour, de regarder la Terre et le Ciel, vastes miroirs se réfléchissant. Il faut que ce soit l'*honneur* des hommes de notre temps, au premier rang desquels se doivent de marcher les écrivains de science-fiction, que d'arriver à cela par la création de nouvelles clefs mentales, en n'hésitant pas pour les forger à se pencher aussi avec respect sur le Passé.

Parmi les voies multiples qui sont ainsi susceptibles de s'ouvrir devant nous, l'Alchimie se trouve être, sinon la seule, du moins la Voie *Royale* de la Connaissance ; à chacun pour son propre compte de s'engager sur ce chemin et de partir seul à la Conquête de la Toison d'Or, car ainsi que l'affirmait Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont, aux dernières lignes des « *Chants de Maldoror* » : « *Allez-y voir vous-mêmes, si vous ne voulez pas me croire.* »

Dépôt légal : 2e *trimestre* 1961. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		CANADA Dollars Canadiens		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	8,70	12,30	115,00	157,00	10,00	13,50	2.00	2.75	9,90	13,50
Un an	16,80	24,00	223,00	306,00	19,50	26,50	3.90	5.30	19,20	26,40
NUMEROS ANTERIEURS										
N° 1 à 78 .... le numéro	1,40		20,00		1,75				1,75	
A partir du n° 79 ...... »	1,60		23,00		2,00				2,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 20 exemplaires, ajouter	0,60		6,00		0,50		0.15		0,60	
N.B. - Le numéro 3 est épuisé.										
RELIURES										
Tous frais compris, 1 reliure	4,90		60,00		5,10		1.20		5,10	
2 reliures	8,90		115,00		10,00		2.00		10,00	
3 reliures	13,10		170,00		14,70		2.90		14,70	
TARIF spécial pour les abonnés										
Tous frais compris, 1 reliure	4,50		55,00		4,70		0.95		4,70	
2 reliures	8,10		105,00		9,10		1.80		9,10	
3 reliures	11,95		150,00		13,50		2.60		13,50	

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES. C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES Enr., Case Postale 1022, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.